



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

588170

kat.komp. t.1-2

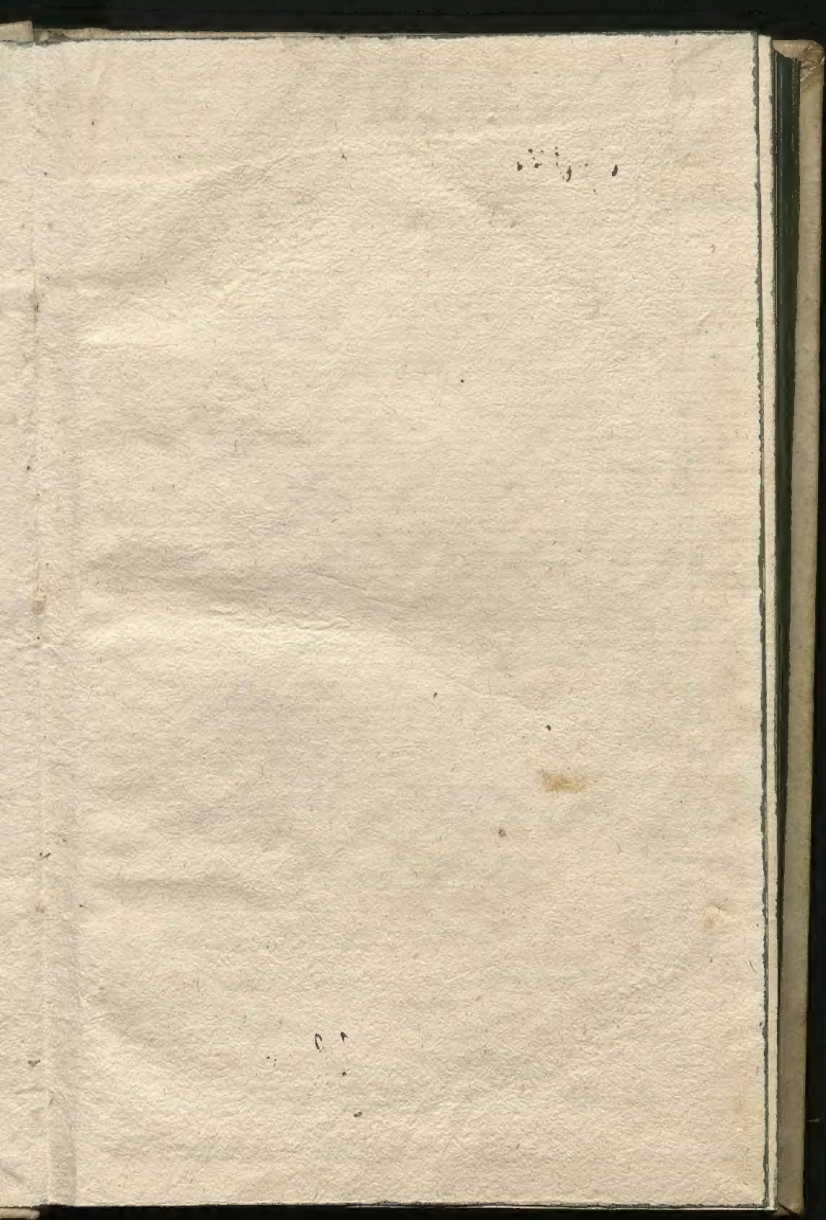
Mag. St. Dr.

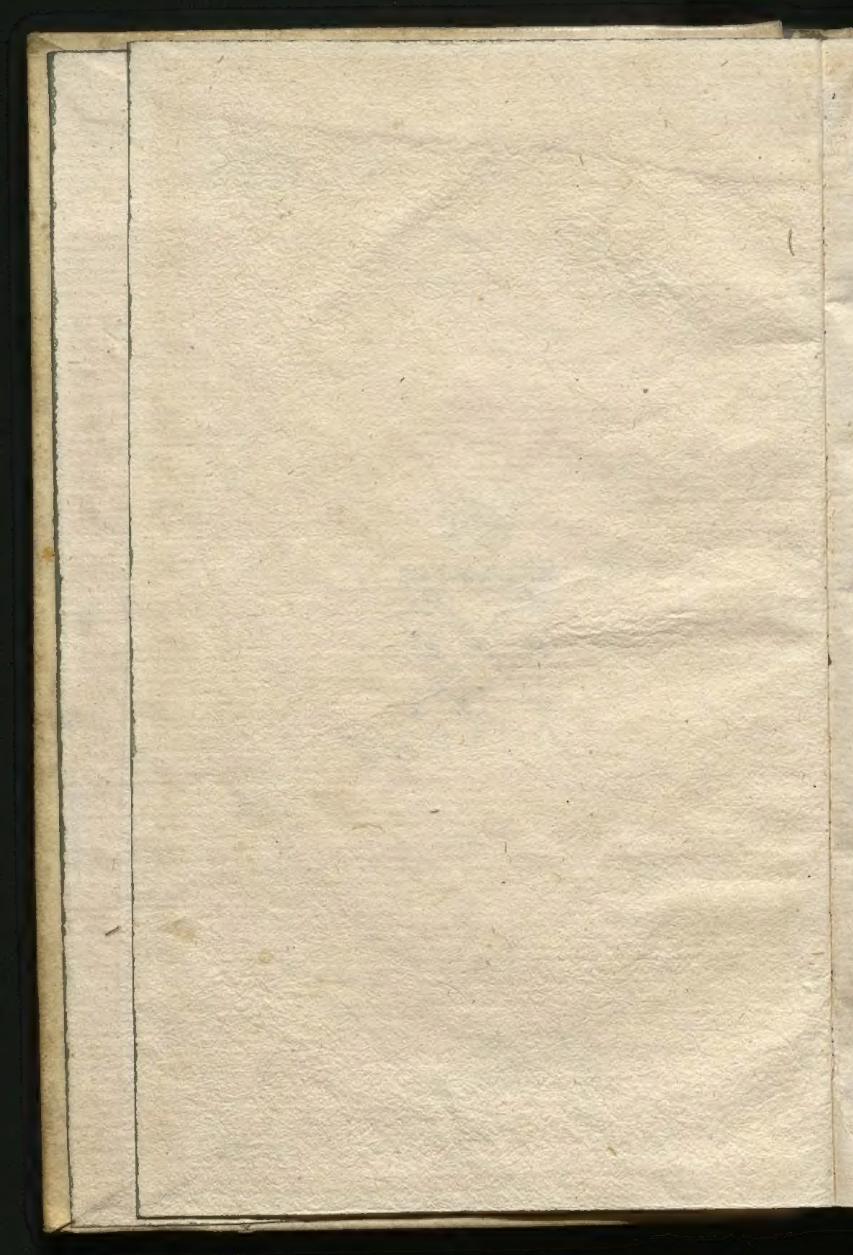
I

3737.



46.57.







JAMES ROBERTSON

1821



JEAN SOBIESKI

ROI DE POLOGNE.

HISTOIRE
DE
JEAN SOBIESKI,
ROI DE POLOGNE.

Gabr. Fr.
Par MR. L'ABBÉ COYER.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
MDCCLXII.

HISTORIA

LEON SOBIESKI

RODZ POKOJU



588170

I - 1



A. AMSTERDAM

EX LIBRIS

Bibl Jag

St. Dr. 1997 D 1496/19(42)

A

SON ALTESSE
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE BOUILLON.

PETIT-FILS d'un grand Roi, vous trouverez dans son Histoire le modele des vertus que vous cherchez, & qu'à votre âge il suffit peut-être d'entrevoir. SOBIESKI, avant que d'être Roi, fut Héros. L'Héroïsme qui l'éleva, doit animer tous ceux qui veulent faire de grandes choses.

Je n'ignore pas, MONSEIGNEUR, que votre propre Maison vous offre des modeles en tout genre; & le sang de Lorraine, qui coule aussi dans vos veines, fut toujours fécond en Héros. Je nommerois les Lorrains & les Bouillons que l'Europe admira, si les Histoires, si les Monumens ne parloient pas. Sans oublier leur gloire, fixez vos regards sur celle de SOBIESKI; & vous apprendrez par quelles actions on arrive à l'immortalité chez tous les Peuples. Vous y

*

arriverez en cultivant les qualités que la Nature a placées dans votre ame. Admirez les grands hommes & les étudier, comme vous le faites, c'est commencer à les imiter.

Je suis, avec un respectueux attachement,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

*Le très-humble, & très.
obéissant Serviteur,*

COYER.

PREFACE.

L'HISTOIRE d'un Roi héréditaire & absolu, ne produit pas ordinairement ce grand intérêt que nous cherchons dans les Chefs des Peuples. Ce Roi, quel qu'il soit, les Peuples le reçoivent du droit du Sang, & il ne leur est pas permis de discerner le bon gouvernement du mauvais. S'il arrive quelques secousses, elles sont légères, & l'autorité, à la fin, subjugué tout. Cette monotonie d'obéissance passive, salutaire si le Monarque est bon, ruineuse s'il est méchant, ne met sur le Théâtre de l'Histoire que des Acteurs froids, inanimés, qui ne se meuvent, n'agissent qu'au gré d'un premier Acteur; &

vj P R E F A C E.

ce premier Acteur sans chaleur, comme sans crainte, n'a pas le pouvoir lui-même de nous intéresser vivement.

Il n'en est pas ainsi d'un Roi Electif. Ou ses vertus le portent sur le Trône, ou la force. S'il s'élève par ses vertus, le spectacle est touchant; si c'est par la force, il attire encore les regards en triomphant des obstacles; & lorsqu'il est au faite de la puissance, il a un besoin continuel de conseil & d'action pour s'y maintenir. *Le Roi, la Loi & la Nation*, trois forces qui pesent sans cesse l'une sur l'autre, équilibre difficile. La Nation sous le bouclier de la Loi, pense, parle, agit avec cette liberté

qui convient à des hommes. Le Roi, en suivant ou en violant la Loi, est approuvé ou contredit, obéi ou désobéi, paisible ou agité.

Telle est l'Histoire que j'écris. On verra un Noble Polonois, le célèbre SOBIESKI, monter à l'Autorité suprême & s'y soutenir au milieu des orages. On le verra dans les Armées, dans le Sénat, dans les Dietes; & je le montrerai avec cette vérité qu'on chercheroit en vain dans l'Histoire d'un Monarque absolu. Celui-ci gouverne dans les ténèbres. Le Chef de la République Polonoise est tout à découvert. Ainsi l'Historien, sans être obligé de deviner en trompant la postérité, après s'être trompé lui-

viii. P R E F A C E.

même, n'a qu'un soin, celui de choisir de bons Mémoires. Les deux qui m'ont guidé principalement, m'ont paru tels.

C'est, pour la Partie Militaire, un Manuscrit d'un Officier François au service de Pologne. Cet Officier, nommé *Dupont*, Ingénieur en chef de l'Artillerie, & Capitaine d'une Compagnie-Franche de deux cents Dragons, a suivi son Héros dans ses campagnes. Il raconte ce qu'il a vu; & comme il n'étoit né ni Polonois, ni Sujet du Prince dont il a écrit l'Histoire, il n'a dû se livrer ni à la partialité nationale, ni à l'aveugle adoration d'un Maître que la naissance a fait.

P R E F A C E. jx

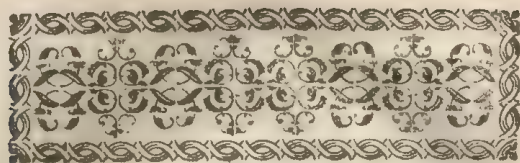
Quant à la Partie Politique, je l'ai trouvée dans les Lettres familières d'*André-Chrysofome Zeluski*, Evêque, Sénateur & Chancelier de Pologne: trois qualités qui le plaçoient au centre des affaires. Les Lettres qu'il écrivoit à mesure que les événemens se montroient, n'étoient faites ni pour le Public, ni pour le Prince. Elles étoient adressées à des Amis. L'amitié ne connoît que le langage de la franchise. L'impression ne les a publiées que longtems après leur existence. SOBIESKI n'étoit plus, & sa Maison ne régnoit pas. Je n'ai trouvé, dans ces Lettres, ni beauté, ni style, ni précision; je n'y cherchois que la vérité; & si avec cette

PRÉFACE.

volonté ferme & de tels guides je me suis égaré, déchirons les Histoires.

Au reste, avant que de montrer SOBIESKI en Pologne, j'ai crayonné la Pologne elle-même. Ce seroit une superfluité à me reprocher, si ce Royaume nous étoit aussi connu que l'Allemagne ou les Pays-Bas. Sans ce Tableau racourci, la plupart des Lecteurs auroient mal vu, dans l'Histoire de SOBIESKI, bien des faits relatifs au sol, aux mœurs & au gouvernement de ce Pays.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.



LIVRE I.

Tableau général de la Pologne.

LES POLONOIS avant le sixième siècle, lorsqu'ils étoient encore Sarmates, n'avoient point de Rois. Ils vivoient libres dans les montagnes & les forêts, sans autres maisons que des chariots, toujours méditant quelque nouvelle invasion; mauvaises troupes pour se battre à pied, excellentes à cheval (a). Il est assez étonnant qu'un peuple barbare, sans chef & sans loix, ait étendu

(a) Tacit. hist. lib. I. c. 79.

son empire depuis le Tanaïs jusqu'à la Vistule, & du Pont-Euxin à la Mer Baltique (a), limites prodigieusement distantes, qu'ils reculèrent encore en occupant la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Misnie, le Mecklenbourg, la Poméranie & les Marches Brandebourgeoises. Les Romains qui soumettoient tout, n'allèrent point affronter les Sarmates.

Ce paradoxe historique montre ce que peuvent la force du corps, une vie dure, l'amour naturel de la liberté, & un instinct sauvage qui sert de Loix & de Rois. Les Nations policées appelloient les Sarmates des brigands, sans faire attention qu'elles avoient commencé elles-mêmes par le brigandage.

Il s'en faut beaucoup que les Polonois, qui prirent ce nom au milieu du sixième siècle aient conservé tout l'héritage de leurs pères. Il y a long-tems qu'ils ont perdu la Silésie, la Lusace, une grande partie de la Poméranie, la Bohême, & tout ce qu'ils possédoient dans la Germanie. D'autres siècles ont encore amené de nouvelles pertes. La Livonie & les vastes campagnes de l'Ukraine ont passé à d'autres Puissances. C'est ainsi que tant de grands Empires se sont brisés sous leur propre poids.

Vers l'an 550. *Leck* s'avisa de civiliser

(a) Pompon. Mela, de situ orbis. lib. 1.

les Sarmates, Sarmate lui-même : il coupa des arbres & s'en fit une maison. D'autres cabanes s'élevèrent autour du modèle. La Nation, jusqu'alors errante, se fixa; & *Gnesne*, la première ville de Pologne, prit la place d'une forêt (*a*). Les Sarmates apparemment connoissoient mal les Aigles. Ils en trouverent, dit-on, plusieurs nids en abattant des arbres. C'est de-là que l'Aigle a passé dans les Enseignes Polonoises. Ces fiers oiseaux font leurs aires sur les plus hauts rochers, & *Gnesne* est dans une plaine. *Leck* attirera les regards de ses égaux sur lui, & deployant des talens pour commander autant que pour agir, il devint leur Maître, sous le nom de *Duc*, pouvant prendre également celui de *Roi*.

Depuis ce Chef de la Nation jusqu'à nos jours, la Pologne a eu d'autres Ducs, des Vaivodes, aujourd'hui Palatins, des Rois, des Reines, des Régentes, & des Interregnes. Les Interregnes ont été presque autant d'Anarchies. Les Régentes se sont fait haïr. Les Reines en petit nombre n'ont pas eu le tems de se montrer. Les Vaivodes ne furent que des oppresseurs. Parmi les Ducs & les Rois, quelques-uns ont été de grands Princes; les autres ne furent que guerriers ou tyrans. Tel sera toujours à peu près le sort de tous les peuples du Monde; par-

(a) Martin. Cromer. de orig. Pol. lib. 1. cap. 14.

ce que ce sont les hommes, & non les Loix qui gouvernent.

Dans cette longue suite de siècles, la Pologne compte quatre classes de Souverains. *Leck*, *Piaſt*, *Jagellon* : voilà les Chefs des trois premières Races. La quatrième, qui commence à *Henri de Valois*, forme une classe à part ; parce que la Couronne y a passé d'une maison à une autre, sans se fixer dans aucune.

La succession dans les quatre classes, montre des singularités qui méritent d'être connues.

L'an 750. les Polonois n'avoient pas encore examiné si une femme pouvoit commander à des hommes. Il y avoit longtems que l'Orient avoit décidé que la femme est née pour obéir. *Venda* régna pourtant, & glorieusement. Faut-il croire, avec les Historiens Polonois (a), qu'un Prince Allemand, nommé *Ritiger*, touché des charmes de la Belle insensible, la demanda en mariage à la tête d'une armée ; qu'elle se présenta au combat ; que les troupes Allemandes refusèrent de se battre pour un intérêt d'amour ; que *Ritiger* se tua ; & que *Venda* se précipita dans la Vistule pour ne plus troubler le repos de ses peuples ? Il est encore plus vrai qu'elle les auroit mieux servis en continuant à les bien gouverner.

(a) Cromer. Dlugoss. hist. pol. lib. 1.

Dès-lors la Loi, ou l'Usage Salique de la France, fut adopté par la Pologne; car les deux Reines qu'on y a vues depuis, *Hedwige* en 1382, & *Anne Jagellon* en 1575, ne monterent sur le Trône qu'en acceptant les époux qu'on leur désigna pour les soutenir dans un poste si élevé. Anne Jagellon avoit soixante ans lorsqu'elle fut élue. *Etienne Battori*, qui l'épousa pour régner, pensa qu'une Reine étoit toujours jeune.

Des siècles antérieurs avoient ouvert d'autres chemins à la Souveraineté. En 804 les Polonois furent embarrassés pour le choix d'un Maître; ils proposèrent leur Couronne à la course: pratique autrefois connue dans la Grece, & qui ne leur parut pas plus singulière, que de la donner à la naissance. Un jeune homme nourri dans l'obscurité la gagna, & il prit le nom de *Lesko II*. Les Chroniques du tems nous apprennent qu'il conserva sous la pourpre la modestie & la douceur de sa première fortune; fier seulement & plein d'audace, lorsqu'il avoit les armes à la main (a).

Presque tous les Polonois soutiennent que leur Royaume fut toujours électif. Cette question les intéresse peu, puisqu'ils en jouissent. Si on vouloit la décider par une suite de faits pendant six ou sept siècles,

(a) Kadlubek. hist. pol. lib. 1. epist. 4.

on la décideroit contr'eux, en montrant que la Couronne dans les deux premières classes a passé constamment des peres aux enfans, excepté dans les cas d'une entière extinction de la Maison régnante. Si les Polonois alors avoient pu choisir leurs Princes, se feroient-ils donné pour Maîtres des enfans qui pouvoient croître pour le malheur comme pour le bonheur public ? Il étoit plus naturel de choisir parmi leurs Palatins des sages tout décidés. Les eût-on vu aller prendre un Moine dans le fond d'un Cloître pour le porter sur le Trône, uniquement parce qu'il étoit du Sang de *Piasł* ? Ce fut *Casimir I.* fils d'un pere détesté, *Miecislav II.* & d'une mere encore plus exécrationnable. Veuve & Régente, elle avoit fui avec son Fils. On le chercha cinq ans après pour le couronner : la France l'avoit reçu. Les Ambassadeurs Polonois le trouverent sous le Froc dans l'Abbaye de Clugny, où il étoit Profès & Diacre (a). Cette vue les tint d'abord en suspens. Ils craignirent que son ame ne se fût flétrie sous la cendre & le cilice : mais faisant réflexion qu'il étoit du Sang Royal, & qu'un Roi quelconque étoit préférable à l'Interregne qui les désoloit, ils remplirent leur Ambassade. Un obstacle arrêtoit. *Casimir* étoit lié par des Vœux & par les Ordres Sacrés. Le Pape Clément II. tran-

(a) Dlugoss. pag. 208.

cha le nœud , & le Cénobite fut Roi.

Ce n'est qu'à la fin la seconde Classe que le *Droit héréditaire* périt pour faire place à l'*Election*. Nous en marquerons l'époque.

Le Gouvernement a eu aussi ses révolutions. Il fut d'abord absolu entre les mains de *Leck*, peut-être trop. La Nation sentit ses forces, & secoua le joug d'un seul. Elle partagea l'autorité entre douze *Vaivodes* ou Généraux d'Armée, dans le dessein de l'affoiblir. Ces *Vaivodes*, assis sur les débris du Trône, les rassemblèrent pour en former douze, qui venant à se heurter les uns les autres, ébranlèrent l'Etat jusques dans ses fondemens. Ce ne fut plus que révoltes, factions, oppression, violence. L'Etat, dans ces terribles secousses, regretta le gouvernement d'un seul, sans trop penser à ce qu'il en avoit souffert : mais les plus sensés cherchèrent un homme qui sçût régner sur un Peuple libre, en écartant la licence. Cet homme se trouva dans la personne de *Cracus*, qui donna son nom à la ville de Cracovie, en la fondant au commencement du septieme siecle (a).

L'extinction de sa postérité dès la premiere génération, remit le sceptre entre les mains de la Nation, qui ne sçachant à qui le confier, recourut aux *Vaivodes*

(a) Dlugoss. hist. pol. lib. I. pag. 50.

qu'elle avoit proscrits. Ceux-ci comblèrent les désordres des premiers ; & cette Aristocratie mal constituée , ne montra que du trouble & de la foiblesse. Les Hongrois , qui se croyoient menacés depuis longtems par la Pologne , en jurèrent la perte. Une irruption subite ferma la crainte de tout côté. On s'assembloit , on ne résolvoit rien. Les chefs étoient haïs & méprisés , les soldats sans confiance , le peuple dans le plus grand désespoir. Au milieu de cette confusion , un homme sans nom & sans crédit pensoit à sauver sa patrie. Il attira les Hongrois dans un défilé où ils périrent presque tous. *Przémislas* (c'est ainsi qu'on le nommoit) devint en un jour l'idole du peuple ; & ce peuple sauvage qui ne connoissoit encore d'autres titres à la Couronne que les vertus , la plaça sur la tête de son Libérateur , qui la soutint avec autant de bonheur que de gloire , sous le nom de *Lesko I (a)*.

VIII. Sic-
cle.

Ce rétablissement du pouvoir absolu ne dura pas longtems sans éprouver une nouvelle secousse. *Popiel II.* le quatrième Duc depuis *Przémislas* , mérita par ses crimes d'être le dernier de sa race. La paresse , la débauche la plus brutale , la trahison , la dureté , le poison , tout cela ne lui coûtoit pas un remords , non plus qu'à sa femme encore plus méchan-

(a) Ubi supra pag. 61.

te que lui (a). Il ne laissa point d'enfans.

Ce fut ici un Interregne ou plutôt l'Anarchie la plus désolante. Des Bâtards de la Maison Ducale, & les Douze Palatins, s'arrachèrent mutuellement les rênes de l'Etat (b). Ces deux factions en engendrèrent cent autres. Chacun courut aux armes, & l'on ne connut plus de droit que la force, plus de courage que la fureur, plus de salut que dans le meurtre; jusqu'à ce qu'enfin la Nation, lasse de se déchirer elle-même, ce qu'elle n'avoit pas fait dans un état plus sauvage, convint qu'il falloit se presser de se remettre sous le gouvernement d'un seul: les concurrens s'assemblerent à Kruswic, bourgade dans la Cujavie. Un habitant de cette campagne les reçut dans une maison rustique, leur servit un repas frugal, leur montra un jugement sain, un cœur droit & compatissant, des lumières au dessus de sa condition, une âme ferme, un amour de la patrie, que ces furieux ne connoissoient pas. Des ambitieux qui desespèrent de commander, aiment mieux se soumettre à un tiers qui n'a rien disputé, que d'obéir à un Rival. Ils se déterminèrent pour la vertu, & par-là ils réparèrent en quelque sorte tous les maux qu'ils avoient faits pour parvenir

(a) Cromer. pag. 38.

(b) Id. lib. 2. pag. 39.

IX. Siècle. au Trône. Piaſt régna donc. Les Hiſtorienſ Polonois mêlent deux Anges dans cette aventure, avant même que la Pologne fût Chrétienne. Ce qu'ils diſent du bon gouvernement de Piaſt, eſt mieux prouvé.

Les Princes de ſa Maiſon, en ſe ſuccédant les uns aux autres, affermiſſoient leur autorité. Elle parut même devenir plus abſolue entre les mains de Boleslas I. **X. Siècle.** Juſqu'à lui les Souverains de Pologne n'avoient eu que le titre de *Duc*. Deux Puiffances ſe diſputoient alors le pouvoir de faire des *Rois*, l'Empereur & le Pape. Si l'un des deux avoit ce droit, ce ſeroit vraifemblablement l'Empereur. On achetoit de lui le Diplôme de la Royauté ; & cet uſage a ſubiſté longtems, comme un hommage que l'on rendoit à l'ancienne grandeur de l'Empire Romain. Mais à examiner l'indépendance des Nations les unes des autres, ce n'eſt qu'à elles-mêmes à titrer leurs Chefs. Le Pape échoua dans ſa prétention. Ce fut l'Empereur Othon III. qui, touché des vertus de Boleslas, le revêtit de la Royauté en traversant la Pologne (a).

On n'auroit jamais cru qu'avec cet inſtrument du pouvoir arbitraire, le premier Roi de Pologne eût jetté les premières ſemences du gouvernement Républicain. Ce Héros, après avoir pé-

nétre dans le sein de l'Empire, poussé ses conquêtes jusqu'au confluent de l'Elbe & de la Sala, où il fit élever trois colonnes pour monumens de sa gloire, après avoir soumis deux fois la Russie, rendu enfin à lui-même, & examinant d'un côté ses ennemis terrailés, & de l'autre ses peuples épuisés, encore tout sanglans, pleura ses victoires. Jusques-là il avoit régné sans Conseil. Il en créa un de douze personnages d'un mérite éminent (a).

La Nation qui avoit toujours obéi, en regardant du côté de la liberté, en aperçut avec plaisir la premiere image. Ce Conseil pouvoit devenir un Sénat. Nous avons vu que dès les commencemens elle avoit quitté le gouvernement d'un seul pour se confier à douze Vaivodes. Cette idée passagere de République ne l'avoit jamais abandonnée ; & quoique ses Princes, après son retour à la premiere constitution, se succédaient les uns aux autres par le droit du sang, elle restoit toujours persuadée qu'il étoit des cas où elle pouvoit reprendre sa Couronne. Elle essaya son pouvoir sur Mie

XII. Sic.
cic.

cislav III. Prince cruel, fourbe, avare, inventeur de nouveaux impôts. Elle le déposa. Ces dépositions se renouvelerent plus d'une fois. Uladislas Laskonogi, Uladislas Loketek, se virent forcés à

XIII. Sic. descendre du Trône; & Casimir IV. auroit eu le même sort, s'il n'eût fléchi sous les remontrances de ses sujets.

etc.

Il faut pourtant avouer, à la gloire de la Pologne, qu'elle n'a presque jamais pensé à ôter la Couronne qu'aux Rois qui ne pouvoient pas la porter, ou qui la portoient pour opprimer; & jamais elle ne fit couler leur sang pour se délivrer, pas même celui de Boleslas II. Ce tyran, après la prise de Kiovie (a), sur le bord occidental du Borysthene, oublia ses travaux & sa gloire dans les caresses des Femmes Russes. L'armée suivit l'exemple du Chef. Le bruit en retentit jusqu'en Pologne. Les Femmes Polonoises qui n'avoient pas vu leurs Maris depuis huit ans de guerre, épousèrent leurs esclaves. A cette nouvelle, les Maris, sans demander un congé qu'ils n'espéroient pas pour le moment, retournerent à leurs foyers. Les esclaves prirent la fuite. Les Femmes recoururent aux larmes. Les Maris pardonnèrent, parce qu'il falloit ou les punir toutes ou pardonner à toutes. Le Roi n'eut pas la même indulgence. Irrité par la désertion, & forcé de retourner dans

(a) Cette ville qui est rentrée sous la domination Moscovite, étoit alors très-peuplée & très-florissante: pauvre aujourd'hui, elle compte à peine cinq à six mille habitans. Toutes les fois qu'un Souverain aperçoit dans ses Etats ces tristes différences, il devroit en rechercher la cause, & prévenir les mêmes ruines qui peuvent se renouveler dans d'autres villes.

ses États plutôt qu'il ne l'avoit projeté, il rentra avec le sceptre de fer. Il arracha aux Femmes les malheureux fruits de leurs prostitutions pour être exposés dans les champs ; & par un abus ridicule du pouvoir souverain , il leur défendit de paroître nulle part sans avoir un chien pendu à leurs mammelles (a). Après quoi, tournant sa vengeance sur les Maris qui avoient quitté ses drapeaux , il confisqua les biens des plus riches, il fit périr les autres dans d'affreux cachots ou dans l'infamie des supplices : il se livra même à la débauche la plus insolente, sans se souvenir qu'il la punissoit ; & il combla tous ses crimes en assassinant de sa propre main l'Evêque Stanislas à l'Autel. Les sujets, poussés à bout , se contenterent de chasser le Maître.

Une Nation qui est parvenue à déposer ses Rois , n'a plus qu'à choisir les pierres pour élever l'édifice de sa liberté : & le tems amène tout. Celui dont je parle étoit même assez favorable à une pareille entreprise. Il n'y avoit presque point de Souverains absolus en Europe. Les Seigneurs , en France, en Angleterre, en Suede, en Dannemarc, en Italie, en Sicile, resserroient l'autorité du Maître dans des limites étroites. Les Espagnols n'ont pas oublié l'ancien-

(a) Pastor ab Hirtemberg, pag. 43.

ne formule de l'inauguration de leurs Rois. „ Nous qui sommes autant que „ vous, nous vous faisons notre Roi, à „ condition que vous garderez nos Loix; „ sinon, non “. La Pologne bornoit aussi le pouvoir souverain ; mais ce pouvoir toujours prêt à s'élancer au-delà des barrières, elle le trouvoit encore trop étendu. Ses Rois prenoient ou quittoient les armes à leur gré.

Casimir le Grand au quatorzième siècle, pressé de finir une longue guerre, fit un Traité de paix dont ses ennemis exigèrent la ratification par tous les Ordres du Royaume. Les Ordres convoqués refusèrent de ratifier ; & ils sentirent dès ce moment qu'il n'étoit pas impossible d'établir une République en conservant un Roi. (a).

Les fondemens en furent jettés avant la mort même de Casimir ; il n'avoit point de fils pour lui succéder. Il proposa son neveu *Louis*, Roi de Hongrie. Les Polonois y consentirent, mais à des conditions qui mettoient des entraves au pouvoir absolu. Ils avoient tenté plus d'une fois de le diminuer par des révoltes : ici c'est avec des Traités. Le nouveau Maître les déchargeoit presque de toute contribution. Il y avoit un usage établi, de défrayer la Cour dans ses voyages ; il y renonçoit. Il s'engageoit

(a) Dlugossi. pag. 1032.

pareillement à rembourser à ses Sujets les dépenses qu'il seroit contraint de faire, & les dommages même qu'ils auroient à souffrir dans les guerres qu'il entreprendroit contre les Puissances voisines (a); rien ne coûte pour arriver au Trône.

Louis y parvint, & les Sujets obtinrent encore que les charges & les emplois publics seroient désormais donnés à vie à l'exclusion de tout Etranger, & qu'enfin la garde des Forts & des Châteaux ne seroit plus confiée à des Seigneurs supérieurs au reste de la Noblesse, par une naissance qui leur donnoit trop de crédit (b). Louis possesseur de deux Royaumes, préféroit le séjour de la Hongrie, où il commandoit en Maître, à celui de la Pologne, où l'on travailloit à faire des loix. Il envoya le Duc d'Oppelen pour y gouverner en son nom. La Nation cria qu'on l'avilissoit en lui donnant un Etranger pour la conduire, comme si elle n'avoit pas dans son sein des hommes d'Etat. L'orage grossissoit d'un moment à l'autre. Le Roi, pour le dissiper, rappella le Duc, & lui substitua trois Seigneurs Polonois, très-agréables au Peuple, avec un pouvoir fort étendu (c). Ces Régens flattoient la multitude par des manieres douces & insinuan-
tes,

(a) Dlugoss. pag. 1102.

(b) Sarnic. pag. 1149.

(c) Dlugoss, pag. 49.

parloient de loix , de liberté , de contre-poids à la puissance souveraine. Louis mourut sans être regretté , quoiqu'il méritât de l'être. Sa mort , qui fournissoit de nouveaux alimens à l'esprit Républicain , ne laissoit voir que ce qu'on pouvoit gagner. Sur la fin de ses jours , désespérant de donner un Successeur au Trône , il y avoit destiné Sigismond son gendre , avec l'approbation des Polonois , & en leur cédant encore de nouveaux droits (a).

Ce n'étoit pas assez pour eux d'avoir en quelque façon disposé de la Couronne par le consentement qu'on leur avoit demandé. Ils voulurent frapper un grand coup en abolissant la succession. De deux filles que Louis avoit laissées , si l'une devoit régner , c'étoit assurément l'ainée , la Princesse *Marie* , Femme de Sigismond : ils la rejetterent aussi bien que son Mari ; & défererent la Couronne à sa cadette *Hedwige* , à condition qu'elle n'accepteroit un époux que de leurs mains. Parmi les concurrens qui se présentèrent , *Jagellon* fit briller la Couronne de Lithuanie , qu'il promit d'incorporer à celle de Pologne. C'étoit beaucoup : mais ce n'étoit rien , s'il n'avoit souscrit à la forme Républicaine. C'est à ce prix qu'il épousa *Hedwige* , & qu'il fut Roi.

(a) Orichov. Annal. pag. 6.

Il y eut donc une République composée de trois Ordres : le Roi , le Sénat, l'Ordre Equestre. La Majesté resta au Roi. Le pouvoir passa au Sénat. La liberté fut le partage de l'Ordre Equestre, qui comprend tout le reste de la Noblesse , & qui donna bientôt des Tribuns sous la dénomination de *Nonces*. Ces Nonces représentent tout l'Ordre Equestre dans les Assemblées générales de la Nation , qu'on nomme *Dietes*, & dont ils arrêtent l'activité , quand ils veulent , par le droit de *Veto*. La République Romaine n'avoit point de Roi : mais dans ses trois Ordres elle comptoit les *Plébéiens* , qui partageoient la souveraineté avec le Sénat & l'Ordre Equestre ; & jamais peuple ne fut ni plus vertueux , ni plus grand. C'étoit d'un ton d'assurance que les Consuls & les Ambassadeurs disoient à Rome & aux Nations : *La Majesté du Peuple Romain* La Pologne, différente dans ses principes, n'a compté son peuple qu'avec le bétail de ses terres. Le Sénat, qui tient la balance entre le Roi & la liberté , voit sans émotion la servitude de cinq à six millions d'hommes, autrefois plus heureux lorsqu'ils étoient Sarmates.

C'étoit dans ce même siècle que quatre Paysans, *Mélétald*, *Stauffacher*, *Waltherfurst* & *Guillaume Tell* , arrachèrent leur Patrie au joug de la Maison d'Autriche : mais la liberté & la législation

furent communes à tous les Suisses. La bonne politique consiste à enchaîner au bien commun tous les Ordres de l'Etat.

La République Polonoise étant encore dans son enfance, Jagellon parut oublier à quel prix il régnoit. Un acte émané du Trône se trouva contraire à ce qu'il avoit juré. Les nouveaux Républicains, sous les yeux même, mirent l'acte en pièces avec leurs sabres (a).

Les Rois, qui avant la Révolution décroient de la guerre ou de la paix, faisoient les loix, changeoient les coutumes, abrogeoient les constitutions, établissoient des impôts, dispoient du trésor public, virent passer tous ces ressorts de puissance dans les mains de la Noblesse; & ils s'accoutumèrent à être contredits. Mais ce fut sous *Sigismond Auguste*, que la fierté Républicaine se monta sur le plus haut ton.

xvi. Si-
cle.

Ce Prince, consultant plus sa passion que les intérêts de la Pologne, avoit épousé, sans l'aveu du Sénat, une jeune Veuve, fille de George Radziwil, Castellan de Vilna. Les murmures éclatèrent de toutes parts, & sur-tout dans la Diète qui se tint à Pétrikow, en présence du Roi. L'Ordre Equestre, les Sénateurs, tous criaient, « Que le Roi étant
» l'Homme de la Nation, ne devoit se
» marier que pour elle. Où sont, ajou-

(a) Okolski, tom. 1. pag. 149.

« toient-ils, les avantages que nous
 « pouvons nous promettre de cette u-
 « nion? Si nous la souffrons, nous ver-
 « rons peut-être des Rois, au gré d'u-
 « ne passion aveugle, s'allier à des Mai-
 « sons indignes du Trône, ou pernicieu-
 « ses à notre bonheur (a).

Toute la Diète concluoit à ce que le
 Roi lui-même prêtât sa main pour rom-
 pre les nœuds qu'il avoit formés. Ce
 n'étoit ni son goût, ni son avis. Il ha-
 rangua à son tour. Il y eut des répli-
 ques assez vives, que le Roi, outré
 de colere, interrompit brusquement en
 ordonnant la soumission & le silence. On
 se tut pour un moment, parce que le
 premier droit de la Dignité Royale est
 d'imposer. Chacun se regardoit, lors-
 que le plus jeune des Sénateurs, *Raphael*
Lesczinski, nom respectable pour la Po-
 logne, pour la Lorraine & pour la Fran-
 ce, Maison qui a produit plus d'une ame
 forte, Lesczinski se leva, & s'adressant
 au Roi, lui demanda: « S'il avoit donc
 « oublié à quels hommes il prétendoit
 « commander: nous sommes Polonois,
 « ajouta-t-il, & les Polonois, si vous ne
 « les connoissez, se font autant de gloi-
 « re d'abaisser la hauteur des Rois qui
 « méprisent les loix, que d'honorer ceux
 « qui les respectent. Prenez garde qu'en
 « trahissant vos sermens, vous ne nous

(a) Stanisł. Orichów. pag. 1486.

„ rendez les nôtres. Le Roi votre Pere
 „ écoutoit nos avis ; & c'est à nous à
 „ faire en sorte que désormais vous
 „ vous prêtiez à ceux d'une République
 „ dont vous paroissez ignorer que vous
 „ n'êtes que le premier Citoyen (a).

Ce discours, & tous ceux qui entrent
 dans la composition de cette Histoire,
 ne sont point des ornemens imaginés
 pour embellir la scene. Un Ecrivain qui
 nous donneroit les avis des Ministres dans
 le Conseil impénétrable d'un Monarque
 absolu, nous aurions droit de lui demander,
 d'où les tenez-vous ? Et plus il y
 auroit mis de cette éloquence nerveuse,
 qui ne peut être que la fille de la liberté,
 plus nous serions autorisés à le suspecter
 de fiction. Mais dans un Conseil
 Republicain, tout se dit en face de la
 Nation, sous le bouclier de la Nation
 même ; & l'on conserve les morceaux de
 force.

An. 1573. Sigismond Auguste étant mort sans en-
 fans, on pensa encore à élever de nou-
 veaux remparts à la liberté. On exami-
 na les loix anciennes. Les unes furent
 restreintes, les autres plus étendues,
 quelques unes abolies ; & après bien des
 discussions, on fit un décret qui portoit
 que les Rois nommés par la Nation ne
 tenteroient aucune voie pour se donner
 un Successeur ; qu'ils ne s'aviseroient pas

(a) Stanisł. Orichov. pag. 1492.

même de le proposer simplement à l'Etat, & que conséquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*Héritiers du Royaume*; qu'il y auroit toujours auprès de leur personne seize Sénateurs pour leur servir de Conseil, & que, sans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Ministres Etrangers, ni envoyer chez d'autres Princes, qu'ils ne lèveroiént point de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient point à la Noblesse de monter à cheval sans l'aveu de tous les Ordres de la République; qu'ils n'admettroient aucun Etranger au Conseil de la Nation; & qu'ils ne leur conféreroient ni charges, ni dignités, ni starosties; & qu'enfin ils ne pourroient point se marier, s'ils n'en avoient auparavant obtenu la permission du Sénat & de l'Ordre Equestre (a).

Tout l'Interregne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit *les Attentats du Trône*: ce n'est plus un Maître qu'il nous faut, disoit-on; c'est un Chef. Toutes les expressions dont on se servoit auparavant pour désigner la Puissance Royale, que *la volonté du Roi fait la loi, qu'il faut obéir au Roi comme à Dieu, sans examen, Roi par la grace de Dieu*, & d'autres semblables, furent bannies du langage public: quelques-uns alloient plus loin, & prétendoient qu'un Peuple libre n'a pas besoin de Roi.

(a) And Max. Fredro pag. 81.

An. 1574.

Ce langage Républicain devint dans la suite le ton dominant dans toutes les Assemblées d'Etat. Henri de Valois en fut révolté à son arrivée en Pologne & à son couronnement. La Religion Protestante étoit entrée dans le Royaume sous Sigismond I. & ses progrès augmentoient à proportion des violences qu'on exerçoit contr'elle. Lorsque Henri arriva à Cracovie, on y sçavoit que Charles IX. son Frere venoit d'assassiner une partie de ses Sujets pour convertir l'autre. On craignoit qu'un Prince élevé dans une Cour fanatique & violente, n'en apportât l'esprit. On voulut l'obliger à jurer une capitulation qu'il avoit déjà jurée en France en présence des Ambassadeurs de la République; & sur-tout l'article de la tolérance qu'il n'avoit juré que d'une façon vague & équivoque. Il y avoit deux partis, dont le plus nombreux regardoit comme superflu le second serment qu'on exigeoit. Tout étoit prêt pour le Couronnement. Le Primat alloit commencer la Cérémonie, lorsque le Palatin de Cracovie suspendit tout par ce discours qu'il adressa à ceux de sa faction. „ C'est „ donc en vain, que vous & moi, nous „ nous sommes flatés jusqu'à ce jour d'être libres. On se joue de nos privilèges; & presque tous nos Citoyens, par un silence infame & perfide, se condamnent eux-mêmes à un esclavage éternel. Qu'ils plient à la bonne

” heure sous le joug de la servitude,
” ces hommes indignes de jouir de la
” liberté. Mais nous, mes Freres, qui
” avons tout à la fois nos loix & notre
” Religion à soutenir, faisons voir par
” notre hardiesse, ou par notre mort,
” comment on s’oppose à la tyrannie.
” Vous vous rappelez sans doute, con-
” tinua-t-il, ces vœux unanimes de toute
” la Nation; ces demandes équitables
” qu’elle avoit faites. Pensez-vous qu’il
” nous convienne de les oublier, parce
” que le Roi les méconnoît & les rejete
” ? Quel avilissement, quelle honte
” pour nous, si nous attendions plus
” longtems à lui faire exécuter ses pro-
” messes ! Pour moi, ajouta-t-il, je ne
” souffrirai point un plus long délai. Il
” faut qu’il accepte sur le champ les
” conditions qu’il a accordées, & qu’il
” en jure de nouveau l’observation, ou
” dès ce même instant je m’oppose à
” son Sacre (a). ” Sans l’éloquent Pi-
” brac, on ne sçait s’il eût été couronné :
il le fut sans renouveler le serment :
mais quelques mois après, le Castellan
de Sendomir, Ossolinski, fut chargé,
lui sixieme, de déclarer à Henri sa pro-
chaine déposition, s’il ne remplissoit plus
exactement les devoirs du Trône (b).
Sa fuite précipitée termina les plaintes
de la Nation & son regne.

(a) Hist. des Dietes de pol. pag. 12

(b) Reinh. Heidenst. pag. 67

C'est par tous ces coups de force, frappés en différens tems, que la Pologne, s'est conservé des Rois sans les craindre. Un Roi de Pologne à son Sacre même. & en jurant les *Pacta conventa*, dispense les Sujets du serment d'obéissance, en cas qu'il viole les loix de la République.

La Puissance législative réside essentiellement dans la Diète, que le Roi doit convoquer tous les deux ans; & s'il y manquoit, la République a le pouvoir de s'assembler d'elle-même; sage disposition qui manque peut-être au gouvernement de la grande République Chrétienne. Les Diétines de chaque Palatinat précédent toujours la Diète. On y prépare les matieres qui doivent se traiter dans l'Assemblée générale, & on y choisit les représentans de l'Ordre Equestre. C'est ce qui forme la chambre des Nonces. Ces Nonces ou ces Tribuns sont si sacrés, que sous le regne d'Auguste II. un Colonel Saxon en ayant blessé un légèrement, pour venger une insulte qu'il en avoit reçue, fut condamné à mort & exécuté, malgré toute la protection du Roi. On lui fit seulement grâce du Bourreau. Il passa par les armes.

C'est dans l'ancien Château de Varsovie où résidoient autrefois les Rois de Pologne, qu'on assemble la Diète. Pour connoître le Sénat qui en est l'ame, il

faut jeter les yeux sur les Evêques, les Palatins & les Castellans. Ces deux dernières dignités ne sont pas aussi connues que l'Episcopat. Un *Palatin* est le Chef de la Noblesse dans son Palatinat. Il préside à ses Assemblées. Il la mène au Champ Electoral pour faire ses Rois, & à la guerre lorsqu'on assemble la *Pospolite* ou l'Arriere-Ban. Il a aussi le droit de fixer le prix des denrées, & de régler les poids & les mesures. C'est un Gouverneur de Province. Un *Castellan* jouit des mêmes prérogatives dans son district, qui fait toujours partie d'un Palatinat; & il représente le Palatin dans son absence. Les Castellans autrefois étoient Gouverneurs des Châteaux forts & des Villes Royales. Ces Gouvernemens ont passé aux *Starostes*, qui exercent aussi la justice par eux-mêmes, ou par ceux qu'ils commettent. Une bonne institution, c'est un Registre dont ils sont dépositaires. Tous les biens du district, libres ou engagés, y sont consignés. Quiconque veut acquérir, achette en toute sûreté.

On ne voit qu'un Staroste dans le Sénat, celui de Samogitie; mais on y compte deux Archevêques, quinze Evêques, trente-trois Palatins & quatrevingt-cinq Castellans; en tout cent trente-six Sénateurs.

Les Ministres ont place au Sénat, sans être Sénateurs; ils sont au nombre de

dix en se répétant dans l'union des deux Etats.

Le Grand - Maréchal de la Couronne.

Le Grand - Maréchal de Lithuanie.

Le Grand - Chancelier de la Couronne.

Le Grand - Chancelier de Lithuanie.

Le Vice Chancelier de la Couronne.

Le Vice Chancelier de Lithuanie.

Le Grand - Trésorier de la Couronne.

Le Grand - Trésorier de Lithuanie.

Le Maréchal de la Cour de Pologne.

Le Maréchal de la Cour de Lithuanie.

Le Grand - Maréchal est le troisieme personnage de la Pologne. Il ne voit que le Primat & le Roi au dessus de lui. Maître du Palais, c'est de lui que les Ambassadeurs prennent jour pour les Audiences. Son pouvoir est presque illimité à la Cour & à trois lieues de circonférence. Il y veille à la sûreté du Roi & au maintien de l'ordre. Il y connoît de tous les crimes, & il juge sans appel. La Nation seule peut réformer les jugemens. C'est lui encore qui convoque le Sénat, & qui en impose à ceux qui voudroient le troubler. Il a toujours des troupes à ses ordres.

Le Maréchal de la Cour n'a aucun exercice de juridiction que dans l'absence du Grand - Maréchal.

Le Grand Chancelier tient les Grands Sceaux, le Vice - Chancelier les Petits. L'un des deux est Evêque, pour connoître des Affaires Ecclésiastiques. L'un

ou l'autre doit répondre au nom du Roi en Polonois ou en Latin, selon l'occasion. C'est une chose singulière, que la Langue des Romains qui ne pénétrèrent jamais en Pologne, se parle aujourd'hui communément dans cet Etat. Tout y parle Latin jusqu'aux Domestiques.

Le Grand-Trésorier est dépositaire des Finances de la République. Cet Argent que les Romains appelloient le Trésor du Peuple *Ærarium Populi*, la Pologne se garde bien de le laisser à la discrétion des Rois. C'est la Nation assemblée, ou du moins un *Senatus-Consulte* qui décide de l'emploi; & le Grand-Trésorier ne doit compte qu'à la Nation.

Tous ces Ministres ne ressemblent point à ceux des autres Cours. Le Roi les crée, mais la République seule peut les détruire. Cependant, comme ils tiennent au Trône, la source des grâces, & qu'ils sont hommes, la République n'a pas voulu leur donner voix délibérative dans le Sénat.

On donne aux Sénateurs le titre d'Excellence, & ils prétendent à celui de *Monseigneur*, que les Valets, les Serfs & la pauvre Noblesse leur prodiguent.

Le Chef du Sénat, c'est l'Archevêque de Gnesne, qu'on nomme encore le Grand-Archevêque, & plus communément le Primat. Cette Dignité fut autrefois accompagnée du pouvoir & de ses abus dans toute l'Europe. Ce fut un Pri-

mat de Suède , l'Archevêque d'Upsal , qui fit massacrer dans un repas tout le Senat de Stockolm , sous prétexte qu'il étoit excommunié par le Pape ; & la Suède ne voulut plus ni de Primat ni de Pape. Ce fut un Primat d'Angleterre , l'Archevêque *Cramer* , qui en cassant le Mariage de Henri VIII. avec Catherine d'Arragon , rompit , de concert avec son Maître , tous les liens entre Rome & les Anglois. Le Czar Pierre ne trouva point de plus grands obstacles aux grandes choses qu'il méditoit , que la Dignité de Patriarche ou de Primat. Il l'abolit. En France , comme elle s'est divisée sur plusieurs têtes qui se la disputent , elle ne peut pas tout ce qu'elle pouvoit. En Pologne elle existe encore dans toute sa force.

Le Primat est Légat né du St. Siege , & Censeur des Rois, Roi lui-même en quelque sorte dans les Interregnes , pendant lesquels il prend le nom d'*Inter-Rois*. Aussi les honneurs qu'il reçoit , répondent-ils à l'Eminence de sa place. Lorsqu'il va chez le Roi , il y est conduit en cérémonie ; & le Roi s'avance pour le recevoir. Il a , comme le Roi , un Maréchal , un Chancelier , une nombreuse Garde à cheval , avec un Timbalier & des Trompettes , qui jouent lorsqu'il est à table , & qui sonnent la diane & la retraite. On le traite d'*Altesse* & de *Prince* ; & parmi les grandes prérogatives de sa place , la plus utile à l'Etat , c'est

la Censure dont il use toujours avec applaudissement. Le Roi gouverne-t-il mal : le Primat est en droit de lui faire en particulier des représentations convenables. Le Roi s'obstine-t-il ; c'est en plein Sénat, où dans la Diète qu'il s'arme des loix pour le ramener ; & on arrête le mal. Mais à supposer qu'un Roi eût été plus fort que la Loi, (chose très-difficile en Pologne) le fil de l'oppression se romproit à sa mort sans passer dans les mains du Successeur. L'Interregne tranche.

Le Sénat, hors de la Diète, remue les ressorts du Gouvernement sous les yeux du Roi : mais le Roi ne peut ni ordonner, ni violenter les suffrages. La liberté se montre jusques dans les formes extérieures. Les Sénateurs ont le fauteuil, & on les voit se couvrir dès que le Roi se couvre. Cependant le Sénat, hors de la Diète, ne décide que provisionnellement. Dans la Diète il devient législateur conjointement avec le Roi & la Chambre des *Nonces*.

Cette Chambre ressembleroit à celle des Communes en Angleterre, si, au lieu de ne représenter que la Noblesse, elle représentoit le Peuple. On voit à sa tête un Officier d'un grand poids, mais dont l'office n'est que passager. Il a ordinairement beaucoup d'influence dans les avis de la Chambre. C'est lui qui les porte au Sénat, & qui rapporte ceux des Sénateurs. On le nomme *Maréchal de la Diète*, ou

Maréchal des Nonces. Il est à Varsovie plus que l'Orateur de la Chambre des Communes à Londres, ce qu'étoit le Tribun du Peuple à Rome : & comme le Patricien à Rome ne pouvoit pas être Tribun, celui-ci qui est le Tribun des Tribuns, doit être pris dans l'Ordre Equestre, & non dans le Sénat.

Lorsque la Diete est assemblée, toutes les portes sont ouvertes à tout le monde; parce que c'est le bien public dont on y traite. Ceux qui n'y portent que de la curiosité, sont frappés de la grandeur du spectacle. Le Roi sur un Thrône élevé, dont les marches sont décorées des Grands Officiers de la Cour; le Primat disputant presque de splendeur avec le Roi; les Sénateurs formant deux lignes augustes; les Ministres en face du Roi; les Nonces en plus grand nombre que les Sénateurs, répandus autour d'eux & se tenant de bout: les Ambassadeurs & le Nonce du Pape y ont aussi des places marquées, sauf à la Diete à les faire retirer, lorsqu'elle le juge à propos.

Le premier Acte de la Diete, c'est toujours la lecture des *Pacta conventa*, qui renferment les obligations que le Roi a contractées avec son Peuple; & s'il y a manqué, chaque Menbre de l'Assemblée a droit d'en demander l'observation.

Les autres Séances, pendant six semaines, durée ordinaire de la Diete, amènent tous les intérêts de la Nation; la

Nomination aux Dignités vacantes , la disposition des Biens Royaux en faveur des Militaires qui ont vieilli avec distinction sous le harnois , les comptes du Grand-Trésorier , la diminution ou l'augmentation des impôts selon la conjoncture , les négociations dont les Ambassadeurs de la République ont été chargés, & la maniere dont ils s'en sont acquittés, les alliances à rompre ou à former la paix ou la guerre , l'abrogation ou la sanction d'une loi , l'affermissement de la liberté , enfin tout l'ordre public.

Les cinq derniers jours qu'on appelle *les grands jours* , , sont destinés à réunir les suffrages. Une décision , pour avoir force de loi , doit être approuvée par les trois Ordres d'un consentement unanime. L'opposition d'un seul Nonce arrête tout.

Ce privilege des Nonces est une preuve frappante des révolutions de l'esprit humain. Il n'existoit pas en 1652. lorsque *Sicinski* Nonce d'Upita en fit le premier usage. Tout le monde s'éleva contre lui , disent les Historiens du tems. Chargé de malédictions , il s'échappa aux coups de sabre , pour périr , dit-on , par le tonnerre dans la même année ; & aujourd'hui ce même privilege est ce qu'il y a de plus sacré dans la République. Un moyen sûr d'être mis en pieces seroit d'en proposer l'abolition.

On est obligé de convenir que , s'il produit quelquefois le bien , il fait enco-

re plus de mal. Un Nonce peut non seulement anéantir une bonne décision ; mais s'il s'en prend à toutes , il n'a qu'à protester & disparaître. La Diete est rompue. Il arrive même qu'on n'attend pas qu'elle soit formée pour penser à la dis-foudre. Le prétexte le plus frivole devient un instrument tranchant. En 1752. les Nonces du Palatinat de Kiovie avoient dans leurs instructions d'exiger du Roi , avant tout , l'extirpation des *Francs-Maçons* : société qui n'effraie que les gens crédules , & qui ne faisoit aucune sensation en Pologne.

Le remede aux Dietes rompues , c'est une confédération dans laquelle on décide à la pluralité des voix , sans avoir égard aux protestations des Nonces ; & souvent une confédération s'élève contre l'autre. C'est ensuite aux Dietes générales à confirmer ou à casser les Actes de ces confédérations. Tout cela produit de grandes convulsions dans l'Etat , surtout si les Armées viennent à s'en mêler.

Les affaires des Particuliers sont mieux jugées. C'est toujours la pluralité qui décide : mais point de Juges permanens. La Noblesse en crée chaque année pour former deux Tribunaux Souverains : l'un à Pétrikow pour la Grande Pologne , l'autre à Lublin pour la Petite. Le Grand-Duché de Lithuanie a aussi son Tribunal. La Justice s'y rend sommairement , comme en Asie. Point de Procureurs

reurs, ni de procédures: quelques Avocats seulement qu'on appelle Juristes, ou bien on plaide sa cause soi-même. Une meilleure disposition encore, c'est que, la Justice se rendant gratuitement, le pauvre peut l'obtenir. Ces Tribunaux sont vraiment souverains; car le Roi ne peut ni les prévenir par évocation, ni casser leurs Arrêts.

Les crimes de *Leze-Majesté* ou d'*Etat*, sont jugés en Diète. La maxime que l'*Eglise* abhorre le sang, ne regarde point les Evêques Polonois. Une Bulle de Clément VIII. leur permet de conseiller la guerre, d'opiner à la mort, & d'en signer les décrets.

Une chose encore qu'on ne voit gueres ailleurs; c'est que les mêmes hommes qui délibèrent au Sénat, qui font des loix en Diète, qui jugent dans les Tribunaux, marchent à l'ennemi. On aperçoit par-là qu'en Pologne la Robe n'est point séparée de l'Epée.

La Noblesse ayant saisi les rênes du Gouvernement, les honneurs & tous les avantages de l'Etat, a pensé que c'étoit à elle seule à le défendre, en laissant aux terres tout le reste de la Nation. C'est aujourd'hui le seul pays où l'on voit une Cavalerie toute composée de Gentils-hommes dont le Grand-Duché de Lithuanie fournit un quart; & cette Cavalerie fait la principale force de l'Etat; car à peine l'Infanterie est-elle comptée.

Elle se divise en *Houffarts* & en *Pancernés* : les uns & les autres compris sous le nom commun de *Towarisz* : c'est-à-dire, *Camarades*. C'est ainsi que les Généraux & le Roi lui-même les traite. Un mot produit souvent de grands effets.

Les Houffarts sont formés de l'élite de la Noblesse, qui doit passer par ce Service pour monter aux Charges & aux Dignités. La Gendarmerie du reste de l'Europe n'est pas comparable à celle-ci pour la beauté. Les Polonois sont naturellement grands & bien faits. Qu'on imagine donc un Cavalier d'une taille avantageuse, couvert d'une cuirasse embellie, un casque sur la tête, une peau de panthere dont le musle s'attache au devant de l'épaule gauche, le reste passant par derrière jusqu'à la hanche droite, une lance dorée de 14 à 15 pieds, portant à sa pointe une banderole pour épouvanter les chevaux ennemis, deux pistolets & deux sabres, l'un à son côté, l'autre sous sa cuisse gauche, attaché le long de la selle. et homme ainsi armé monte un beau cheval dont le harnois est enrichi de plaques d'or émaillé, & souvent de pierreries. Louis XIV. en vit un qui lui fut amené, & l'admira.

Depuis le regne de Sobieski, on a réformé la lance pour prendre le mousqueton, comme auparavant la pique avoit disparu de l'Infanterie Européenne. Ces piques pourtant étoient les armes de la

Phalange Macédonienne ; & le Maréchal de Saxe dans ses *Réveries* en regrette l'usage pour la Légion qu'il projettoit d'établir. Ce sont des rêveries , dira-t-on. Oui , mais les rêves d'un grand homme valent mieux que les veilles d'un homme ordinaire.

Les Pancernès , composés aussi de Noblesse , ne different des Houffarts que par la chemise de maille en place de cuirasse ; & on ne les examine pas aussi rigoureusement sur leur généalogie. Ce ne sont point des Régimens , mais des Compagnies de deux cens Maîtres , appartenantes aux Grands de l'Etat , sans excepter les Evêques , qui ne faisant pas le Service par eux-mêmes , donnent de fortes pensions à leurs Lieutenans.

Cette Armée , ou plutôt ces deux Armées , Polonoise & Lithuanienne , ont chacune leur Grand-Général , indépendant l'un de l'autre. Nous avons dit que la Charge de Grand-Maréchal , après la Primatie , est la première en dignité : le Grand-Général est supérieur en pouvoir. Il ne connoît presque d'autres bornes que celles qu'il se prescrit lui-même. A l'ouverture de la Campagne , le Roi tient Conseil avec les Sénateurs & les Chefs de l'Armée sur les opérations à faire , & dès ce moment le Grand-Général exécute arbitrairement. Il assemble les trou-pes , il règle les marches , il décide des batailles , il distribue les récompenses &

les punitions; il élève, il casse, il fait couper des têtes, le tout sans rendre compte qu'à la République dans la Diète. Nos anciens Connétables qui ont donné des ombrages au Trône, n'étoient pas si absolus. Cette grande autorité n'est suspendue que dans le cas où le Roi commande en personne.

Les deux Armées ont aussi respectivement un Général de Campagne, qui se nomme *Petit-Général*. Celui-ci n'a d'autorité que celle que le Grand-Général veut lui laisser; & il remplit en son absence un autre personnage, c'est le *Stragénik*, qui commande l'Avantgarde.

La Pologne entretient encore un troisieme corps d'Armée, Infanterie & Dragons. L'emploi n'en est pas ancien. C'est ce qu'on appelle l'Armée Etrangere, presque entièrement composée d'Allemands. Lorsque tout est complet, ce qui arrive rarement, la Garde ordinaire de la Pologne est de quarante-huit mille hommes.

Une quatrieme Armée, la plus nombreuse & la plus inutile, c'est la *Pospolite* ou l'*Arriere-Ban*. On verroit dans un besoin plus de cent cinquante mille Gentilshommes monter à cheval, pour ne connoître que la discipline qui leur conviendrait; pour se révolter, si on vouloit les retenir au-delà de quinze jours dans le lieu de l'Assemblée sans les faire mar-

cher ; & pour refuser le Service , s'il fal-
loit passer les frontieres.

Toutes les guerres que j'ai à décrire
sous le Généralat , ou sous le Regne de
Sobieski , se sont faites principalement
contre les Turcs & les Tartares. Un
coup d'œil rapide sur ces deux Nations ,
à ne les considérer que comme guerrie-
res , est ici nécessaire.

Les Tartares , cette race des anciens
Scythes , qui s'est débordée du Nord de
l'Asie vers des climats plus doux pour en-
vahir sous un seul Chef (a) la Chine ,
l'Indostan & la Perse , plus de dix-huit
cens lieues de l'Orient au Couchant , &
plus de mille du Septentrion au Midi ,
ces rapides Conquérans ne se sont pas
mêlés par-tout aux vaincus. Plusieurs
de leurs *Hordes* , ou Tribus , ont voulu
vivre séparément dans leurs premières
mœurs. Il y a au Nord de la Mer Noire
une grande presqu'Isle connue dans l'An-
tiquité sous le nom de Chersonese Tau-
rique , où les Grecs portèrent leurs ar-
mes , & leur commerce , en abolissant
ces sacrifices impies du fameux Temple
de Diane , où l'on voyoit des crânes de
victimes humaines suspendus comme des
trophées. Cette presqu'Isle se nomme
aujourd'hui *la Crimée* ; autour d'elle est
le Budziac , autrefois *la Bessarabie* & le
Nogai.

(a) *Genzis-Kan*.

Les Tartares qui habitent ces pays, sont les plus intéressans dans l'Histoire présente de l'Europe, & sur-tout dans celle de la Pologne, à cause du voisinage. Ils vivent sous un Prince que nous appellons *Kan*, & que l'Orient appelle *Han*; c'est-à-dire *Juge*, la première fonction des Rois. Sa généalogie éblouiroit tout autre qu'un Tartare, qui ne cherche de la Noblesse que dans lui-même. Il descend du plus grand Conquérant qui ait existé, de Genzis-Kan, par Batoucan son petit-fils.

On reconnoît encore dans les Tartares les traits & les mœurs des Scythes. Ils sont trapus, larges des épaules, le cou fort court, la tête grosse, la face plate & presque ronde, des yeux de porc, le nez écrasé, le teint olivâtre, les cheveux rudes & noirs, peu de barbe. Peut-être étoient-ils encore plus hideux au tems d'Alexandre. Parménion lui fit remarquer cette monstrueuse difformité à la veille de la bataille d'Arbelles. Il conseilloit d'attaquer de nuit, de crainte qu'à la clarté du jour les Macédoniens ne fussent effrayés (a). Ceux-ci se familiarisèrent apparemment avec leur figure, lorsqu'en suite ils allèrent les chercher dans leur propre pays sur les bords du Tanais, aujourd'hui le Don (b). Les ar-

(a) *At interdū primum terribiles occursum facies Scytharum.* Quint. Curt. lib. 4. c. 13.

(b) Il faut apprendre à se défier des noms. Ce

mes dont les Scythes se servoient, les Tartares les ont : la fleche, le javelot, le cimenterre, & la même façon de combattre ; jamais à pied, toujours à cheval. Chaque Tartare a au moins trois chevaux ; & si celui qu'il monte est fatigué ou blessé, il s'élance sur un autre sans interrompre sa course. Il a eu soin de couper le cartilage qui sépare les narreaux, pour une respiration plus facile. Vingt, trente lieues sans débrider, n'excèdent ni le cavalier, ni le cheval ; & tous deux vivent de peu. La boisson du Tartare, c'est de l'eau pure, ou par délices du lait fermenté : sa nourriture, de la farine de millet, ou de la chair de cheval pulvérisée ; si elle est fraîche, c'est un festin : son habit, une peau de mouton : son lit, la terre : sa tente, le ciel : sa médecine, qui, dit-on, réussit plus que la nôtre, du sang de cheval qu'il avale tout chaud, galoppant ensuite le plus qu'il peut. Quant au cheval, l'herbe telle qu'elle se trouve, la mousse, les écorces d'arbre lui suffisent ; & en hyver il cherche sa pâture sous la neige. On conçoit qu'on ne parle ni de magasins, ni de convois dans une Armée Tartare.

Leuve fut encore nommé *Amazonius* à cause des Amazones, qui, selon Strabon, n'existerent nulle part. Il faut même se défier des Auteurs les plus graves. Ptolomée & Plin le font sortir des Monts Riphees. Les Moscovites qui sont à la source, n'ont jamais vu de Montagnes dans le voisinage.

Chaque Soldat porte tout avec lui. Les routes battues ne sont pas faites pour eux. Ils veulent toujours dérober leur marche & surprendre l'ennemi. Les fleuves ne les arrêtent point; ils les passent à la nage.

Des hommes de cette trempe seroient encore faits pour de vastes conquêtes, s'ils avoient les armes, l'art & la discipline de l'Europe, sous un Chef habile & ambitieux. Ils n'en avoient point lorsque les Turcs, partant du bord oriental de la Mer Caspienne, vinrent mettre sous le joug ceux qui avoient englouti tant de pays.

L'Empire Turc n'a cessé de s'aggrandir depuis *Othoman* son premier Empereur, jusques vers la fin du dernier siècle; & il en a la principale obligation à sa Milice, toute différente de celle des Tartares. Les Tartares n'ont point d'Infanterie: les *Gengi Chériss*, Turcs que nous nommons Janissaires, ont une réputation bien méritée. Ceux qui résident à Constantinople au nombre de vingt-cinq mille, sont partagés en cent soixante deux *Odas* ou Chambres. Leur éducation se commence dès l'âge le plus tendre. L'*Aga* qui les commande, les forme non seulement au maniment des armes, mais encore à toutes sortes d'exercices pénibles, à porter des fardeaux, à couper du bois, à remuer la terre, au froid & au chaud, & à tout ce qui

peut endurcir le corps. Point de soldats mieux vêtus ni mieux nourris. Chaque Oda de Janissaires a un pourvoyeur qui leur fournit du mouton, du ris, du beurre, des légumes & du pain en abondance; avec une paye qui peut augmenter en proportion du mérite. Ce bien-être présent, & l'espérance d'un meilleur avenir, produisent de grands effets sur ces machines militaires. Aussi loin d'enrôler par surprise ou par force dans un pays où le despotisme sembleroit tout permettre, une place de Janissaire se sollicite, & on exige au moins un an d'épreuve. Les désertions sont inconnues, on ne déserte que pour être mieux. Les Etrangers qui voient les Janissaires dans leurs odas ou dans les rucs de Constantinople, sont étonnés de leurs mœurs. Ni vol, ni assassinat, ni la moindre violence. Doux pour le citoyen, redoutables seulement pour le Sultan; car ils ont, par leurs loix, le pouvoir de le mettre en prison, de le déposer, & de lui donner un Successeur (a).

Les Tartares, Cavalerie sans solde, plus avides du butin que de la gloire,

(a) Ricaut, Hist. de l'Empire Othoman, pag. 340 & suiv. Cet Auteur Anglois que je cite, a fait cinq ans de séjour à Constantinople. Sa qualité de Secrétaire du Comte de Winchelsea, Ambassadeur du Roi de la Grande Bretagne, Charles II. auprès de Mahomet IV. lui a donné moyen de faire de bonnes remarques : c'est un Ecrivain simple & judicieux qui sacrifie les ornemens à l'instruction.

ne combattent pas de pied ferme. La Cavalerie Turque marche & attaque en bon ordre. Dans cette Cavalerie, il y a un Corps nombreux & distingué qu'on nomme *Spahis*. Leur institution est bien ancienne. Ce fut *Ali*, Compagnon de *Mahomet*, qui les créa; & que ne firent-ils pas dès lors ? Ils sont mieux élevés & plus civilisés que le reste des troupes. Ils sortent du Serrail où ils ont tous été employés. On les prendroit pour la Noblesse du pays, si les Turcs en connoissoient une autre que celle des Charges (a). On voit à Constantinople les restes des *Cantacuzenes* & des *Paléologues* dans une plus grande obscurité que celle où *Denys* vécut à Corinthe. On voit même la famille de *Mahomet*, Noblesse de douze siècles, distinguée seulement par un turban verd, gagner sa vie en faisant le commerce (b). Le *Spahis* ne changeroit pas son état pour une si belle généalogie. Ses armes sont un cimenterre, une lance, & un dard long de deux pieds. Il a aussi des armes à feu dont il fait peu de cas. Le casque & la cotte de maille soutiennent sa valeur. Sa paye, comme celle du Janissaire, n'a point de bornes fixes. Une tête d'ennemi la fait augmenter de deux aspres (c). Elle augmente encore s'il donne avis de la mort d'un de ses ca-

(a) Ricaut, pag. 311.

(b) Id. pag. 203 & 130.

(c) L'aspre vaut 8 deniers de France.

marades : politique du Sultan pour ne jamais payer des hommes mort. Mais ce qui acheve de rendre la condition des Spahis très-avantageuse, ce sont les *Timars* dont on les gratifie. Ces fiefs ou bénéfices militaires retournent dans la main du Sultan à la mort du *Timariot* ; si bien que le Prince a toujours de quoi récompenser le mérite sans s'appauvrir, & de-là naissent des actions de valeur extraordinaires. Dans un assaut que donnerent les Turcs à une forteresse de Hongrie, un de ces fiefs fut donné huit fois en un jour. Sept Spahis qui le disputoient furent tués, le huitième l'emporta (a). Il faut faire attention que ces Spahis sont de simples Cavaliers ; & que la gloire qui suffit à l'Officier (vérité pourtant qu'il ne faudroit pas trop approfondir) est communément pour le Soldat un ressort trop foible.

Le Législateur Pontife & Roi, Mahomet, n'a rien oublié d'ailleurs pour chasser la crainte & exalter le courage. Il est écrit dans l'*Alcoran*, que les jours de l'Homme sont irrévocablement comptés, & qu'on ne doit point fuir d'une maison où la peste est entrée. Il est encore écrit que quiconque meurt en combattant, passe aux joies du Ciel avec la couronne du martyr. C'étoit déjà la doctrine des anciens Romains (b). Le Soldat Chrétien, pour peu qu'il

(a) Ricaut, pag. 325.

(b) *Hic manus, ob patriam, pugnando, vulnera pass.*
Æneid. lib. 6.

réfléchisse sur les devoirs de sa Religion, en sacrifiant sa vie, craint encore l'enfer. Si du moins cette crainte le rendoit plus sage!

Le vin défendu par la loi de Mahomet, l'est encore plus sévèrement à la guerre. Il y va de la vie. Des Soldats sobres sont plus vigilans, plus obéissans, plus justes. Ni bruit, ni querelle entre eux, jamais de duels. L'Orient ne les connoît pas. Quand l'Armée marche, on ne voit point venir le paysan se plaindre de ce qu'on a enlevé son mouton ou violé sa fille; & lorsqu'elle arrive sur les terres ennemiés, elle n'y fait d'autre dégât que celui que le *Séraskier*, c'est à dire, le Général ordonne. Ce Général pourtant, fût-ce le Grand-Vizir lui-même, ne peut pas punir un Soldat sans la participation de son Chef, moyen qui réussit pour assurer l'autorité immédiate.

Les Turcs disent toujours de leurs troupes, qu'elles sont innombrables comme les sables de la Mer. Ce n'est pas du moins en tems de paix. Qui croiroit qu'un Empire étendu de l'Archipel jusqu'aux bords de l'Euphrate, se garde avec cent cinquante mille hommes? Ces Infideles disent qu'il ne faut pas trop enfler un Corps qui dévore la substance du peuple. Il est pourtant vrai qu'en tems de guerre, une Armée de trois cens mille combattans, n'est qu'un effort ordinaire du Grand-Seigneur. Un fait plus étonnant, c'est

qu'il est rarement embarrassé pour la solde. Les Saphis & les Janissaires sont payés également, paix ou guerre. Les Timariots s'entretiennent de leurs terres ; & les autres Milices qui arrivent de l'Asie ou de l'Europe, ont chacune des fonds assignés dans le pays d'où elles sortent. Quant aux dépenses extraordinaires, quelque grandes qu'elles soient, le trésor de l'Empire est encore plus grand.

Nul impôt nouveau ; car chez les Turcs les subsides sont aussi immuables que les loix, les usages & les mœurs. La Nation est ce qu'elle étoit lorsqu'elle passa pour la première fois en Europe.

Outre le trésor de l'Empire, l'Empereur a le sien qui s'accumule sans cesse, non aux dépens du peuple qui jouit invariablement de tout son patrimoine : mais en plaçant ou déplaçant les Bachas, les Beglierbeys (a) & tous les grands Officiers de l'Etat. Comme ils sortent tous du Serrail, on les a nourris de cette maxime despotique de l'Alcoran : *Qu'ils ne font que de l'argile entre les mains du Maître*. S'il en fait des vases d'honneur, il gagne des bourses (b) ; s'il les brise, il hérite, tentation toujours pressante pour un Sultan qui veut grossir son trésor. Le vaillant Amurath IV. sans être avare, laissa trois cens, soixante millions, monnoie de France, tout en or. Delà ces

(a) Gouverneurs de Provinces,

(b) Une bourse vaut cinq cens écus.

inscriptions dans le Serrail ; *c'est ici le trésor de Sultan* tel (a) : il y a une loi de n'y toucher que lorsque l'Empire est menacé d'une ruine entière. Avec de pareilles ressources , on ne voit jamais un Sultan se livrer à des Traitans , ni acheter de l'argent de ses Sujets.

A l'aspect des richesses & de l'économie Turques , de l'étendue de cette Puissance , du nombre prodigieux de ses troupes , & de l'enthousiasme religieux dont elles sont susceptibles , les Chrétiens devroient frémir , si les Turcs connoissoient la mer. Ils n'ont qu'une centaine de galeres & quelques légers vaisseaux qui servent à transporter des vivres dans de l'Isle de Candie : sans cartes marines , ils se hazardent rarement à perdre la terre de vue : ils disent que *Dieu leur a donné la terre , & la mer aux Infideles* (b). Puissent ils le dire toujours !

Non contents d'avoir soumis plus de trente peuples en Asie , en Afrique , en Europe , ils comptent une foule de tributaires , & ces tributaires sont assurés d'une protection constante. C'est d'eux qu'il est écrit dans l'Alcoran : *leurs biens & leur substance , sont nos biens & notre substance ; leur ame est notre ame , leur ail notre ail*. Les Turcs les traitent comme les anciens Romains traitoient leurs alliés. Ils leur laissent leurs

(a) Tavernier , tom. 3. pag. 479.

(b) Ricaut , pag. 381.

loix, leurs mœurs, leur Religion : mais ils leur donnent des Maîtres, & ils en reçoivent un tribut en argent. Il sembloit que les Chrétiens se feroient enfevelis sous leurs ruïnes, plutôt que de laisser établir cette vassalité dans le Christianisme. Le torrent d'une grande puissance entraîne tout. La Valachie, la Moldavie, la République de Raguse, reçoivent des ordres du Serrail. L'Ukraine & la Transylvanie ne se sont tirées que depuis peu de cette dépendance. L'Empire même d'Allemagne avoit subi le joug. Busbek rapporte un Traité de paix entre *Soliman II.* & *Ferdinand I.* Soliman s'exprime en ces termes : *duquel accord, paix & confédération, la premiere condition est que votre Dilection sera tenue d'envoyer tous les ans à notre Cour trente mille ducats de Hongrie.* Il est vrai que ce tribut n'a été payé que deux ans, prétexte éternel de guerre, si les Souverains en manquoient.

Parmi les tributaires de la Porte, ceux dont elle tire les plus grands secours, plus en hommes qu'en argent, ce sont les Tartares. Il y a longtems que les pestes fréquentes, la quantité d'Eunuques, la stérilité d'une polygamie outrée, travaillent à dépeupler l'Empire Othoman : les Tartares le repeuplent. On voit une grande quantité de Sayques le long du Bosphore, chargées de Chrétiens des deux sexes, fruits ordinaires

de leurs courses. La guerre augmente encore leur commerce avec Constantinople : ils enleverent en 1663. de la Hongrie, de la Moravie & de la Silésie cent cinquante mille esclaves, qui furent vendus dans les marchés publics^(a). Ce n'est pas de leur propre décision qu'ils font la guerre ; c'est à l'ordre du Grand-Seigneur, autre avantage pour l'Empire. Lorsque le Sultan commande en personne, le Kan doit marcher lui-même avec cent mille hommes. Si c'est seulement le Vizir, il envoie son Fils ou son Premier Ministre avec cinquante mille ; & à ne prendre qu'un Soldat par Village, il pourroit en fournir deux cens mille. Ces Villages, dont quelques-uns sont appellés Villes, ne sont qu'un amas de huttes, faites de claies, & couvertes d'un gros drap de crin. Celui où réside le Kan, *Bascia-Saray*, est situé vers le milieu de la presqu'île. *Précop*, que les Tartares appellent *Orapy*, porte d'or, en défend l'entrée ; & *Cassa*, autre fois Théodosie, en est la principale Ville. Le Kan est peut-être le seul Prince qui ne puisse pas résider dans sa Capitale : c'est un Gouverneur Turc qui y commande.

On peut regarder les Tartares comme les Sauvages de l'Europe. Ils sentent fort bien qu'ils pourroient se civiliser, écrire des loix, élever des tribunaux, créer des

(a) Rieaur, pag. 109.

des titres, appeller le luxe & la magnificence : mais ils entendent parler de tant de calamités qui désolent les Nations polies ; ils aiment mieux être libres ; & ils regardent les villes comme des prisons où les Rois enferment leurs Esclaves. La dépendance où ils sont d'un Maître éloigné, ils la sentent à peine : & ils sont bien aises que leur Prince en dépende plus qu'eux. Le Kan est toujours observé par des Bachas. Si ses Sujets se plaignent, un ordre du Divan le dépose : s'il en est trop aimé, c'est encore un plus grand crime. Il ne pense gueres à secouer ce joug. Il regarde sa famille, & celle des Othomans comme la même. Les Othomans en ont effectivement reconnu la tige commune ; & ils ont établi une loi qui donne le Trône de Constantinople aux Princes Tartares, si le Sang Othoman vient à manquer (a). Espérance bien foible, quand on examine qu'un Empereur Turc a toujours trois ou quatre cens Femmes, le choix de la nature, pour lui donner des Successeurs ; & depuis que les Sultans ont renoncé à l'usage barbare de faire mourir leurs Fre-

(a) Démétrius Cantémir, Hist. de l'Empire Othoman Préf. pag. xxxi. Ce Prince Auteur (chose bien rare) avoit passé bien des années en différens rems, comme otage à Constantinople, avant que de porter la Couronne de Moldavie. Il savoit la Langue des Turcs, il avoit lu leurs annales, il en connoissoit les mœurs & les usages. Je le citerai plus d'une fois.

res, l'espérance du Kan est encore plus foible : mais enfin elle n'est pas chimérique. D'ailleurs il a de quoi se contenter de son sort, s'il fait être juste, de cette justice qui convient aux Tartares ; c'est-à-dire, de ne point contraindre leurs mœurs, & de les mener à des courses fréquentes. L'état de guerre est celui qui lui convient le mieux. Il est rare qu'on vienne l'attaquer, c'est lui qui attaque toujours ; il n'a point d'armée à soudoyer, elle est nourrie par le Grand-Seigneur. Il n'a rien à perdre, & tout à gagner par le butin. Ce n'est pas lorsque les Tartares entrent dans un pays qu'ils sont le plus à craindre ; c'est lorsqu'ils le quittent, semblables à des torrens qui entraînent tout. Dans une action, l'honneur ne leur dit pas que c'est une honte de fuir : mais s'ils fuient, c'est pour revenir au combat. Dans les marches, ils se répandent devant, derrière & sur les flancs de l'ennemi qu'ils fatiguent encore plus de nuit que de jour. Une armée qui ne seroit pas dans l'habitude de faire la guerre avec eux, succomberoit sans avoir fait usage de ses forces. Dans les guerres fréquentes qu'ils ont eues avec les Polonois, ils ont ravagé, dépeuplé la Podolie, la Pokucie, la Volhinie, l'Ukraine & la Moldavie ; & comme c'étoit dans ces déserts qu'il falloit les combattre encore au tems de Sobieski, les Polonois étoient obligés de devenir Tartares pour

subſiſter ; c'eſt-à-dire , de voiturer à la fois toutes les proviſions néceſſaires pour une campagne. Si dans celles que j'ai à décrire on les voit ſ'aſſembler ſi tard & marcher ſi lentement , il faut l'attribuer à cette néceſſité : ils ſe ſervoient de chariots tirés par des bœufs. Chaque Capitaine ſavoit par expérience combien il lui en falloir pour ſa troupe ; & dès que le pays ceſſoit de fournir , on vivoit des proviſions. Un chariot étoit-il vuide on le brûloit , & on tuoit les bœufs qui fourniſſoient une nouvelle ſubſiſtance. Ces chariots , ſans parler des proviſions , ont ſauvé plus d'une fois les Armées Polonoïſes. Ils leur ſervent de retranchemens dans les attaques imprévues. Cette manière de ſe retrancher , ils la nomment *Tabor*. C'eſt peut-être d'eux que le Général des Huſſites , Procope le Raſé , l'avoit appriſe. Il ſ'en ſervoit avec grand ſuccès contre la Cavalerie Allemande ; & on appelloit ſes Soldats *Taborites*.

Les Polonois naiſſent Soldats ; & quoi-qu'ils reſſemblerent moins aux Sarmates leurs Ancêtres , que les Tartares aux leurs , ils en conſervent pourtant quelques traits. Ils ſont francs & fiers. La fierté eſt aſſez naturelle à un Gentilhomme qui élit ſon Roi , & qui peut être Roi lui-même. Ils ſont emportés. Leurs repréſentans dans les Aſſemblées de la Nation , décident ſouvent les affaires le ſabre à la main. Ils chériſſent l'hospita-

lité, vertu qu'ils ont encore apprise des Turcs & des Tartares. Un Tartare court à 50 lieues attaquer une caravane, mais un Etranger est bien reçu chez lui, logé, nourri, défrayé. Les Polonois sont courageux, robustes, endurcis au froid & à la fatigue; mais ils ont oublié la simplicité & la frugalité des Sarmates. Jusqu'à la fin du regne de Sobieski, quelques chaises de bois, une peau d'ours, une paire de pistolets, deux planches couvertes d'un matelas meubloient un Noble d'une fortune honnête, & des fourrures l'habilloient. Le luxe s'est introduit sous Auguste II. & les modes Françoises, déjà reçues en Allemagne, se sont mêlées à la magnificence Orientale, qui montre plus de richesse que de goût. Les Polonois aiment l'argent, mais ce n'est pas pour thésauriser. Leur faste est si grand, qu'une Femme de qualité ne sort jamais qu'en carosse à six chevaux, ne fût-ce que pour traverser une rue.

Quand un Seigneur voyage d'une Province à une autre, c'est avec cinq à six cents chevaux & autant d'hommes. Point d'hôtelleries, il faut tout porter; mais on deloge les Plébéïens qui ne regardent cette haute Noblesse que comme un fléau.

Un usage excellent des Seigneurs, c'est qu'ils passent la plus grande partie de l'année dans leurs terres. Ils se rendent par-là plus indépendans de la Cour, qui n'ou-

blie rien pour les corrompre ; & ils vivifient les campagnes par la dépense qu'ils y font. Ces campagnes seroient bien plus peuplées & plus florissantes, si elles étoient cultivées par un peuple libre. Les Serfs de Pologne sont attachés à la glebe, tandis qu'en Asie même on n'a point d'autres Esclaves que ceux qu'on achette, ou qu'on a pris à la guerre. Ce sont des Etrangers. La Pologne frappe ses propres enfans. Chaque Seigneur est obligé de loger son Serf. C'est dans une très pauvre cabane, où des enfans nuds, sous la rigueur d'un climat glacé, pêle-mêle avec le bétail, semblent reprocher à la nature de ne les avoir pas habillés de même. L'Esclave qui leur a donné le jour, verroit tranquillement brûler sa chaumière, parce que rien n'est à lui. Il ne sçauroit dire, *mon champ, mes enfans, ma femme*. Tout appartient au Seigneur, qui peut vendre également le laboureur & le bœuf. Il est rare de vendre des femmes ; parce que ce sont-elles qui multiplient le troupeau ; population misérable ; le froid en tue une grande partie.

L'homme peut-être qui mérita le plus du genre humain, fut le Pape Alexandre III. Ce fut lui qui, dans un Concile, au douzième siècle, proscrivit la servitude. La Pologne s'est endurcie plus que le reste du Christianisme. Malheur au Serf, si un Seigneur yvre s'emporte con-

tre lui. On diroit que ce que la nature a refusé à certains peuples, c'est précisément ce qu'ils aiment avec le plus de fureur. L'excès du vin & des liqueurs fortes, fait de grands ravages dans la République. Les Casuistes passent légèrement sur l'ivrognerie, comme une suite du climat; & d'ailleurs les affaires publiques ne s'arrangent que le verre à la main.

Les Femmes sont singulièrement agréables dans la Société. Elles disputent aux Hommes les jeux d'exercice, la chasse & les plaisirs de la table. Moins délicates & plus hardies que les Beautés du Midi, on les voit faire sur la neige cent, deux cens lieues en traîneau, sans craindre ni les mauvais gîtes, ni la difficulté des chemins.

Les Voyageurs éprouvent en Pologne que les bonnes mœurs valent mieux que les bonnes loix. La quantité des forêts, l'éloignement des habitations, la coutume de voyager de nuit comme de jour, l'indifférence des Starostes pour la sûreté des routes, tout favorise le vol & l'assassinat: dix ans en montrent à peine un exemple.

La Pologne avoit déjà cette partie des bonnes mœurs avant que de recevoir le Christianisme. Elle fut idolâtre plus longtems que le reste de l'Europe. Elle avoit adopté les Dieux Grecs qu'elle défigura, parce qu'ignorant les lettres, &

ne se doutant pas de l'existence d'Homere ni d'Hésiode, elle n'avoit jamais ouvert les archives de l'idolâtrie. Elle marchoit au crépuscule d'une tradition confuse.

Vers le milieu du dixieme siecle, le Duc *Miecisław*, premier du nom, cédant aux sollicitations de la belle *Dambrowka* sa Femme, née Chrétienne, embrassa la Foi, & entreprit de la répandre. Dieu se sert de tout, adorable en tout. Ce sont des Femmes sur le Trône qui, en engageant leurs Maris à se faire baptiser, ont converti la moitié de l'Europe: *Giselle*, la Hongrie: *la Sœur d'un Empereur Grec*, la Russie: *la Fille de Childébert*, l'Angleterre: *Clotilde*, la France. Cependant si le Christianisme, en s'établissant, avoit été par-tout aussi violent qu'en Pologne, il manqueroit de deux caractères de vérité qui le faisoient triompher dans les trois premiers siècles, *la douceur & la persuasion*. L'Evêque de Mersebourg, qui vivoit au tems de Miecislav, nous apprend qu'on arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande dans le Carême; qu'on suspendoit un adulateur ou un fornicateur à un clou par l'instrument de son crime, & qu'on mettoit un rasoir auprès de lui, avec la liberté de s'en servir pour se dégager, ou de mourir dans cette torture (a). On voyoit d'un autre

(a) *Dietmar. lib 8. pag. 41.*

côté des peres tuer leurs enfans imparfaits; & des enfans dénaturés assommer leurs peres décrépits, coutume barbare des anciens Sarmates que les Polonois n'ont quittée qu'au treizieme siecle; on les laissoit faire. Il y avoit une terreur toujours subsistante, lorsque le Prêtre lisoit l'Evangile à la Messe: tous ceux qui portoient le sabre, le tiroient à demi, pour montrer qu'ils étoient toujours prêts à verser le sang idolâtre (a). Le terrible Chrétien Miecislav avoit répudié sept Femmes Payennes pour s'unir à Dambrowka; & lorsqu'il l'eut perdue, il finit, si l'on en croit Baronius & Dithmar (b), par épouser une Religieuse qui n'oublia rien pour étendre la Foi. Le zele de Miecislav étoit soutenu par l'espérance d'obtenir le titre de Roi, que Rome venoit de donner au Duc de Hongrie: mais Rome ne voulut pas couronner des succès si atroces.

Son fils & son successeur Boleslas I. étouffa sans violence les restes de l'idolâtrie. Humain, accessible, familier, il traita ses Sujets comme des malades. Les armes qu'il employa contre leurs préjugés, furent la raison & la mansuétude. Le pere leur avoit ordonné d'être Chrétiens, le fils le leur persuada.

C'est ainsi que Jagellon, au quatorzieme siecle, devenu Roi de Pologne, plan-

(a) Cromer. lib. 3. pag. 51.

(b) Tom. 1. pag. 359.

ta la Croix en Lithuanie. On l'avoit cru d'un naturel féroce. Le Christianisme qu'il venoit d'embrasser, l'adoucit sans doute. Il acheva de réduire par les dons & les caresses ceux qu'il n'avoit pu vaincre par la force du dogme.

Cet esprit de paix dans les Rois passoit à la Nation. Elle prit fort peu de part à toutes les guerres de Religion qui désolèrent l'Europe aux seizieme & dix-septieme siecles. Elle n'a vu dans son sein ni Conspiration des Poudres, ni Saint-Barthelemi, ni Sénat égorgé, ni Rois assassinés, ou sur un échafaud, ni des Freres armés contre des Freres; & c'est le pays où l'on a brûlé moins de monde pour s'être trompé dans le dogme. La Pologne, cependant, a été barbare plus longtems que l'Espagne, la France, l'Angleterre & l'Allemagne; ce qui prouve qu'une demi-science est plus orageuse que la grossiere ignorance; & lorsque la Pologne a commencé à discourir, un de ses Rois, *Sigismond I.* prononça la peine de mort contre la Religion Protestante. Un paradoxe bien étrange, c'est que, tandis qu'il poursuivoit avec le fer des hommes qui contestoient la présence de Jésus-Christ dans nos temples, il laissoit en paix les Juifs qui en nioient la divinité. Le sang couloit & devoit couler encore plus: mais la République statua que désormais les Rois, en montant sur

le Trône, jureront la tolérance de toutes les Religions.

On voit effectivement en Pologne des Calvinistes, des Luthériens, des Grecs Schismatiques, des Mahométans & des Juifs. Ceux-ci jouissent depuis longtems des privilèges que *Casimir le Grand* leur accorda en faveur de sa Concubine, la Juive *Elsber*. Plus riches par le trafic que les naturels du pays, ils multiplient davantage. Cracovie seule en compte plus de vingt mille, qu'on trouve dans tous les besoins de l'Etat; & la Pologne qui tolère près de trois cens Synagogues, s'appelle encore aujourd'hui *le Paradis des Juifs*. Si on le lui reproche, elle répond que Rome les laisse vivre paisiblement dans ses murs. Un Inquisiteur Espagnol croiroit, le jour de Pâques, que les Polonois judaïssent. On voit sur toutes les tables *un Agneau Paschal* qui se mange avec du Pain béni. Mais il seroit édifié de cent autres pratiques.

Il n'est peut-être aucun pays, où l'extérieur de la Religion ait été & soit encore mieux observé. Les Polonois, dès les premiers tems, ont trouvé le Christianisme trop doux. Ils ne tarderent pas à commencer le Carême à la Septuagésime. Ce fut le Pape Innocent IV. qui abrogea cette surérogation rigoureuse en récompense des contributions qu'ils lui avoient fournies pour faire la guerre à

un Empereur Chrétien, Ferdinand II (a). A l'abstinence ordinaire du Vendredi & du Samedi, ils ont ajouté celle du Mercredi. Sigismond Auguste, le lendemain des obseques de son Pere, donna un festin aux Seigneurs qui y avoient assisté. C'étoit un Mercredi. on servit du gras : la Nation fut extrêmement scandalisée ; & dans ce même moment, elle vouloit qu'il rompît un engagement formé aux pieds des Autels & des Loix, son Mariage : „ s'il y avoit du mal, disoit „ l'Archevêque Primat, à renvoyer une „ Epouse légitime, il n'est aucun de nous „ qui, pour le bien de l'Etat, n'en prît „ volontiers une partie sur sa conscience (b) “ ; & comme il s'agissoit d'un Roi, l'Evêque de Przémislie appuya ce sentiment d'un passage d'Euripide : *S'il faut violer la loi, c'est pour régner.*

Les Confrairies sanglantes de Flagellans sont aussi communes dans cette partie du Nord que vers le Midi. C'est peut-être de-là que le Roi de France, Henri III. en rapporta le goût.

Aucune Histoire, dans la même étendue de siècles, ne cite autant de miracles. On voit à cinq milles de Cracovie les Salines de Bochnia : c'est Sainte Cunegonde, Femme de Boleslas le Chaste, disent toutes les Chroniques, qui les a transportées de Hongrie en Po-

(a) Cromer. pag. 226.

(b) Stanisł. Orichov. pag. 1489.

logne. On admire bien moins celles de Velika, où l'on trouve une Ville souterraine à trois lieues de profondeur, monument étonnant des travaux & des Arts. Dans le tems qu'on voyoit en Pologne tant de miracles apocryphes se mêler aux véritables, on n'y avoit pas encore étudié la Nature. Il faut que cette étude soit peu avancée; car le merveilleux, qui fut toujours la raison du Peuple, y conserve encore plus d'empire qu'aillieurs. Rome n'a pas voulu se prêter aux Polonois toutes les fois qu'ils ont sollicité des prédictions.

Leur respect pour les Papes s'est fait remarquer dans tous les tems. Lorsque Clément II. releva de ses Vœux le Moine Casimir, pour le porter du Cloître sur le Trône, en 1041, il imposa aux Polonois des conditions singulieres, qui furent observées très-religieusement. Il les obligea à porter désormais les cheveux en forme de couronne monacale, à payer par tête, tous les ans à perpétuité, une somme d'argent pour l'entretien d'une Lampe très-chère dans la Basilique de Saint Pierre; & il voulut qu'aux grandes Fêtes, durant le tems du Sacrifice, tous les Nobles eussent au cou une étole de lin pareille à celle des Prêtres (a). La premiere condition se remplit encore aujourd'hui.

(a) Cromer. pag. 73.

Ce respect outré pour les Décrets de Rome, se déborda jusqu'à engloûtir la Royauté. Boleslas I. avoit reçu le titre de Roi de l'Empereur Othon, l'an 1001. Rome s'en souvint lorsque Boleslas II. versa le sang de l'Evêque Stanislas. Dans ce tems-là, *Hildebrand*, qui avoit passé de la boutique d'un Charon sur la Chaire de St. Pierre, *Grégoire VII.* se rendoit redoutable à tous les Souverains. Il venoit d'excommunier l'Empereur Henri IV. dont il avoit été Précepteur. Il lança toutes ses foudres sur Boleslas, excommunication, dégradation, interdit sur tout le Royaume, dispense du serment de fidélité, & défense aux Evêques de Pologne de couronner jamais aucun Roi sans le consentement exprès du St. Siege (a). On ne sçait ce qui étonne le plus, la défense du Pontife ou l'obéissance aveugle des Polonois. Pas un Evêque n'osa sacrer le Successeur; & cette crainte superstitieuse dura pendant deux siècles dans les Sujets, comme dans les Princes jusqu'à Przemislas, qui assembla une Diète générale à Gnesne, s'y fit sacrer, & reprit le titre de Roi sans prendre les auspices de Rome (b). Les peuples crurent que ce coup de Maître, dont Rome frémit, lui avoit porté malheur. Sept mois après il fut assassiné par ses propres neveux. *Uladislas Loke*

(a) Cromér. pag. 90.

(b) Saznic. pag. 1116.

tek, qui monta sur ce Trône sanglant, ent recours au Pape Jean XXII. pour être Roi dans son propre Royaume.

Aujourd'hui les Papes ne tenteroient pas ce qu'ils ont exécuté alors. Mais il est encore vrai que leur puissance est plus respectée en Pologne que dans la plupart des Etats Catholiques. Une Nation qui a pris sur elle de faire ses Rois, n'a pas osé les proclamer sans la permission du Pape; c'est une Bulle de Sixte V. qui a donné ce pouvoir au Primat. On voit constamment à Varsovie un Nonce Apostolique avec une étendue de pouvoir qu'on ne souffre point ailleurs. Il n'en a pourtant pas assez pour maintenir l'indissolubilité du Mariage. Il n'est pas rare, en Pologne, d'entendre dire à des Maris, *ma Femme qui n'est plus ma Femme*. Les Evêques, témoins & juges de ces divorces, s'en consolent avec leurs grands revenus. Les simples Prêtres paroissent très-respectueux pour les Saints Canons, & ils ont plusieurs bénéfices à charge d'ames.

La Pologne, telle qu'elle est aujourd'hui dans le moral & dans le physique, présente des contrastes bien frappans: la Dignité Royale avec le nom de République, des Loix avec l'Anarchie féodale, des traits informes de la République Romaine avec la Barbarie Gothique, l'abondance & la pauvreté.

La Nature a mis dans cet Etat tout

ce qu'il faut pour l'enrichir, blés, pâturages, bestiaux, laines, cuirs, salines, métaux, minéraux; & l'Europe n'a point de peuple plus pauvre. La plus grande source de l'argent qui roule en Pologne, c'est la vente de la Royauté.

La Terre & l'Eau, tout y appelle un grand commerce; & le commerce ne s'y montre pas. Tant de Rivières & de beaux Fleuves, la *Duna*, le *Bog*, le *NieŃter*, la *ViŃtule*, le *Niemen*, le *Borysthene*, ne servent qu'à figurer dans les Cartes Géographiques. On a remarqué, avant moi, qu'il seroit aisé de joindre par des canaux l'Océan septentrional & la Mer noire, pour embrasser le commerce de l'Orient & de l'Occident. Mais, loin de construire des Vaisseaux marchands, la Pologne qui a été insultée plusieurs fois par des Flottes, n'a pas même pensé à une Marine guerrière.

Cet Etat, plus grand que la France, ne compte que six millions d'habitans; & il laisse la quatrième partie de ses terres en friche, terres excellentes; perte d'autant plus déplorable.

Cet Etat, large de deux cens de nos lieues, & long de quatre cens, auroit besoin d'armées nombreuses pour garder ses vastes frontieres: il peut à peine soulever quarante mille hommes. Un Roi, qui l'a gouverné quelque tems, & qui nous montre dans une Province de France, ce qu'il auroit pu exécuter dans un

Royaume ; ce Prince fait pour écrire & pour agir, nous dit (a) qu'il y a des Villes en Europe dont le trésor est plus opulent que celui de la Pologne, & il nous fait entendre que deux ou trois Commerçans d'Amsterdam ou de Londres négocient pour des sommes plus considérables que n'en rapporte tout le Domaine de la République. Elle ne fait pas réflexion, cette République, que la puissance de la Hollande a eu pour principe la pêche du hareng, & la façon de le saler.

Ce n'est pas la République Romaine dans le bon tems. Les Sénateurs vivoient dans la médiocrité, & l'Etat étoit riche. Des Palatins ont des troupes à leur solde pour s'entre-détruire, & la République est trop pauvre pour se défendre. Prend-elle les armes, les deux corps d'armée qui font sa garde ordinaire, celui de Pologne & celui de Lithuanie, indépendans l'un de l'autre, sous deux grands Généraux, manquent de cette unité qui réunit les forces. Il est arrivé plus d'une fois que l'un marchant, l'autre s'est arrêté. Ils se sont même menacés.

Le luxe est entré dans les maisons, & les villes sont dégoûtantes par des boues affreuses. Varsovie n'est pavée que depuis dix à douze ans.

Le comble de l'esclavage & l'excès de la liberté semblent disputer à qui détruira

(a) La voix libre du Citoyen, pag. 247 & 285.

ra la Pologne. La Noblesse peut tout ce qu'elle veut. Le corps de la Nation est dans la servitude. L'exemple du Dannemarc est jusqu'à présent une leçon fort inutile pour cette Noblesse. Partout où les Grands ont trop abbattu le Peuple, celui-ci les a livrés eux-mêmes à un Maître despotique. Tous les hommes sont nés égaux : c'est une vérité qu'on n'arrachera jamais du cœur humain ; & si l'inégalité des conditions est devenue nécessaire, il faut du moins l'adoucir par la liberté naturelle, & par l'égalité des Loix. Un Noble Polonois, quelque crime qu'il ait commis, ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné dans l'assemblée des Ordres : c'est lui ouvrir toutes les portes pour se sauver. Il y a une loi plus affreuse que l'homicide même qu'elle veut réprimer. Ce Noble qui a tué un de ses Serfs, met quinze livres sur la fosse ; & si le Paysan appartient à un autre Noble, la loi de l'honneur l'oblige seulement à en rendre un. C'est un bœuf pour un bœuf.

Le *Liberum veto* donne plus de force à un seul Noble qu'à la République. Il enchaîne par un mot les volontés unanimes de la Nation ; & s'il part de l'endroit où se tient la Diète, il faut qu'elle se sépare. C'étoit le droit des Tribuns Romains : mais Rome n'en avoit qu'un petit nombre ; & ce furent des Magistrats pour protéger le Peuple.

Dans une Diète Polonoise, on voit trois ou quatre cens Tribuns qui l'oppriment.

La République a pris toutes les précautions pour conserver du moins l'égalité dans la Noblesse. Peu de Pays montrent des Terres Seigneuriales aussi étendues, mais pas une qui soit titrée. Les titres de *Marquis* & de *Comte* s'y sont introduits avec les Cuisiniers François. Ces *Marquis* & ces *Comtes* ne le sont que pour des valets & des flatteurs. Le Saint Empire seme l'Europe de Princes. Ce titre, qui à sa naissance vers le tems de Frédéric II. n'étoit pris que par les plus grands terriens, se donne aujourd'hui à moindre prix, aux Etrangers comme aux Nationaux, aux Polonois comme aux autres. Les *Jablonowski*, les *Lubomirski*, les *Radziwil*, les *Doenoff*, les *Ossolinski*, les *Sulkowski*, pouvoient se passer de cette décoration Germanique. Quoi qu'il en soit, la République n'en tient pas compte. Il n'y a de Princes reconnus pour tels par les Lettres d'union de la Lithuanie, que les *Czartoriski*, les *Sangusko* & les *Wiecnowieski*; & encore le titre d'Altesse ne les tire pas de l'égalité. Les charges seules peuvent donner des préséances. Le moindre Castellan précède le Prince sans charge, pour apprendre à respecter la République plus que les titres & la naissance. Ceux même que les charges élèvent, doivent se renfermer dans les bornes de leur état.

Le Primat qui présidoit à l'élection d'Auguste II. fit placer un dais sur son fauteuil: le même jour le vit abattre. Malgré toutes ces précautions, rien de si rampant que la petite Noblesse devant la grande. Il est vrai que la petite s'en venge, lorsque la grande veut gagner la popularité, c'est-à-dire, se faire un parti dans les Diétines ou les Dietes pour les affaires courantes, ou pour l'élection d'un Roi.

Puisque le Royaume est électif, il semble que le peuple, qui en est la partie la plus nombreuse & la plus nécessaire, devrait avoir part à l'élection: pas la moindre. Il prend le Roi que la Noblesse lui donne; trop heureux s'il ne portoit pas des fers dans le sein de la liberté. Tout ce qui n'est pas noble, vit sans considération dans les villes, ou esclave dans les campagnes; & l'on fait que tout est perdu dans un Etat, lorsque le Plébéien ne peut s'élever que par un bouleversement général. Aussi la Pologne n'a-t-elle qu'un petit nombre d'ouvriers & de marchands; encore sont-ils Ecossois, François ou Juifs. Dans ses guerres, elle a recours à des ingénieurs étrangers. Elle n'a point d'Ecole de Peinture. L'Architecture est dans l'enfance. Point de Théâtre. L'Histoire y est traitée sans goût, les Mathématiques peu cultivées, la saine Philosophie presque ignorée; nul monument, nulle grande ville: Varsovie ne compte pas soi-

xante mille ames. Telle étoit la France sous le gouvernement féodal. Qu'attendre d'un pays où le poids de la Noblesse écrase tout ?

L'Honneur d'être Noble Polonois, a été brigué par des Princes. Les Neveux du Roi Etienne Battori l'obtinrent ; & il faut avouer qu'aucun Etat ne montre autant de Noblesse de la plus haute antiquité. Toutes les généalogies des principales familles commencent avant le dixieme siecle (a).

Rien de plus pompeux que les Seigneurs. Leurs Femmes ont adopté les modes Françoises, sans avoir les Arts qui travaillent le luxe : il ne faut pas croire que cette magnificence suppose un Etat riche. Ce n'est pas seulement le peuple qui souffre. Tandis qu'une trentaine de Palatins, une centaine de Castellans & Starostes, les Evêques & les grands Officiers de la Couronne, jouent les Satrapes Asiaticques, cent mille petits Nobles cherchent le nécessaire comme ils peuvent ; & cette Noblesse si libre, si fiere, n'a pas honte de se mettre au service des plus puissans pour gagner un salaire dans les fonctions les plus basses. Ce Gentilhomme sous la livrée fait-il une faute ? le *Canchou* (b) le corrige. Mais on lui met un tapis sous les genoux par respect pour sa généalogie. Quelques uns d'eux pour s'arracher à ces

(a) Okolski, Orbis Polonus.

(b) Le fouet.

basses, voulurent commercer : une constitution de 1677, déclara que le Commerce dérogeoit à Noblesse. Avec tout cela le plus petit Noble de Pologne croit l'emporter sur toute la Noblesse étrangère. Cependant cette Noblesse qu'il vante tant, la République la donne quelquefois assez légèrement en accordant l'indigénat. Un Juif qui se fait baptiser, l'obtient, si peu qu'il soit protégé ; & il fait autant de bruit dans les Diétines que le Sang des Jagellons.

L'Histoire est obligée d'insister sur la Noblesse Polonoise, puisque le Peuple n'est pas compté. Le droit d'élire ses Rois est celui qui la flatte le plus, & qui la sert le moins. Elle vend ordinairement sa Couronne au Candidat qui a le plus d'argent. Elle crie dans le champ électoral qu'elle veut des Princes qui gouvernent avec sagesse ; & depuis le regne de Casimir le Grand, elle a cherché en Hongrie, en Transylvanie, en France & en Allemagne, des Etrangers qui n'ont aucune connoissance de ses mœurs, de ses préjugés, de sa langue, de ses intérêts, de ses loix, de ses usages.

Qui verroit un Roi de Pologne dans la pompe de la Majesté Royale, le croiroit le Monarque le plus riche & le plus absolu. Ni l'un ni l'autre. La République ne lui donne que six cens mille écus pour l'entretien de sa Maison ; & dans toute contestation les Polonois jugent toujours que le Roi a tort. Comme c'est lui qui

préside aux Conseils & qui publie les Décrets, ils l'appellent *la Bouche*, & non *l'Ame* de la République. Ils le comparent encore au Roi des Abeilles, qui, selon d'anciens Naturalistes, est sans aiguillon. Ils le gardent à vue dans l'administration : quatre Sénateurs doivent l'observer par-tout sous peine d'une amende pécuniaire. Son Chancelier lui refuse le sceau pour les choses qu'il ne croit pas justes. Son Grand-Chambellan a droit de le fouiller ; aussi ne donne-t-il cette Charge qu'à un Favori. Ses Sujets se passent mutuellement des transgressions qu'ils ne lui pardonneroient pas. Ils lui opposent sans cesse le bouclier de la liberté dont ils abusent. Aussi disent-ils aux autres Nations : *nous avons un Roi, mais le Roi vous a.*

Cependant ces hommes si hauts vis-à-vis de leur Maître, se complimentent en esclaves : *je tombe à vos pieds, je me mets sous la semelle de vos souliers* ; & ils souffrent patiemment une exclusion humiliante. Le Roi, lorsqu'il mange en cérémonie, admet les Ambassadeurs étrangers à sa table, jamais les Grands de l'Etat : ils sont occupés à le servir, en lui liant les mains. La Pologne est peut-être le seul Royaume où le Roi n'ait pas droit de faire battre monnaie : la République l'en a dépouillé.

Ce Roi, tel qu'il est, joue pourtant un beau rôle, s'il sçait se contenter de

faire du bien, sans le pouvoir de nuire. Il dispose, non seulement, comme les autres Souverains, de toutes les grandes Charges du Royaume & de la Cour, des Evêchés & des Abbayes qui sont presque toutes en Commande; car la République n'a pas voulu que des Moines qui ont renoncé aux richesses & à l'état de Citoyen, possédassent au-delà du nécessaire: il a encore un autre trésor qui ne s'épuise pas. Un tiers de ce grand Royaume est en Biens Royaux, *Tenures, Advocaties, Starosties*, depuis sept mille livres de revenus jusqu'à cent mille. Ces Biens Royaux, le Roi ne pouvant se les approprier, est obligé de les distribuer; & ils ne passent point du pere au fils aux dépens du mérite. On dit communément qu'il n'y a point d'heure dans la journée, où le Roi de Pologne n'ait des grâces à répandre.

Pour achever le tableau de la Pologne, il faut crayonner ceux qui l'ont gouvernée. Laissons dans la poudre le vulgaire des Princes. Elle compte des Chefs intelligens, actifs & laborieux plus qu'aucun autre Etat; & ce n'est pas le hazard qui lui a donné cet avantage. C'est la nature de sa constitution. Dès le quatorzième siècle elle a fait ses Rois: ce ne sont pas des enfans qui naissent avec la couronne avant que d'avoir des vertus, & qui, dans la maturité de l'âge, peuvent encore sommeiller sur le Trône.

Un Roi de Pologne doit payer de sa personne dans le Sénat, dans les Dietes & à la tête des Armées.

Si l'on n'admire que les vertus guerrières, la Pologne a eu presque autant de grands Princes qu'elle a eu de Souverains. Mais si l'on ne veut compter que ceux qui ont voulu la faire plus grande & plus heureuse qu'elle ne l'est, il y a beaucoup à rabattre.

VI. Siècle. *Leck* la tira des forêts & de la vie errante pour la fixer & la civiliser. L'Histoire ne nous a pas conservé son caractère, mais on sait en général que les fondateurs des Empires ont tous eu de la tête & de l'exécution. *Leck* avoit besoin de l'une & de l'autre pour gouverner des Sauvages qui ne connoissoient que l'égalité naturelle.

VII. Siècle. *Cracus* leur donna les premières idées de la Justice, en établissant des Tribunaux pour décider les différends des Particuliers. L'ordre régna où la licence dominoit; *Cracovie* idolâtre honora longtems son tombeau: c'étoit son *Palladium* (a).

VIII. Siècle. *Piasz* enseigna la vertu en la montrant en lui-même. Ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force du commandement, il le persuadoit par la raison & par l'exemple. Son regne s'écoula dans la paix; & des barbares commencèrent à devenir Citoyens (b).

(a) Dlugoss. lib. 1. pag. 50.

(b) Cromer, lib. 2. pag. 49.

Ziemovit, plus guerrier, les disciplina. IX. Siècle.
 Jusqu'alors, semblables à des torrens qui II. Classe.
 abandonnent rapidement les terres qu'ils
 désolent, ils n'avoient connu que les ir-
 ruptions passageres. Ils apprirent à com-
 battre de pied ferme, à vaincre en résis-
 tant, & à garder leurs conquêtes (a).

Boleslas Chrobri travailla à réformer leurs X. Siècle.
 usages, à déraciner leurs préjugés, à ré- II. Classe.
 gler leur courage, qui abusoit trop sou-
 vent de la victoire. Plein d'entrailles, il
 les accoutumoit à regarder leur Souverain
 comme leur Pere; & l'obéissance ne leur
 coûtoit rien (b).

Casimir I. fit entrevoir les Sciences & XI. Siècle.
 les Lettres dans une terre sauvage où el- II. Classe.
 les n'étoient jamais entrées (c). La cul-
 ture grossiere qu'on leur donna d'abord,
 attendoit des siècles plus favorables pour
 produire de meilleurs fruits. Ces fruits
 ont encore aujourd'hui une certaine âpre-
 té. Mais le tems, qui mûrit tout, aché-
 vera un jour en Pologne, ce qu'il a per-
 fectionné en d'autres climats.

Casimir II. qui ne fut nommé *le Juste* XII. Siè-
 qu'après l'avoir mérité, protégea les gens cle,
 de la campagne contre la tyrannie de la II. Classe.
 Noblesse. Ces malheureux étoient obli-
 gés de fournir à tout Noble qui voya-
 geoit, le logement, la nourriture, des che-
 vaux, & tous les besoins du voyage. Il

(a) Chronic. Pol. tom. I. pag. 4.

(b) Hartknoch, lib. I. pag. 65.

(c) Sarmic. Annal. Pol. lib. VI, cap. 2.

abolit ces vexations (a), & si la Noblesse avoit pensé comme certains de ses Rois, il n'y auroit plus de servitude en Pologne.

XIV. Sic-
cle.
II. Classe.

Casimir III. ou Casimir le Grand, qu'on appelloit aussi *le Roi des Paysans*, voulut les mettre en liberté; & n'ayant pu y réussir, il demandoit à ces bonnes gens, lorsqu'ils venoient se plaindre, s'il n'y avoit chez eux ni pierres, ni bâtons pour se défendre. Cette obstination de la Noblesse Polonoise à retenir le Peuple dans la servitude, n'a pu être surmontée ni par l'autorité du Pape Alexandre III. qui déclara, au nom d'un Concile, que tous les Chrétiens devoient être libres, ni par l'exemple de la France & de l'Angleterre où la tyrannie féodale ne règne plus, ni par la forme Républicaine si ennemie de tout ce qui sent l'esclavage. Casimir eut les plus grands succès dans toutes les autres parties du gouvernement. C'est à lui que la Pologne doit ses premières forteresses, avantage qu'elle n'a pas senti, puisqu'au-lieu d'y en ajouter, elle les a négligées. C'est lui qui essaya de chasser la barbarie du domaine des Arts. Des Villes nouvelles parurent, & servirent de modele pour rebâtir les anciennes. Des monumens s'éleverent aussi beaux qu'ils pouvoient l'être alors. Il appella les plus habiles

(a) Dugloss. pag. 512.

Maîtres , qui malheureusement ne l'étoient gueres (a). S'il eût vécu deux siècles plus tard , vers le tems de Léon X. la Pologne ne feroit peut-être pas ce qu'elle est encore aujourd'hui. C'est lui aussi , qui s'étant apperçu que les loix primordiales ne convenoient plus ni aux intérêts , ni aux mœurs de la Pologne , en fit un nouveau corps qui la regle encore à présent. Il eut toutes les grandes qualités d'Auguste , & plus de valeur. On lui décerna les honneurs du triomphe , usage qui enfantoit des Héros chez d'anciens peuples , qui regardoient l'émulation comme un des premiers ressorts de l'Etat. Il fut le dernier des Piast , race qui a régné 528 ans

Jagellon qui commença la troisième , soutint & augmenta tous les biens que ses prédécesseurs avoient faits. Il fit tout ce qu'il voulut avec une Nation d'autant plus difficile à gouverner , que sa liberté naissante étoit toujours en garde contre les entreprises de la Royauté. Il étonna ses Sujets par la douceur de ses mœurs ; car n'étant encore que Duc de Lithuanie , il avoit effrayé le Nord en faisant mourir son Oncle. Changé tout à coup , en commandant à un peuple libre , il sentit l'heureuse nécessité d'être bon. Il mesura ses forces avec celles de Sigismond , qui , après avoir été enterré tout

(a) Sarnic Annal. Pol. pag. 1147. Cromer. pag. 329.

vivant, dans un cachot de 80 pieds de profondeur, en fut tiré au bout de six mois pour joindre sa Couronne de Hongrie à celles de Bohême & de l'Empire. Jagellon auroit pu lui enlever la première, que les Hongrois même lui offroient. Prêt à vaincre, il céda dans la crainte de déchirer la Pologne en voulant l'étendre (a). Il est étonnant que le Trône, toujours électif dans sa race, n'en soit pas sorti pendant près de quatre cents ans, tandis qu'ailleurs des Couronnes héréditaires passoient à des familles étrangères. Cela montre combien les événemens trompent la sagesse humaine.

XIV. Siècle.

Le Fils de Jagellon, Uladislas VI. n'avoit que dix ans lorsqu'on l'éleva au Trône: chose bien singulière dans une Nation qui pouvoit donner sa Couronne à un Héros tout formé; c'est qu'on en appercevoit déjà l'ame à travers les nuages de l'enfance. La République nomma autant de Régens qu'il y avoit de Provinces, & des Burrhus se chargerent d'instruire l'Homme de la Nation. Il prit les rênes de l'Etat à dix-huit ans, & en deux ans de regne il égala les grands Rois. Il triompha des forces de la Maison d'Autriche. Il se fit couronner Roi de Hongrie, il fut le premier Roi de Pologne qui osa lutter contre la fortune de l'Empire Othoman. Amurath II. a-

(a) Neugbaver. Hist. Pol. pag. 238.

près avoir saccagé la Transylvanie & la Servie, menaçoit la Hongrie & toute l'Europe. Le jeune Uladiflas arrêta ses conquêtes, & l'obligea à demander la paix, qui fut jurée sur l'Evangile & sur l'Alcoran. Le Pape la rompit, & son Légat, le Cardinal Julien Césarini, donna l'absolution du parjure. C'est sous de tels auspices qu'Uladiflas tournant vers le Pont-Euxin, entra dans la Bulgarie, & trouva, près de Varne, le Sultan à la tête de cent mille Turcs contre vingt-cinq mille Polonois. Au premier choc les Musulmans lâcherent le pied; & ce fut alors que le Sultan, tirant de son sein le Traité rompu, qu'il fit attacher au bout d'une lance, s'écria: *Dieu qui punit les parjures, venge cet outrage fait aux loix des Nations (a)*. A peine a-t-il achevé qu'il ramene ses troupes au combat. L'enthousiasme Musulman se rallume, l'aîle droite des Chrétiens plie, le désordre s'augmente à chaque instant, & Uladiflas tombe sans vie: sa tête coupée par un Janissaire, & portée de rang en rang, achève la déroute (b). A peine avoit-il vingt ans; & la Pologne, regrettant également l'avenir & le passé, ne versa jamais des larmes plus amères. Les Historiens s'accordent à dire que dans le feu des passions, il ne terroit jamais ses vertus par aucun vice. S'il fut

(a) Sarnic lib. 7. chap. 6. Dlugoss, pag. 793.

(b) Dlugoss, pag. 803 & 811.

parjure envers Amurat, on croyoit alors qu'on pouvoit manquer de foi aux Infideles. Le Légat qui avoit sanctifié le parjure, périt au passage d'une riviere.

XVI. Siecle. La Pologne n'essuya bien ses larmes, que sous le regne de Sigismond I. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la Diete d'élection: il fut nommé *Roi* par acclamation, sans division de suffrages (a). Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abbattit la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siècles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asile en Pologne sous le regne de Boleslas V. Ils eurent un zele infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que se servant de l'épée plus avantageusement que de la Croix, ils en usurperent la Souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-là qu'ils forgerent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les Regnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV. en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés & trois cens mille combattans, qui avoient ensanglanté la scene. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux, ne les effrayoient pas. Ils avoient égorgé de sang froid plus de dix

XIII. Siecle.

III. Classe.

Race des Jagellons.

XIII. Siecle.

II. Classe.

Race de Piast.

(a) Neugebaver, lib. 7.

mille habitans de Dantzic, sans épargner ni les femmes ni les enfans (a). Ils avoient fait trancher la tête, au milieu d'un festin, à une foule de Nobles qui ne vouloient pas entrer dans leurs violences. Uladislas Loketek, Jagellon, Casimir, avoient attaqué l'hydre, qui reprenoit toujours de nouvelles forces Sigismond l'extermina enfin; & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée. Sigismond étoit doué d'une force extraordinaire, qui le faisoit passer pour l'Hercule de son tems (a). Il brisoit les métaux les plus durs, & il avoit l'ame aussi forte que le corps. Il a vécu 82 ans, presque toujours victorieux, respecté & inénagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien. C'est sous lui que se formèrent tant de grands Généraux qui ont illustré la Pologne, un Duc d'Ostrog, un Kaminiecki, un Firley, un Lanczkoronski, un Zarembo, un Sieniawski, un Tarnowski, un Preticz. On ne savoit alors à qui donner le prix des Souverains, à François I. à Charles-Quint, ou à lui, supérieur peut-être à tous deux : en ce que, plus jaloux du bonheur de ses peuples que de sa gloire, il s'appliqua constamment à rendre la Nation plus équitable que ses loix, les mœurs plus sociables, les villes plus florissantes, les bâtimens publics plus décens, les mai-

(a) Dlugossi. pag. 949.

(b) Pastor ab Hirtenberg. pag. 207. Cromer. pag. 68.

sons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences plus honorés, la Religion même plus épurée (a).

An 1579. - Personne ne lui ressembloit plus, parmi
IV. Classe. ses successeurs, qu'Etienne *Baltori*, Prince de Transylvanie, à qui la Pologne donna sa Couronne, après la fuite de Henri de Valois. Il se fit une loi de ne distribuer les honneurs & les emplois qu'au mérite. Il réforma les abus qui s'étoient accumulés dans l'administration de la Justice. Il fit des ordonnances militaires, qui assujettirent les Polonois & les Cosaques à toute la discipline peut-être dont ils sont susceptibles. Il entretenoit le calme au-dedans, & il contint les Tartares, les Moscovites & les Cosaques. Il régna dix ans: c'étoit assez pour sa gloire, pas assez pour la République.

An 1687. - Sigismond III. Prince de Suede, lui
IV. Classe. succéda sans le remplacer. Il n'eut ni les mêmes qualités, ni le même bonheur. Il perdit un Royaume héréditaire pour gagner une Couronne élective. Il manqua l'occasion de conquérir la Moscovie, & peut-être de recouvrer la Suede. Il laissa enlever à la Pologne, par Gustave-Adolphe, Elbing, Marienbourg, & l'une de ses plus belles Provinces, la Livonie. Il avoit deux défauts qui causent ordinairement de grands malheurs. Il étoit borné & obstiné.

(a) Cromer. pag. 792. & 799.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

DE

JEAN SOBIESKI,

ROI DE POLOGNE.



LIVRE II.

CE fut sous le Regne de Sigismond III. en 1629, que Jean Sobieski, dont j'écris l'Histoire, vint au monde, dans le tems que Louis XIII. régnoit en France ; le malheureux Charles I. en Angleterre ; le victorieux Gustave Adolphe en Suede : dans le tems que la Pologne étoit entraînée dans des guerres qui n'ont fini qu'avec le siecle, il lui naissoit un Défenseur dans le Château d'Olesko, petite Ville du Palatinat de Russie. Sobieski sortoit de deux anciennes Maisons, dont les Généalogistes Polonois, aussi entreprenans que ceux de France, ont posé les premieres pierres dans la nuit des siecles. Une vérité plus constante, c'est qu'on remarquoit dans l'une & dans l'autre, une succession de vertus, qui étoit bien au-dessus de la plus haute généalogie.

Le fameux Zolkiewski, Ayeul mater-

Tome I.

E

nel de Sobieski, avoit battu les Moscovites en 1610, pris Moscow & le Czar Basile, qu'il amena au Roi Sigismond III. (a). Les monumens de cette victoire se voyoient encore au platfond du Château de Varsovie, lorsque le Czar Pierre fut appelé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste contre Charles XII. Il les fit enlever, mais l'Histoire reste. En 1620, Zolkiewski s'étoit ouvert un passage à travers cent mille combattans, qui l'investissoient en Moldavie, Turcs & Tartares. Il faisoit sa retraite devant cette armée formidable, toujours suivi & harcelé pendant une marche de cent lieues. Arrivé aux frontières de Pologne, sur les bords du Niesster, fleuve tranquille qu'Ovide a connu sous le nom de Tyras (b), il ne s'attendoit pas à être trahi par les siens. Sa Cavalerie, lassé d'envisager la mort, saisit le premier moyen d'échapper en se jetant à la nage, abandonnant ainsi son Général, avec l'Infanterie. Il avoit un fils à côté de lui qui le supplioit de penser à son propre salut. Il répondit que *la République lui avoit confié l'Armée entière*. Il vit tailler en pieces cette Infanterie qui lui restoit. Il vit expirer son fils; & lui même, percé de coups, ne lui survécut quelques heures que pour

(a) Lengnich, Hist Pol pag. 117.

(b) --- Nullo tardior amne Tyras.

Ex Ponto, Epist. 10. v. 50.

mourir avec plus d'horreur. Le Général Turc lui fit couper la tête, & l'envoya au Serrail pour rassurer l'Empire Othoman (a). Cette tête fut rachetée; & le même tombeau renferma le pere & l'enfant, avec cette Inscription Latine :

Exoriare aliquis ; nostris ex ossibus , ultor.

Puisse un vengeur sortir de nos cendres ! Il restoit un fils qui voulut être ce vengeur. Il attaqua les Tartares avec un courage bien au-dessus de ses forces, qui ne consistoient qu'en une petite troupe soudoyée par lui-même. Il fut accablé par le nombre ; & payant de sa tête ; après le combat, il fut réuni aux siens.

La gloire de venger les Zolkiewski étoit réservée à Sobieski, leur descendant dans la ligne féminine. Il ne lut jamais, sans émotion, l'Épitaphe qui l'invitoit à la vengeance. La République ne se contenta pas de ce monument domestique. Elle favoit que l'immortalité dans la mémoire des hommes est tout à la fois la récompense & le germe des Héros. Une pyramide que les Turcs & les Tartares même ont respectée jusqu'à présent, s'éleva sur le lieu où avoit coulé ce sang généreux, pour apprendre à la postérité comment on doit mourir pour la patrie. C'est ce qu'on y lit encore en quatre Langues.

(a) Lengnich, pag. 125.

L'Histoire des Zolkiewski nous four-
nirait une foule de traits héroïques, si
elle entroit directement dans notre sujet;
& ce n'est pas seulement dans la Mai-
son de sa Mere que Jean Sobieski trou-
voit des Héros à imiter.

Son Ayeul paternel, Marc Sobieski,
Palatin de Lublin, lui avoit laissé de
grands exemples. C'est lui qui, dans la
bataille où Michel, Hospodar de Mol-
davie fut vaincu, déterminâ le succès.
On alloit prendre un chemin qui expo-
soit les troupes à périr par la difficulté
des vivres, & par le feu de l'ennemi.
Il en indiqua un autre qui conduisit à la
victoire; & dans l'action, il montra qu'il
savait combattre aussi bien que conseil-
ler. C'est lui encore qui défit les Rebel-
les Dantzicois en 1577, auprès de Dir-
chaw (a), & qui se jeta dans la Vistu-
le, en poursuivant leur Général, qu'il
atteignit, & tua de sa propre main au
milieu des flots. Cela se passoit sous les
yeux de son Roi Etienne *Battori*, qui
dit plus d'une fois que s'il falloit com-
mettre la fortune de la Pologne à un
combat singulier, comme autrefois celle
de Rome fut confiée aux Horaces, il
n'hésiteroit pas de nommer le Palatin de
Lublin. L'intrépide Palatin périt à l'at-
taque de Sokol, Forteresse Moscovite
que les Polonois prirent d'assaut. Tel

(a) Ville de Prusse dans le Palatinat de Culm.

fut l'Ayeul de Jean Sobieski ; & son Pere, Jaques Sobieski , ne degénéra pas. Avant que de monter aux Charges , il fut élu quatre fois Maréchal de la Diète. On le regardoit comme le bouclier de la liberté , & il entra dans le Sénat pour y occuper la seconde place. Il fut Castellan de Cracovie. Ce Castellan , tout à fait hors de rang , est au-dessus des Palatins mêmes. Dans la Pospolite , il a l'honneur de se mettre à la tête de la Noblesse , au préjudice du Palatin de Cracovie : récompense d'une victoire , où le Palatin prit la fuite , tandis que le Castellan , son Lieutenant , tint ferme , & vainquit. Il est aussi le premier Sénateur d'Épée , comme le Primat est le premier Sénateur d'Eglise. Tous deux ont le titre d'*Altesse*.

Jaques Sobieski étoit propre à servir la République de plus d'une façon , parce que les Sénateurs Polonois , formés à cet égard sur ceux de l'ancienne Rome , connoissent également les armes & les loix. La Pologne se souviendra longtemps de la fameuse bataille de *Choczyn* (a) en 1621. Le jeune Prince Uladislas , fils du Roi Sigismond III. y avoit l'honneur du commandement ; Jaques Sobieski , la réalité , en l'absence du Grand-Général. Deux cens mille Turcs & Tartares y furent défaits par soixante-cinq

(a) Ville de la Moldavie sur le Niefter.

mille Polonois & Cosaques; & comme le Héros du jour étoit aussi propre à négocier qu'à combattre, il fut envoyé à Constantinople pour signer la Paix, que la Porte vaincue demandoit. Toutes les fois que la République eut besoin d'un homme de tête dans les Cours étrangères, en Suede, en France, en Italie, elle jetta les yeux sur Jaques Sobieski, & s'en trouva bien. Il avoit épousé *Théophile Zolkiewska*, Fille du grand Zolkiewski, & héritière de tous les biens que cette puissante Maison possédoit dans le Palatinat de Russie (a). Il en eut deux fils, *Marc* & *Jean*. Leur éducation fut un devoir sacré pour lui, & il en partagea les soins. Tout occupé qu'il étoit dans le Sénat & dans les Armées, il ne négligea pas les Lettres. Il savoit que César avoit écrit ses Commentaires en subjuguant les Gaules. On voit dans les Bibliothèques Polonoises des Ouvrages de Jaques Sobieski; & quiconque écrit pour le Public (fût-ce médiocrement) marque toujours une ame plus active.

(a) Ces biens étoient plus considérables que beaucoup de Souverainetés en Italie ou en Allemagne. La terre de Zolkiew, Ville fortifiée avec un Château, compte plus de cent cinquante Villages; celle de Zloczow, autre place de défense, en renferme presque autant. Je ne parle pas d'Olesko, qui feroit la fortune d'un Seigneur François: en tout, près de vingt lieues d'étendue. Telle étoit autrefois l'opulence des Seigneurs François, que la dissipation, les croisades & la politique ont enfin ruinés.

On admire aussi dans le Palais de Villanow , à deux lieues de Varsovie , des monumens de Peinture & de Sculpture , qu'il s'étoit procurés en faisant venir des Artistes Italiens pour donner du goût à sa patrie. On y lit , en forme d'explication , des Vers tirés des Géorgiques de Virgile. Cette savante superfluité sur des figures qui doivent s'expliquer d'elles-mêmes , sent encore la mal-adresse Gothique. Mais elle prouve du moins l'érudition de celui qui l'emploie.

Un Pere de cette trempe étoit en état de former ses fils. Il voulut qu'on leur donnât la connoissance des choses avant celle des Langues. Il leur parloit aussi souvent de la justice , de la bienfaisance , des loix & du respect qui leur est dû , que de la gloire militaire. Il leur découvroit peu à peu les intérêts de la Pologne. Il les accoutumoit insensiblement à les défendre par la plume & par la parole : talens fort inutiles dans un Gouvernement absolu , mais extrêmement nécessaires dans une République. Il travailla sur-tout à faire naître en eux ce goût d'application qu'il avoit lui-même , & sans lequel il n'y aura jamais de grands hommes.

L'aîné , *Marc* , étoit d'une complexion douce , d'une grande docilité , fait pour être chéri d'une Mere ; & s'il eût vieilli , il auroit partagé le sort d'Esau qui fut soumis à son cadet.

Jean étoit d'un tempérament vif, ardent, impétueux, voulant fortement ce qu'il desiroit, avide de louanges, plus sensible à l'humiliation qu'au châtement; & si nous avions les mémoires de son enfance, peut-être y verrions-nous les premiers rayons de la gloire dont il devoit se couvrir: peut-être aussi n'y trouverions-nous que des choses fort communes, parce que les hommes ressemblent aux fruits qui attendent la saison pour se développer.

Les Polonois ne pensent pas que leur patrie réunisse tout ce qu'il faut voir & savoir. L'adolescence des deux Freres arriva, & ils voyagerent. Le pays où ils s'arrêtèrent le plus, fut la France. Ils y arrivèrent dans le tems que le jeune Duc d'Anguien, connu depuis sous le nom du Grand Condé, avoit déjà gagné trois batailles. Les deux Freres disoient qu'ils le trouvoient plus grand, d'avoir battu de vieux Généraux, que d'être né Prince du Sang. Ils arrivèrent encore dans le tems que la France commençoit une guerre civile, celle de la Fronde, pour chasser un Ministre, sans penser à faire des loix qui contiendroient tous les Ministres. Jean Sobieski, qui avoit déjà des idées de Gouvernement, a dit souvent depuis, qu'il n'avoit pas compris pourquoi on n'assembloit pas, comme en Pologne, les Etats-Généraux. On le vit parmi nos Mousquetaires, lui que la for-

tune avoit marqué pour être Roi. Il n'y avoit encore alors qu'une Compagnie de cette Milice, créée par Louis XIII. en 1622, appelée long-tems les Grands Mousquetaires. L'autre Compagnie servoit le Cardinal Mazarin, avant que de servir l'Etat.

Dans les pays que les deux Freres parcoururent ensuite, après la science des mœurs & des intérêts nationaux, ils s'appliquerent à l'étude des Langues. Quand on les apprend de la Nation qui les parle, on les fait mieux & en moins de tems. Le cadet vint à bout d'en parler fix, & on étoit tenté de dire qu'elles lui étoient naturelles. Paris avoit été le premier objet de leurs voyages. Constantinople en fut le terme. Leur séjour s'y prolongea, parce qu'ils vouloient connoître à fond une Puissance qui étoit si souvent en guerre avec la Pologne. *La Porte*, en les voyant, n'imaginoit pas que ses Armées fuïroient un jour devant l'un des deux jeunes Curieux. Eclairés l'un & l'autre des lumieres qu'ils avoient puisées en Europe, ils projettoient de s'enfoncer dans l'Asie, lorsqu'ils reçurent nouvelle que le feu de la guerre s'allumoit sur les frontieres de Pologne; & ils crurent que leur premier devoir étoit de défendre leur patrie. C'est la grande vertu des Républiques. Ils y revinrent. Ils n'eurent pas le plaisir d'embrasser un Pere qui les avoit instruits par

la parole & par l'exemple. Il étoit mort en leur laissant un héritage plus précieux que ses grands biens, la mémoire de ses vertus.

An. 1648. Le Trône de Pologne étoit occupé par un Prince qui, de Jésuite, étoit devenu Cardinal, & de Cardinal, Roi. C'étoit Casimir V. Frere d'Uladislas VII. Celui-ci avoit employé seize ans de regne à se faire aimer: tous deux fils de Sigismond III. qui auroit été un excellent Particulier, Roi fort médiocre.

Casimir, à peine couronné, vit son Royaume en proie aux Cosaques. Les Cosaques avoient habité les Isles que forme le Borysthene: vrais Pirates qui ne vivoient que de leurs courses. Un Roi de Pologne, Etienne Battori, les avoit attachés à sa Couronne, en les gagnant par ses bienfaits, & en leur montrant une maniere de vivre plus honnête & plus heureuse. Il en avoit fait un Corps Militaire de quarante mille hommes, qu'il établit dans la basse Podolie & la basse Volhinie, pour les employer principalement contre les Tartares & les Moscovites, ennemis naturels de la Pologne. Il leur avoit associé des colonies pour peupler & cultiver le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Ukraine. C'est une étendue de cent lieues de longueur, sur à peu près autant de largeur, partagée par le Borysthene en deux parties presque égales. Parmi tant de grandes choses, qu'a-

voit fait Battori , c'étoit peut-être la plus belle. Il assuroit les Frontieres de la Pologne, il doubloit ses forces militaires. Il fertilisoit pour elle une contrée inculte qui devenoit un des pays le plus fertile du Monde. Il lui donnoit un nouveau Royaume.

Mais la violence des Particuliers puissans a renversé plus d'une fois la fortune des Etats. Les Seigneurs Polonois des Palatinats qui touchent à l'Ukraine, voulurent traiter les Cosaques comme leurs Serfs. Ils foulèrent aux pieds leurs privileges, ils envahirent leurs possessions, ils les frapperent même dans l'endroit le plus sensible, en démolissant des Eglises Grecques où ils servoient Dieu à leur maniere; & le Roi Uladislas VII. eut la foiblesse de fermer les yeux sur ces vexations. D'un Peuple fidele, on en fit des Sujets révoltés. Ils coururent aux armes, furent battus, & pour sauver le reste de la Nation, ils livrerent leur Général Pauluk, à qui l'on coupa la tête, malgré la parole donnée de lui sauver la vie (a).

Un nouveau crime, de la part des Polonois, forma un autre Général. Le Cosaque *Chmilienski* vivoit paisiblement du bien que son pere lui avoit laissé. Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit mises en valeur, & amelio-

(a) Lengnich, pag. 158.

rées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois, nommé *Jatinski*, qui avoit un commandement dans l'Ukraine, envia la fortune du Cosaque. Il trouva de la résistance; il brûla ses moulins, viola sa femme, & la massacra sur le cadavre sanglant de son fils. Le malheureux Pere l'époux outragé, demanda vengeance au Roi. Une foule qui avoit aussi des plaintes à porter, se joignit à lui. On n'obtint rien.

Un déni de justice ou toute autre oppression de cette espece, n'arrache que des larmes à une Nation douce & subjuguée depuis long-tems. Mais une Nation fiere & qui distingue l'obéissance de l'esclavage, n'éteint sa colere que dans le sang.

An. 1648.

Uladislas venoit de mourir en laissant le feu allumé. Chmiliens.i, avec plus de rage que de capacité, mene ses Cosaques dans le cœur de la Pologne, fait main-basse sur la Noblesse en épargnant le Payfan, rencontre l'Armée Polonoise à Pilawiecz, dans la petite Pologne, la défait entièrement, marche à Léopol, Capitale de la Russie Rouge, qui se rend pour éviter les derniers malheurs; porte l'épouvante jusques à Cracovie, d'où l'on enleve la Couronne pour la mettre en lieu de sûreté. L'incendie, le viol & le meurtre l'accompagnent pour rendre ce qu'il avoit souffert; & au milieu de ce torrent de vengeance, il se souvient qu'on

a insulté sa Religion. Il oblige les Prêtres à se marier avec des Religieuses, & à vivre dans le Schisme Grec (a.)

Si l'on tenoit registre des forfaits que la Justice de Dieu ou des Hommes laisse impunis sur la Terre, les scélérats seroient encore plus effrénés. Bien des innocens périrent dans la vengeance de Chmilienski. Le principal coupable, *Jaworski*, échappa à ses coups

Un autre sujet d'étonnement, c'est la défaite de l'Armée Polonoise. Le Grand-Général Potocki avoit une longue expérience; Chmilienski n'en avoit point ou presque point. L'Histoire nous montre plus d'une fois ces phénomènes. Il faut que le désespoir, dans une ame forte & dans un peuple courageux, tienne lieu de tout.

Casimir, qui ne faisoit que prendre le Sceptre, se voyoit au moment d'en être dépouillé. Ce tems étoit funeste à plusieurs Rois Philippe IV. venoit de perdre le Portugal & presque toutes ses possessions en Asie. Une faction en France forçoit la Mere de Louis XIV. à fuir de sa Capitale avec ses Enfans. Charles I. mouroit à Londres sur un échafaud. Les Rois oublieroient qu'ils sont hommes, s'ils étoient toujours heureux.

L'Armée Polonoise avoit donc lâché le pied à Pilawiecz. L'ignominie en étoit toute fraîche, lorsque les deux So-

bieski arriverent : *Venez - vous nous venger*, leur dit une Héroïne en les voyant ; c'étoit leur Mere : *Je ne vous reconnois point pour mes Fils , si vous ressemblez aux Combattans de Pilawiecz.*

La Noblesse sollicitoit Casimir de se mettre à la tête d'une puissante Armée. Ce Roi, qui vouloit ramener les Cosaques par la négociation, & en donnant quelque satisfaction à de braves gens cruellement insultés, répondit à la Noblesse : *Il ne falloit pas brûler les moulins de Chmilienski , encore moins violer sa femme & la massacrer avec son fils.* Cette réponse déplut ; & la Noblesse s'armant au nombre de cinquante mille hommes, alla se faire battre dans la basse Volhinie. Il lui restoit encore du courage. Elle s'approcha de l'*Hypanis*. Ce Fleuve qui se joint au Borysthene, & tombe avec lui dans la Mer Noire, se nomme aujourd'hui le *Bogh*. C'est ainsi que des Barbares ont défiguré jusqu'au nom des Pays que des Colonies Grecques firent fleurir autrefois. Les bords du Bogh ne furent pas plus favorables aux Polonois, que le premier Champ de bataille. Leur déroute fut complete.

Ce fut dans cette seconde Action , que Marc Sobieski, moins heureux que son cadet, perdit la vie à la fleur de l'âge, & en entrant dans la carrière de la gloire. Lorsqu'il étoit parti pour voyager en France, avec son Frere, le Pere leur

avoit dit : *Mes Enfans , instruisez-vous de tout ce qui est utile. Quant à la Danse , vous l'apprendrez ici avec les Tartares.* Les Tartares combattoient effectivement avec les Cosaques dans cette fatale journée. Leur Kan avoit une injure personnelle à venger. La Pologne lui avoit payé , aussi bien qu'à son prédécesseur , une pension considérable , qu'Uladislas avoit supprimée. On lui amena , après la victoire , trois cens Gentilhommes Polonois chargés de chaînes & couverts de blessures. Marc Sobieski étoit du nombre. Le cruel Tartare , sans avoir égard au Droit des Gens , qui respecte les Prisonniers de guerre , lui fit couper la tête & à tous ses compagnons ; leurs corps servirent de pâture aux Vautours , & la Mere de Marc Sobieski n'eut pas même l'affreuse consolation de mettre son Fils dans le tombeau de ses Peres. Elle porta sa douleur en Italie pour éviter la vue d'un Pays où elle venoit de perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Le Fils qui lui restoit , n'en étoit pas aimé si tendrement à cause de quelques vivacités de jeunesse , & de deux combats singuliers où il avoit prodigué un sang qu'il ne devoit qu'à la patrie. Cet honneur barbare des duels , inconnu dans tout l'Orient , depuis Constantinople jusqu'au fond du Japon , nous est venu du Nord. Il n'est pas étonnant que les Polonois s'en piquent ainsi que nous : mais moins

sages encore, ils ne se sont pas corrigés comme nous, de ces duels publics où l'on prend des seconds, & où les Spectateurs animent l'émulation des Gladiateurs. Jean Sobieski étoit puni par le duel même; car, tandis que son aîné avoit marché au véritable honneur, une blessure l'avoit retenu à Léopol. Dès qu'il eut recouvré ses forces, la vengeance & la gloire lui parlerent également.

On avoit encore les mêmes ennemis à combattre. Il étoit tems que Casimir se mît à la tête des troupes pour jetter plus d'ordre dans les opérations, & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une République qui veut des Rois guerriers. Ils'y mit.

An. 1649.

Le jeune Sobieski, devenu le Chef de sa Maison, n'avoit encore que préludé dans la guerre. Tout ce qu'on avoit pu remarquer en lui, c'étoit une ardeur bouillante qui l'étourdissoit sur les dangers, & une avidité de s'instruire qui le portoit souvent où le devoir ne le demandoit pas. Il avoit la Starostie de Javorow dans le Palatinat de Russie, qu'il tenoit de son Pere. Il parut à la tête d'une troupe choisie. Il y eut vingt combats contre des ennemis qui ne fuyoient que pour revenir à la charge, & par-tout il fit voir que la nature lui avoit donné la valeur du Soldat; & ce qui est bien plus rare, ce coup d'œil heureux qui annonce le Général. Un événement mon-

tra

trà quelle considération il s'étoit acquise en si peu de tems. L'Armée Polonoise se révolta dans le Camp de Zborow, ville de la petite Pologne, aux confins de la Podolie. Tout fut employé par le Général Czarneski, la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. On en désespéroit, lorsque Sobieski demanda cette négociation. Les ames extraordinaires justifient leur témérité par le succès. Il est aisé d'imaginer de quelle adresse, de quelle éloquence il eut besoin pour persuader des hommes qui avoient les armes à la main. Il réussit. Cet empire sur les esprits auroit fait honneur à un Général consommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'étoit encore dans aucune charge de l'Etat.

On marcha à l'ennemi avec ce concert de volontés, qui annonce la victoire. Chmilienski, malgré la justice de ses armes, cessa d'être heureux. Soutenu des Tartares, il entreprit de forcer son Roi dans le Camp de Zborow. On se battit plusieurs jours, pendant lesquels il perdit plus de vingt mille hommes; & il n'osa plus tenter la fortune. On parla de paix; & avant que de la signer, le Roi récompensa Sobieski de la Charge de Grand-Enseigne de la Couronne, Officier de Cour & d'Armée, qui porte la Bannière de la République à la Pospolite.

lite, au Couronnement, & aux Funérailles des Rois.

La paix de Zborow fit murmurer toute la Noblesse. Le Roi qui n'avoit point abandonné son dessein de ramener les Cosaques par la douceur, leur accorda des conditions dont ils pouvoient abuser. Oubliant tout le passé, il les laissoit armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiovie, qui ne devoit plus être donné qu'à un Seigneur du *Rit Grec*. Il les rétablissoit dans l'exercice paisible de leur Religion, & dans tous leurs privileges. Cependant, comme il faut toujours quelque chose pour satisfaire la Majesté des Rois, il fut stipulé que Chmilienski demanderoit pardon à genoux. Le Cosaque se soumit à cette humiliation pour le bien de son Pays. Le Prince Tartare gagna du butin & le rétablissement de sa Pension. Tout cela étoit sage, mais la Noblesse Polonoise ne l'étoit pas. On cria de toute part que le Roi trahissoit la République. On pensoit à rompre un Traité dont on ne vouloit pas voir les avantages.

An. 1651.

Les Cosaques sentirent que le parti des Grands l'emporteroit sur celui du Roi; & que la paix qu'ils venoient de faire étoit fragile. Ils reprirent les armes avec les Tartares. Berestesck, ville située aux confins du Palatinat de Beltz, fut le Champ de bataille. Les Tartares, après une perte de six mille hommes,

prirent la fuite. Les Cosaques se retrancherent dans leur Camp, où ils ne furent forcés qu'en vendant chèrement la victoire aux Polonois. On peut dire que Casimir, contraint par ses Sujets à reprendre les armes, vainquit malgré lui. Sobieski fut blessé à la tête : mais tant d'autres avoient des blessures à montrer, que ce n'étoit pas une distinction.

Chmilienski étoit battu, mais il vivoit, & il lui restoit des ressources. Le Czar Alexis se servit de lui pour attaquer la Pologne. Il prit Smolensko, grande ville sur la rive droite du Borysthene, qui retournoit à ses premiers Maîtres; & il s'ouvrit un passage dans la Lithuanie, qu'il désola par le fer & par le feu.

Nos Mémoires ne nous instruisent pas sur la conduite de Sobieski dans cette guerre avec les Moscovites & les Cosaques: il faut des actions d'éclat pour faire parler la renommée; & les actions d'éclat ne se font pas sans des occasions singulieres. Il est pourtant vraisemblable qu'on appercevoit constamment ces traits soutenus de courage & de sagesse, qui décèlent le grand Capitaine; puisque dans une autre guerre qui vint s'allumer au feu de celle-ci, pour embraser la Pologne dans toutes ses Provinces, Sobieski, encore à ses premières campagnes, eut un commandement distingué dans la Cavalerie. Ces avancemens précipités ne se font pas sans de grandes raisons dans un

Royaume Republicain, où la Cour doit s'observer & donner des récompenses plutôt que des graces.

An. 1655. Il y avoit longtems que la Pologne n'avoit vu tant d'ennemis conjurer sa perte. Charles Gustave devenu Roi de Suède, par l'abdication de Christine, cette Reine trop philosophe, qui aimait mieux vivre à Rome avec les Arts, les Cardinaux & les Lettres, que de travailler au bonheur d'un Royaume, Charles Gustave, emporté par une erreur trop commune aux Rois, crut ne pouvoir mieux commencer son règne que par des Conquêtes. Il se rendit maître en peu de tems de la Mazovie, & d'une grande partie de la Pologne, d'où il porta le théâtre de la guerre dans la Prusse.

Sobieski, dans une Armée battue par tout, apprenoit à battre. A la tête de quatre cens chevaux entre Elbing & Marienbourg, il en défit plus de six cens commandés par un proche Parent du Roi de Suede. Si Casimir avoit eu beaucoup de Sobieskis, il auroit évité les dures extrémités où il se vit réduit. Abandonné de son Armée, il chercha un asile dans la Silésie. Il vit même la Lithuanie, qui n'étoit pas encore soumise, se mettre sous la protection du Vainqueur. On eût dit que tous ses Sujets étoient frappés de la foudre, & que ceux qu'elle n'avoit pas tués, n'étoient plus capables que d'un seul sentiment, celui de

la terreur. Mais enfin l'orage passa en se dispersant sur une grande étendue de pays. On reprit ses sens; on crut que Charles Gustave n'étoit pas invincible.

Casimir profita de cette lueur de courage. Parmi les Officiers qui meritoient le plus sa confiance, il avoit remarqué Czarneski & Sobieski. Il détacha les Tartares du parti Moscovite; il eut l'adresse de les mettre dans le sien. Sobieski fut chargé de les conduire, tandis que Czarneski commandoit les Polonois. D'abord on fit main-basse sur les troupes Suédoises qui avoient pris leur quartier d'hiver en Lithuanie; on tailla aussi en pieces tout ce qu'on trouva dispersé en Pologne. Chaque jour brisoit quelqu'un des chaînes de la Nation.

Cependant Charles Gustave ramenoit son Armée du fond de la Prusse, & avec elle un secours de l'Electeur de Brandebourg. Sobieski l'assiége entre la Vistule & le Sanus, riviere qui se jette dans ce fleuve, il lui coupe les vivres, il le fatigue par des escarmouches continuelles; & comme il apprend que *Douglas*, Général Suédois, s'approche avec un corps de six mille hommes pour dégager son Roi, il laisse de l'Infanterie pour continuer à le tenir enfermé, il marche à Douglas avec sa Cavalerie, il passe à la nage la Pilcza que la fonte des neiges avoit beaucoup enflée; & avec cette célérité que César regardoit comme la première

Qualité du Général, il surprend Douglas, le bat, & le poursuit pendant huit milles du côté de Varsovie.

Tous les corps de l'Armée Polonoise obligés de faire face en tant d'endroits, ne combattoient pas aussi bien que celui qui marchoit sous les ordres de Sobieski. Il fallut se diviser encore pour s'opposer à Ragotski, Prince de Transylvanie, qui s'avançoit de concert avec la Suede, dans le dessein de ravir la Couronne à Casimir. Au milieu de tant d'ennemis, on fit des fautes dont Charles Gustave profita. S'étant dégagé du poste dangereux où il s'étoit mis, il s'approcha de Varsovie; on en vint à une affaire générale qui dura trois jours. Il y eut de part & d'autre, dans des flots de sang, des efforts de courage & de tête. Mais enfin la victoire se déclara encore pour Charles Gustave, victoire que Casimir lui vendit bien cher. Jamais les Tartares n'avoient combattu avec tant d'ordre & de fermeté. Accoutumés à un brigandage continu, impatiens de la discipline, toujours prêts à fuir lorsqu'ils trouvent de la résistance, ils se croyoient devenus d'autres hommes sous le commandement de Sobieski; & lorsque la suite des événemens tourna sa valeur contre eux, ils se souvinrent toujours, avec une admiration mêlée de respect, des belles actions qu'ils lui avoient vu faire, & ils sentirent qu'on

pouvoit acquérir de la gloire en perdant une bataille.

C'étoit fait de la République, si Charles Gustave eût vécu quelques années de plus. Il mourut dans la trente-huitième année, presqu'aussi grand que Gustave Adolphe, si la guerre décide des grands hommes.

D'un autre côté Ragotski plus ambitieux que Général, & peu docile aux conseils de son Allié Charles Gustave, avoit manqué l'occasion de vaincre. Georges Lubomirski, Petit-Général de l'Armée Polonoise, & Sobieski, étoient entrés dans son pays pour y exercer les mêmes hostilités dont il affligeoit la Pologne. La défense ne lui réussit pas mieux que l'attaque. Battu il entraîna dans sa disgrâce une secte qui avoit abusé, en Pologne, de la tolérance dont elle jouissoit. Celle des *Unitaires*, qu'on appelle tantôt *Sociniens*, tantôt *Ariens*, adorateurs d'un Dieu unique, incommunicable, qui ne produisit jamais rien d'égal à lui. La Pologne les proscrivit, non pour leur doctrine, quelque condamnable qu'elle fût, mais pour leurs liaisons avec Ragotski. Cette Secte, qui a séduit l'Orient & l'Occident pendant trois siècles, & qui se mêle à toutes les Religions, est peut-être encore la plus nombreuse; mais elle n'a plus de Temples. Ragotski se crut perdu aussi bien qu'elle, trop heureux d'accepter une paix

honteuse qui lui ôta toute envie de troubler le repos de ses voisins.

An. 1666.

Quant à la Suede, ne se croyant plus en état de soutenir les grands projets du Roi qu'elle venoit de perdre, elle signa la paix à Oliva, célèbre Monastere de la Prusse Royale à un mille de Dantzic.

Il restoit deux ennemis à la Pologne, les Moscovites & les Cosaques : ceux ci plus acharnés, parce que le ressentiment d'une grande injure est plus dévorant que l'envie des conquêtes. La République avoit pour auxiliaires les Tartares de Crimée. Ce secours dont on pouvoit tirer un grand avantage, on le devoit principalement au zele de Sobieski. Il avoit vécu parmi eux comme ôtage. Un ôtage dans le sein d'une Nation barbare, s'il n'est qu'un homme ordinaire, ne pense qu'au moment qui l'en tirera pour le rendre à ses foyers. Sobieski s'occupoit des intérêts de sa patrie. Les Tartares l'estimoient déjà pour l'avoir vu combattre ; & c'étoit la raison qui le leur avoit fait préférer à d'autres ôtages : le Kan surtout conçut pour lui une amitié qui servit bien la Pologne en cette occasion. L'alliance fut conclue.

An. 1660.

Les Armées combinées attaquèrent les Moscovites, tantôt en leur dressant des embûches, tantôt en campagne ouverte. Les succès se balançoient. On touchoit à une affaire décisive près de Cudnow ; & le Roi Casimir, qui commandoit en

personne, la desiroit beaucoup ; mais les Moscovites traînoient en longueur pour donner le tems à Chmilienski de se joindre avec ses Cosaques. Il étoit de la dernière importance d'empêcher cette jonction, & il falloit un homme de tête pour y réussir. Sobieski fut détaché avec un Corps bien inférieur à celui des Cosaques. Il les chargea au moment qu'ils arrivoient près de Slobodyszée en Ukraine. La déroute fut si grande que leur Général fut pris, chargé de chaînes comme rebelle, & amené au Roi Casimir. Le bruit de cette victoire effraya tellement les Moscovites, qu'ils rendirent les armes presque sans combattre.

Il n'y avoit plus que quelques places en Lithuanie qu'il falloit reprendre Wilna la Capitale en étoit une, grande ville bien peuplée, bâtie de bois faute de carrières. Le Moscovite qui défendoit la Citadelle, auroit puni de mort quiconque eût parlé de se rendre. Il eut des soupçons sur un Prêtre Polonois ; il le fit mettre dans un mortier, & fit jeter cette affreuse bombe sur les assiégeans. Sa cruauté, son obstination, & l'impossibilité où il étoit de se défendre longtemps, révolterent quelques Officiers étrangers qui étoient sous ses ordres. Ceux ci craignant un sort funeste, le livrèrent aux Polonois avec la place. Les Polonois maîtres de ce barbare, voulurent le faire périr par la main des bour-

reaux. Il ne s'en trouva point. Son Cuisinier s'offrit, & lui coupa la tête. Quel doit être le Maître d'un pareil Serveur ?

La guerre avec la Moscovie touchoit à sa fin, si Casimir ne s'étoit pas laissé distraire par un projet qui tourna les armes de la République contre elle-même. Ce Prince fait pour toutes les singularités, après avoir été Jésuite & Cardinal, avoit épousé la veuve de son Frere, Louise-Marie de Gonzague (a). C'étoit le cas où s'étoit trouvé le Roi d'Angleterre, Henri VIII en épousant Catherine d'Arragon, veuve de son frere Artus; & les contestations qui s'étoient élevées en Angleterre, avoient agité la Pologne. Les Théologiens du parti du Roi s'étoient appuyés du Deutéronome, qui permet non seulement, mais qui ordonne d'épouser la veuve de son frere, quand elle n'a point d'enfans. Les Docteurs opposés avoient objecté le Lévitique, qui défend de révéler la turpitude de la femme de son frere. Les Sénateurs, sans aller chercher la regle dans les Loix du Peuple Juif, avoient dit au Roi: „ Comment osez vous former un pareil nœud, après tous les malheurs arrivés à l'Angleterre sous Henri VIII. & à la Pologne sous Sigismond votre Pere ? Est-

(a) Fille du Duc de Mantoue & de Nevers, la même qui avoit aimé en France le Grand-Ecuyer Cinq-Mars.

" ce parce que votre Pere a épousé les
 " deux Sœurs (a), que vous voulez vous
 " unir à la veuve de votre Frere ? Nous
 " pensons comme pensoient les Sénateurs
 " de ce tems-là. Vous savez qu'ils écri-
 " virent au Pape Clément VIII. qu'ils ne
 " souffroient pas même ces sortes d'u-
 " nion dans leurs haras (b). "

Rome, qui avoit sanctifié ces deux
 mariages, ne s'étoit pas effrayée de ce-
 lui-ci ; & il sembloit que plus il avoit
 été contesté, plus la Reine étoit chere
 à Casimir. Bon, doux, complaisant,
 voulant tout ce qu'elle vouloit, pensant
 aux choses auxquelles elle le faisoit pen-
 ser, ou ne pensant à rien, il se livroit
 à l'amour conjugal plus peut-être qu'il ne
 convenoit à son repos, & à celui de la
 Pologne. Se voyant sans enfans, il pro-
 jetta, pour plaire à sa femme, de faire
 désigner pour la Couronne un jeune
 Prince qui devoit épouser sa niece. La
 Reine qui avoit été élevée en France,
 en aimoit le sang presque autant que le
 sien. Le jeune Prince qu'on vouloit cou-
 ronner, c'étoit le Duc d'Anguien, Hen-
 ri-Jules de Bourbon, Fils du grand Con-
 dé. La Princesse qu'on lui destinoit, se
 nommoit Anne de Baviere, Gonzague
 par sa Mere. La Reine accoutumée au
 gouvernement, se flattoit d'en prolon-

(a) Anne & Constance, Filles de l'Empereur Fer-
 dinand II.

(b) Zaluski tom. 1, part. 7. pag. 138.

ger la durée par l'empire naturel qu'elle auroit sur un jeune Prince couronné de sa main, si le Roi venoit à mourir.

AN. 1661.

Le Roi fonda les esprits des Sénateurs & des Grands Officiers. Ils ne répondirent d'abord que par un silence plus expressif que la parole; & ensuite ils désapprouverent ouvertement (a). Lubomirski sur-tout, Grand Maréchal de Pologne & Petit-Général de l'Armée Polonoise, s'écria que vouloir élire un Roi avant la vacance du Trône, c'étoit violer la loi la plus sacrée de la République, & renverser le rempart le plus ferme de la Liberté. Il supplia le Roi de se souvenir que ses prédécesseurs depuis Jagellon, & lui même, avoient tous juré de ne jamais proposer un Successeur. „ On ne vous permettroit pas, ajouta-t-il, pour votre propre fils, ce que vous tentez pour un Etranger. “

Casimir arrêté par le Sénat, feignit de se désister. Le projet resta enseveli pendant trois ans dans son cabinet; & on employa ce tems à gagner des suffrages par tous les appas que les Rois présentent aux ambitieux, ou par la crainte qu'ils savent inspirer aux foibles. On ne s'avisa pas d'agir sur Lubomirski, on connoissoit son caractère: il ne s'étoit pas contenté de dire son avis dans le Sénat, il avoit inspiré ses sentimens aux

(a) Lengnich, pag. 108.

uns, il avoit rassuré les autres. C'étoit un chef de conspiration aux yeux de la Cour ; & on essaya de le faire passer pour tel aux yeux de la République.

L'Armée Polonoise, mecontente de sa solde, & encore plus des payemens différés, s'étoit confédérée. De toutes les confédérations qui se font en Pologne, sous prétexte du bien public, celle de l'Armée est la plus dangereuse. Plus de discipline, plus de frein pour le Soldat, qui vit à discrétion au milieu des excès ; & comme il secoue l'autorité du Grand-Général, il se choisit un Chef sous le nom de *Maréchal de la Confédération*. Ce Chef est un vrai *Dictateur*, qui réunit dans sa personne tout le pouvoir qui est partagé entre les trois Ordres de l'Etat. Il reçoit les Ambassadeurs, il donne les ordres aux Tribunaux, il leve des troupes & des subsides, il commande l'Armée, il inflige des peines, il exerce le droit de vie & de mort. Cette sorte de confédération est proscrire par les loix : mais malgré les loix elle n'est criminelle que lorsqu'elle est foible. Ce ne fut pas Lubomirski qu'elle mit à sa tête : mais la Cour supposa que Suiderski qu'elle avoit choisi, n'étoit qu'un instrument dont Lubomirski étoit l'ame. On assembla une Diète où le Chef apparent ne fut point accusé ; on ne cita que Lubomirski. Il ne comparut pas, bien persuadé que la

An. 1664

Cour vouloit absolument le trouver coupable. Il fut jugé & condamné comme ennemi de l'Etat, & criminel de Leze-Majesté, à perdre les biens, l'honneur & la vie (a). Ce jugement porté contre le vœu & la protestation des Nonces étoit illégal.

An. 1755. L'illustre proscrit favoit que la colere des Rois est un feu dévorant qui consume tout dans sa premiere chaleur. Il se retira hors de la Pologne, à Breslaw, pour lui donner le tems de se rallentir & peut-être de s'éteindre. Il comptoit même beaucoup sur une Diete extraordinaire, où il devoit être question de ses intérêts. Elle s'assembla; & une grande partie de la Noblesse refusa de délibérer sur les affaires publiques, avant que le Roi se fût laissé fléchir en faveur de Lubomirski. D'un autre côté la Faction Royale prétendoit que c'étoit tout perdre, si le Roi se relâchoit. Ceux-ci disoient que Lubomirski étoit un esprit inquiet, un perturbateur, un boutefeu dont il falloit se délivrer: ceux-là en plus grand nombre, que c'étoit un vrai Citoyen, un Général expérimenté, un Ministre incorruptible, un Soutien des loix qu'on vouloit détruire; & bientôt on n'entendit plus que des voix confuses avec des menaces réciproques. On se sépara sans rien conclure.

(a) Kochov, pag. 147. Lengnich, pag. 215.

Mais le Roi exécuta en partie le jugement qui avoit été porté. Il disposa des charges du proscrit en faveur de deux Sujets qui lui étoient agréables (a). Le Palatin de Kiovie, Czarnski, eut celle de Petit Général. Sobieski, d'Enseigne de la Couronne fut fait Grand-Maréchal. Cette Place élevée n'est pas Militaire. La République a quatre Officiers principaux qui répondent aux quatre branches du Gouvernement ; le Grand-Général qui est le Chef de la Guerre, le Grand-Chancelier qui préside à la Justice, le Grand-Trésorier qui veille aux Finances, & le Grand-Maréchal qui a la direction de la Police. On les appelle *Brachia Regalia*, les bras du Roi ; & quelquefois les Rois s'en servent pour frapper la République. Lubomirski ne s'étoit jamais prêté à cet usage : fermeté patriotique qui lui attiroit beaucoup de partisans. Sobieski & Czarneski jouissoient aussi d'une grande réputation ; on convenoit même qu'ils méritoient les charges, mais on ajoutoit qu'il étoit injuste d'en dépouiller celui qui les remplissoit avec tant de dignité.

Lubomirski désespérant de la Justice au Tribunal de son Roi, la chercha dans les armes. Il rentra en Pologne avec huit cens hommes seulement. Cette petite troupe grossissoit en marchant.

(a) Kochov, pag. 164. Lengnich, p. 216.

Elle se trouva de cinq mille, lorsqu'elle arriva à Czenstochow, ville peu considérable sur la Warta, dans le Palatinat de Cracovie. Le Roi avoit assemblé des forces bien supérieures dans la Siradie, & campoit auprès du Bourg de Warta. Il détacha les Lithaniens sous le commandement de Polubinski, pour attaquer l'Armée des Rebelles. C'est ainsi qu'on les appelloit. Les Rebelles battirent les Sujets fideles, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouverent les principaux Officiers, & Polubinski lui-même. Le Vainqueur les traita avec toute l'humanité qu'on pourroit attendre d'un ami, & les renvoya libres sans rançon (a). Il ne fut pas aussi généreux pour Sobieski, & il faut avouer que la tentation d'écraser un Rival qui s'éleve sur nos ruines, ébranle la vertu la plus ferme. Il fit ravager ses terres, & enlever ses haras.

Ce premier succès lui ouvrit la Grande Pologne, tandis que l'Armée Royale faisoit tous ses efforts pour lui disputer les passages. La Noblesse, d'abord incertaine entre le Roi & Lubomirski, se déterminina & se rangea sous les étendards du Sujet. La tempête qui alloit engloutir la République, augmentoit d'un jour à l'autre. Des Sénateurs qui n'aimoient que la Justice & la Paix, André Trzebis-

ki

(a) Kochov. pag. 173. 192.

ki & Thomas Leszcinski , celui-ci Evêque de Chelm, l'autre de Cracovie, obtinrent des deux Armées qu'elles resteroient en présence sans coup férir, jusqu'à une Diete extraordinaire que le Roi indiqua à Varsovie pour le 17 Mars. Les Conciliateurs faisoient espérer à Lubomirski son rétablissement, & à l'Armée confédérée la solde qu'elle demandoit.

Lubomirski n'étoit pas inflexible. Il savoit oublier une injure, dès qu'on la réparoit. Victorieux il prit le personnage de suppliant, & pour prouver qu'il cherchoit la paix de bonne foi, il s'éloigna de son Armée pour attendre à Breslaw l'événement de la Diete. Ce grand jour qui tenoit les armes & les esprits en suspens, arriva. Le Maréchal des Nonces (a) qui portoit la parole, s'étendit en propos vagues sur le bien de la paix: les Partisans de Lubomirski marquerent leur impatience. L'Orateur passa aux demandes des Confédérés; l'attention se renouvella. On crut toucher au moment qui alloit mettre sur la scène Lubomirski & ses intérêts. L'Orateur, qui avoit les yeux attachés sur ceux du Roi. n'en eut pas le courage. Un *Veto* qui partit du milieu de l'as-

(a) Les Nonces, ou autrement les Députés des Dietes particulieres de chaque Palatinat, nomment un Maréchal qui préside aux délibérations, porte la parole, & donne la permission de parler.

An. 1665. semblée, mit fin au discours & aux comices (a).

Outre le ressentiment de Casimir, qui s'aigrissoit toujours davantage, le tems avoit fait naître un nouvel obstacle au rétablissement de Lubomirski. Czarneski, qui avoit profité d'une partie de ses dépouilles, *du Petit-Généralat*, étoit mort depuis peu. Casimir s'étoit pressé de donner encore cette importante Charge à Sobieski. Sans le mérite frappant qui parloit pour lui, on seroit fâché de le voir ainsi s'élever dans le trouble, & sur les ruines d'un Héros. Le Roi s'étoit donc mis dans un pas fort embarrassant. Il falloit ôter à Sobieski les deux places dont il avoit à peine goûté le pouvoir & les honneurs; & pour rétablir un homme d'un mérite éclatant, en injurier un autre qui jouoit déjà un grand rôle dans la République. Le moyen, disoit la Cour, de défaire ce qui est fait; & convient-il à la Majesté du Trône de regarder en arriere? Il vaut mieux reprendre les armes. On les reprit avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, à la tête de vingt six mille hommes, alla chercher son ennemi qui n'en avoit que dix-huit mille.

An. 1666. Les Armées s'approcherent le 13 Juillet dans la Cujavie. Ce fut la premiere occasion où Sobieski exerça le Généralat.

(a) Lengnich, pag. 218.

Les Armées étoient séparées par un marais. Le Roi lui ordonna de le passer. An. 1666. Sobieski représenta tout le danger d'une pareille manœuvre. Il étoit aisé de prévoir que l'ennemi ne laisseroit passer qu'autant de troupes qu'il en pourroit battre. Mais la passion ne voit rien ou voit mal. On entra donc dans le marais, on s'embarrassa dans la fange, on arriva avec beaucoup de peine. Outre l'intérêt de la patrie que les deux partis croyoient aimer en la déchirant, il y avoit un intérêt personnel dans les deux Généraux, tous deux sçavans dans la guerre, & intrépides dans l'action. On voyoit un Général nouvellement pourvu en attaquer un autre qu'on avoit dépouillé pour le revêtir. Celui ci combattant pour lui-même autant que pour la Confédération, tomba avec impétuosité sur Sobieski sans lui donner le tems de se former au sortir du marais. L'Armée Royale fut accablée avant que de combattre. Le Roi en vit la défaite de l'autre bord, & il eut à se reprocher le sang de quatre mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille. C'étoit une Armée perdue sans l'habileté de Sobieski, qui sauva les débris par une retraite aussi sçavante qu'elle étoit difficile (a). Et quoiqu'un Général battu ait toujours tort, ses ennemis mêmes l'excusèrent par l'obstination du Roi.

(a) Lengnich. pag. 219.

AN. 1666. Le Roi se repentant de n'avoir pas suivi son Conseil, alla camper sur la rivièrè de Pilcza dans le Palatinat de Rava, où il se montra moins éloigné d'un accommodement : il n'étoit pas difficile d'y parvenir ; car Lubomirski, sans être enflé de la victoire, tendoit encore les bras à la paix. Il ne fut inébranlable que sur les intérêts de son Armée & sur ceux de sa Patrie. On convint que cette Armée toucheroit les sommes qu'on lui avoit refusées, & que personne ne seroit recherché sur tout ce qui s'étoit passé ; le point capital qui avoit armé les Citoyens contre les Citoyens, ne fut pas oublié. Le Roi s'engagea par un diplôme particulier à ne se mêler en aucune façon de son Successeur, dont il promettoit de laisser l'élection à la liberté des suffrages, lorsque le Trône seroit vacant. L'Armée confédérée & la Patrie étant satisfaites, Lubomirski s'oublia lui-même. Il se contenta de la révocation du décret qui l'avoit proscrit, sans insister sur son rétablissement dans les Charges dont on l'avoit dépouillé. Rentré en grace & ayant congédié ses troupes, suivi seulement des Chefs, il se rendit à Jaroszin où il salua le Roi. Cette réconciliation ressembloit à toutes celles qui se font entre un Maître & un Sujet qui s'est fait craindre ; & comme il connoissoit les Rois, libre de rentrer en Pologne, il retourna à Breslaw, où il

mourut subitement six mois après. Les ennemis de la Cour n'accuserent point la nature (a). An. 1666.

Sobieski avoit appris à vaincre sous ses ordres, & il se préparoit à le surpasser. Sa vie jusqu'ici n'avoit été qu'un tissu de combats, où, toujours célibataire, il avoit risqué tant de fois de finir ses jours & sa race. Il touchoit à sa trente-sixième année. Parmi les *Filles d'Honneur* que la Reine Louise avoit amenées de France, sans se douter qu'elle amenoit une autre Reine, la Noblesse Polonoise en avoit distingué une que la Reine elle-même honoroit d'une faveur particulière. C'étoit *Marie Casimire de la Grange*, Fille de Henri de la Grange & de François de la Châtre, qui avoit été Gouvernante de la Reine Louise. Ces deux anciennes Maisons du Berry s'étoient illustrées par des Maréchaux de France. Henri de la Grange a été plus connu sous le nom de Marquis d'Arquien, Capitaine des Gardes de Philippe d'Orléans, Frère unique de Louis XIV. Sa Fille *Marie* transplantée en Pologne, avoit épousé le Palatin de Sendomir, Radziwil, Prince de Zamoski, Ville de Pologne dans le Palatinat de Beltz. Elle en avoit eu quatre enfans, morts au berceau; & le Perc avoit fort peu survécu.

(a) Kochoy, pag. 25 18 & 55.

An. 1668.

Sobieski, persuadé que la faveur aide le mérite, & sachant bien que la Reine continuoit à protéger la jeune Veuve, demanda sa main, sans lui donner le tems d'essuyer ses larmes. La Reine les maria secrettement pour garder la décence du deuil, après quoi elle écrivit au Marquis d'Arquien pour avoir son consentement. Le Marquis répondit „ qu'il étoit inoui de se remarier un mois „ après le veuvage, que l'éclat de M. „ Sobieski ne l'éblouissoit pas, qu'ayant „ son le peu de satisfaction que sa Fille „ avoit eu dans son premier mariage, il „ avoit résolu de la retirer dans son Pays „ natal, espérant de la justice de Sa „ Majesté qu'elle le laisseroit user pleinement du pouvoir qu'ont les Peres „ sur leurs Enfans par toutes les loix „ divines & humaines; mais que la chose „ se s'étant faite sans son consentement, „ qu'on avoit jugé par conséquent inutile, le respect qu'il devoit à une „ grande Reine, l'empêchoit d'en dire son sentiment, en conservant néanmoins le souvenir de la faute de Madame Zamoska. Les hommes devroient apprendre à se livrer de meilleure grace à la destinée. Le Marquis n'eût certainement pas écrit de ce ton, s'il eût prévu que ce mariage devoit mettre sa Fille sur le Trône, en le comblant lui-même de biens & d'honneurs. Le Pape Innocent XII. n'oublia

jamais qu'il avoit béni cette union étant Nonce Apostolique en Pologne ; & il donna dans toutes les occasions des preuves particulieres de son affection aux deux Epoux. AN. 1666.

Il leur restoit peu de tems à jouir des bontés de la Reine. Elle mourut en 1667, en remuant encore des ressorts secrets pour assurer le Trône de Pologne au Duc d'Anguien, malgré la loi renouvelée dans la dernière Diète. On l'accusoit même d'avoir chargé le Référéndaire (a) André Morstyn, arrivé depuis peu de France, d'engager le Grand Condé à passer en Pologne, où elle lui promettoit une Armée pour couronner son Fils. (b).

C'étoit une Femme d'un esprit mâle, plus faite pour porter la Couronne que pour en admirer les diamans, plus propre que Casimir à manier les affaires publiques. Elle préparoit avec lui dans un Conseil secret les matieres qu'il falloit porter au Sénat. Elle dirigeoit également les négociations secretes, elle se monroit même dans les Diètes, où elle influoit sur les délibérations par la voix de ses créatures. On se plaignoit que sa présence y bleissoit la dignité de la Ré-

(a) Il y a deux Référéndaires. L'un Ecclesiastique, l'autre Séculier. Leur office est de rapporter les placets au Roi, ou au Chancelier, & de donner leur avis quand le Roi tient sa Cour de Justice.

(b) Lengn. pag. 221. Zaluski, tom. I. part. I. pag. 153.

An. 1666. publique (a). Elle avoit encore les vertus de son sexe, la dévotion même, chose assez rare dans une Reine qui a du crédit. S'il est vrai, comme l'écrivent quelques Historiens Polonois, qu'une Femme de ce caractère ait inspiré au Roi son Mari le dessein d'abdiquer, ce problème ne peut se résoudre qu'en supposant qu'elle se lassoit enfin, comme elle le disoit elle même, des fatigues du Trône, des murmures de la Nation, & des mécontentemens de ceux même qu'elle obligeoit. D'ailleurs sa santé qui s'affoiblissoit, la faisoit soupirer après une vie tranquille, qui étoit aussi du goût du Roi. On n'eut pas de peine à se consoler de sa mort. Il n'y eut que le Roi, les Favoris, les Monasteres & les Eglises qui la pleurerent amèrement. Deux fois Reine, elle ne laissa point d'enfans.

An. 1667. Il restoit à Sobieski la faveur du Roi, & l'estime publique, deux choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, les événemens le servoient aussi avec une rapidité qui a peu d'exemples. Lubomirski, en prenant les armes contre son Roi, lui avoit abandonné sa place de Grand-Maréchal en 1665. Un an après, Czarnecki en mourant lui laissa celle de Petit-Général. Il avoit encore un pas à faire pour devenir l'homme le plus important de la République. Le Grand-Général

(*) Lengn. pag. 222.

Stanislas Potocki meurt cette année An. 1667 (1667). Sobieski succede à son *Bâton*, en remettant celui de Petit-Général à Démétrius Wiernowiecki, Palatin de Belz. Les deux Généraux reçoivent effectivement du Roi un Bâton qu'on nomme *Boulaf*. C'est une masse d'armes fort courte, finissant par un bout en grosse pomme d'argent ou de vermeil, qu'on enrichit quelquefois de pierreries. Ce Bâton de commandement n'est pas celui qui figure dans les Armées, mais une grande Lance, ornée d'une queue de cheval, propre à être vue de loin, dans la marche, dans le combat ou dans un camp. Les deux Généraux campent l'un à droite, l'autre à gauche de la ligne, avec cette marque du Généralat, qui se nomme *Bontchouk*.

Un Grand-Général peut tout ce qu'il veut. Le plus grand inconvénient de ce pouvoir illimité, c'est l'abus des quartiers d'hiver qu'il établit à son gré, foulant ou soulageant comme il lui plait. On avoit vu des Grands-Généraux accumuler des *Starosties* (a), que des Gentilshommes étoient forcés de leur vendre à vil prix pour se rédimer d'une ruine totale. Sobieski, revêtu du suprême com-

(a) *Especies de Gouvernemens*. Ces terres faisoient autrefois partie des domaines des Rois. Ils les cédoient aux Gentilshommes pour les aider à soutenir les frais des expéditions militaires, en se réservant seulement le droit d'y nommer.

An. 1667. mandement, renonça au privilege des quartiers d'hiver, afin d'ôter à ses successeurs les moyens d'être tyrans. Il auroit pu tyranniser plus qu'un autre, s'il avoit eu ces entrailles de fer, qui se rencontrent trop souvent avec le pouvoir. Il joignoit au Bâton de Grand-Général, comme nous l'avons dit, celui de Grand-Maréchal; c'est-à-dire, qu'il avoit dans ses mains *la Police & la Guerre*. On en murmura d'abord, parce que selon l'esprit & les usages de la République, ces deux Charges, dont la réunion rend un Citoyen trop puissant, doivent toujours être séparés: mais sa conduite apaisa bientôt les murmures.

Quatre-vingt mille Tartares étoient aux frontieres de l'Etat. Ils dévastoiént déjà la Podolie, la Volhinie & le Palatinat de Russie. Les Cosaques toujours irrités contre leurs Maîtres, dont ils avoient reçu de nouveaux mécontentemens, se joignoient à quiconque vouloit les détruire. Ils marchoiént sous la conduite de Doroszensko, moins habile, mais plus intraitable que Chmilienski. La Pologne, après tant de guerres, étoit épuisée de soldats. On n'en voyoit que dix à douze mille sous les drapeaux; & bien loin de pouvoir soudoyer de nouvelles troupes, le Grand-Trésorier déclaroit qu'il manquoit d'argent pour les anciennes. Le Roi tout à sa douleur & dégoûté plus que jamais de la Couron-

ne, ne pensoit plus à la soutenir. Ce pendant le mal pressoit. Les Tartares soutenus par les Cosaques, pénétroient toujours plus avant; & le Turc menaçoit aussi (a).

La République se crut perdue. Sobieski ne désespéra pas. Si jamais il eut besoin d'un second, ce fut dans cette conjoncture. Tout manquoit à la fois. Le Petit-Général Wierpowiecki, homme de tête & d'expérience, fort aimé des troupes, étoit dangereusement malade. Seul chargé de tout le poids de la guerre, il travailla à grossir la petite Armée. Elle devoit passer sur ses amples domaines. Il y fit des levées qu'il joignit à d'autres qu'on lui amena d'ailleurs. Il y amassa des subsistances, il puisa dans son propre fonds, il emprunta pour suppléer au trésor public; & avec vingt mille combattans il en alla défier cent mille dans le Palatinat de Russie. A peine arrivé il détacha Koniecpolski à Tarnopol, Szlieniski à Léopol, Modrewski en Brzescie. Il fit occuper par différens Corps les passages des rivières, afin d'intercepter les courses des Tartares (b). Il confia deux mille chevaux à un Partisan, avec ordre de tenir la campagne & de harceler sans cesse. Ce Partisan, nommé *Piwot*, valoit un Général. Pour lui il marcha au camp de l'Armée en-

(a) Żaluski, tom I. part. I. pag. 9.

(b) Id. pag. 2.

An. 1667. nemie ; & comme s'il eût commandé à la victoire, il écrivit à la Grande-Marchale son Epouse, qui étoit allée revoir la France sa patrie, qu'un tel jour il s'enfermeroit „ avec douze mille „ hommes dans un camp retranché devant „ Podahieç, place que Doroscensko vou- „ loit assiéger ; que le lendemain, & les „ jours suivans, il feroit des sorties sur „ les ennemis ; qu'il avoit disposé des „ embuscades sur tous les passages, & „ qu'il ruineroit cette grande Armée. “

Le Prince de Condé, en lisant cette lettre, ne voyoit pas la possibilité du succès. La plupart des Officiers Polonois blâmoient hautement les dispositions du Chef. Ils disoient que diviser ainsi une petite Armée, c'étoit la détruire, qu'il falloit vaincre ou périr tous ensemble ; ces propos passaient de l'Officier au Soldat, & le découragement étoit à craindre. Il est des occasions où *la Parole* devient aussi nécessaire à un Général que *l'Action*. „ Je ne changerai rien à „ mon plan, dit-il ; le succès fera voir „ s'il est bien conçu. Au reste, je ne „ retiens point ceux qui n'ont pas le cou- „ rage d'affronter une belle mort. Qu'ils „ se retirent pour périr sans gloire dans „ la fuite par le fer du Cosaque ou du „ Tartare, pour moi je resterai avec „ les braves gens qui aiment leur patrie. „ Ce grand nombre de brigands ne m'épouvante pas. Je sçais que le Ciel a

„ donné plus d'une fois la victoire au An. 1667.
 „ petit nombre que la valeur anime; &
 „ doutez-vous que Dieu ne soit pour
 „ nous contre des Infideles? “ On se re-
 garda, on rougit, & personne n'osa quit-
 ter le camp (a).

Les Barbares pouvoient passer outre
 & arriver au cœur de la Pologne; mais
 ils crurent qu'il valoit mieux détruire
 son unique ressource en tombant dessus
 avec toutes leurs forces; & ils connois-
 soient trop Sobieski pour le laisser der-
 rière eux. On lui avoit déjà amené
 quelques prisonniers, dont il s'étoit ser-
 vi pour menacer le Général Tartare;
 menace singulière, tandis qu'il avoit tout
 à craindre pour lui-même. *Allez, leur dit-
 il, en les renvoyant, dites à Nuradin Sul-
 tan que je le traiterai comme il a traité mon
 Frere: ce sera tête pour tête.* Nuradin ne
 répondit qu'en précipitant l'attaque (b).

Parmi les Officiers Polonois qui défen-
 doient les retranchemens, on en connois-
 soit qui s'étoient couverts de gloire en
 d'autres combats. Ils furent employés
 ici avec la confiance & la distinction qui
 leur étoient dûes. Alexandre Polanows-
 ki commandoit la gauche; Uladiflas
 Wilczowski, la droite; le Palatin de
 Russie, Stanislas Jablonowski, celui dont
 on disoit: *Est-il plus grand dans le Sé-
 nat que dans l'Armée?* dirigeoit le cen-

(a) Zal. tom. I. part. II. pag. 10.

(b) Chruscinski.

An. 1667. tre. Le Grand-Général étoit par-tout (a).

L'ennemi fond de tout côté sur le camp, & de tout côté on lui fait face, tandis que l'Artillerie le foudroye. Il pénètre pourtant par un côté foible, on y accourt, on le repousse, & en le chassant on le poursuit à coups de sabre hors des retranchemens. La plaine se couvre de morts, parmi lesquels on ne compta que quatre cens Polonois. Les Tartares emportent les leurs pour les brûler selon leur coutume. Sobieski, en soutenant ce premier assaut, ne se livra pas à tout le succès que la fortune du moment sembloit lui promettre. Les Assaillans avoient beaucoup à perdre, & lui tout à ménager. Il rentra dans ses retranchemens pour y mettre à profit ce que l'occasion feroit naître.

Une bataille est ordinairement l'affaire de quelques heures; celle-ci fut une action de dix sept jours, & chaque jour on se battoit comme si l'on avoit dû décider: c'étoit de la part des Assiégeans à qui le nombre donnoit de la confiance, assaut sur assaut; & de la part des Assiégés, défense sur défense, sortie sur sortie. Le dernier jour fut le plus sanglant, Sobieski avoit donné ordre aux détachemens dont la séparation avoit fait murmurer l'Armée, de se rapprocher insensiblement. Les Barbares irrités & humiliés de tant de résistance avec tant de

(b) Zaluski, tom. I. part. I. pag. II,

foiblesse, s'étoient déterminés à un assaut général. Ce moment alloit décider du salut ou de la perte de la République. An. 1667

Sobieski, au lieu d'attendre l'attaque, sort de ses retranchemens & va au devant. Ses troupes avoient appris dans les chocs précédens, que ce grand nombre d'ennemis n'étoit pas invincible. Les Barbares étonnés de cette hardiesse, en marquent leur joye par de grands cris. Les coups succedent. La victoire se balance au milieu des flots de sang : mais tandis qu'elle reste incertaine, les Corps détachés qui ont tenu la campagne, viennent prendre les ennemis en flanc. Le brave Piwot sur-tout, après avoir désolé les quartiers des Cosaques, enlevé leurs convois, donné la chasse à leurs fourrageurs, redouble ses efforts & sa gloire. Il charge avec ses deux mille chevaux, il sabre, il enfonce. Il n'y a pas jusqu'aux Valets de l'Armée & aux Payfans qui faisant armes de tout, ne veuillent partager la victoire. Elle n'est plus que foiblement disputée. Le carnage seroit général, si le petit nombre ne s'épuisoit pas à force de frapper. Les Tartares, peu accoutumés à combattre de pied ferme, commencent à regarder en arriere; ils plient, ils perdent leurs rangs, ils prennent la fuite & entraînent les Cosaques avec eux. C'est à ce moment que Sobieski, dont la tête & le bras avoient tout animé, se flatte de tenir pa-

An. 1067. role à Nuradin. Il le fait chercher parmi les fuyards, avec ordre de ménager sa vie, pour l'immoler aux mânes de son Frere. Mais Nuradin & Doroscensko s'étoient retirés assez à tems de la mêlée pour ne pas craindre la poursuite, en laissant vingt mille hommes sur le champ de bataille. On vit, avec horreur, après leur retraite, tous les ravages qu'ils avoient faits, les villages sacagés, les châteaux des Seigneurs & leurs palais dans les villes renversés jusqu'aux fondemens, les temples brûlés, les cadavres entassés sur les ruines des campagnes, les frontieres entièrement désolées; mais le corps de l'Etat étoit sauvé (a). Le succès étonna la Pologne, Condé & la France.

Les Barbares qui avoient apporté la guerre, demanderent la paix. Les Vainqueurs en avoient plus besoin que les Vaincus. Jablonowski en arrangea les conditions. Une difficulté arrêtoit. Les Infideles demandoient & offroient des otages: les Chrétiens disoient qu'une paix jurée les rendoit inutiles. Les Tartares s'opiniâtrèrent & répondirent que le passé leur avoit appris ce qu'ils devoient penser des sermens. On convint des otages, & la Paix fut signée le 19 Octobre (b).

Sobieski retourna à Varsovie, précédé d'un

(a) Lengnich. pag. 22. & 23.

(b) Zalusk. tom. 1. part. 1. pag. 13. & 15.

de la victoire. Les peuples sur sa route An. 1667
lui faisoient hommage de tous les biens
qu'il leur avoit conservés, & la Capitale
n'épargna pas ses acclamations.

Une autre joie qu'il goûta, moins brillante, plus douce peut-être, ce fut celle de la Paternité. La Grande-Maré-
chale accoucha à Paris d'un Fils que les
vertus du Pere devoient mettre un jour
au rang des Princes. Tenu sur les Fonts
par Louis XIV. il fut nommé *Jacques-*
Louis, réunissant ainsi le nom de son il-
lustre Ayeul à celui d'un grand Mo-
narque.

L'hiver est la saison destinée aux Die- An. 1668.
tes pour laisser aux armes le tems qui
leur est propre. Le mois de Février ou-
vrit la Diète de l'année présente. La
Pologne dans ses usages montre des traits
de la République Romaine. Le Grand-
Général rendit compte des instructions
qu'il avoit reçues du Sénat, de ses opé-
rations, de ses succès, & des belles ac-
tions qu'il avoit remarquées dans ceux
qui partageoient ses travaux, appuyant
plus sur celles-là que sur les siennes.
Tous les Ordres applaudirent; & le Vi-
ce-Chancelier se levant du pied du Trô-
ne, remercia solennellement, au nom
de tous les Ordres, le Libérateur de la
Patrie, & ceux qui l'avoient sauvée avec
lui (a). Pratique utile, ressort d'émula-

(a) Zaluski, tom. I. pag. 33.

AN. 1668. tion qui manque aux Etats purement Monarchiques où l'on ne voit que le Roi.

Casimir n'eut d'autre part à cette victoire que les prières qu'il avoit ordonnées, & les actions de graces qu'il rendit publiquement à Dieu dans la Basilique de Varsovie. Une noire mélancolie le consumoit. Il ne se consoloit point de la mort de la Reine; & cependant, par une contradiction de l'esprit avec le cœur, sa conscience s'allarmoit de l'avoir épousée. Il s'étoit tranquilisé longtems sous l'autorité du St. Siege. Mais à ce moment il se croyoit presque responsable de toutes les calamités que le cri public attribuoit à ce mariage & à son gouvernement. Son ame plongée dans la douleur, ne sentoit plus que les peines du Trône. Il se rappelloit tant de dégoûts qu'on lui avoit donnés en différens tems, la violence qu'on lui avoit faite pour prendre les armes contre les Cosaques, la Confédération de Lubomirski, la défection d'une grande partie de la Noblesse, les déclamations perpétuelles contre la Reine qui le livroit, disoit-on, aux Conseils d'une Cour étrangere, les invectives des Nonces en pleine Diète contre l'Ambassadeur de France, Pierre de Bonzi; Evêque de Béziers, Italien souple & insinuant qui lui étoit extrêmement cher, & leur obstination à vouloir le renvoyer malgré la Cour. Il ne pouvoit oublier ce qu'un Nonce lui avoit dit en face, un

peu avant la mort de la Reine, *que les An. 1669*
maux de la Patrie ne finiroient qu'avec
son regne. Un autre trait l'avoit encore
 vivement blessé. On avoit diminué sa
 Garde Allemande, quoiqu'il la payât de
 ses deniers (a). Il ne voyoit plus dans
 la Royauté qu'un fardeau immense que
 la Reine ne soutenoit plus avec lui, &
 dont il cherchoit à se débarrasser.

Louis XIV. n'avoit pas perdu de vue
 cette Couronne pour le Duc d'Anguien,
 espérant par ce moyen de régner en Po-
 logne. Il offroit par son Ambassadeur
 des Abbayes pour des Royaumes, & u-
 ne résidence au choix de Casimir dans
 l'étendue de ses Etats. Il falloit bien
 connoître Casimir, pour lui faire de pa-
 reilles propositions.

La République ignoroit encore que son
 Roi eût formé un projet d'abdication. Il
 en avoit parlé, à-la-vérité, deux heu-
 res après la mort de la Reine: mais ses
 Confidens crurent qu'il changeroit de
 sentiment dès que le tombeau seroit fer-
 mé; & ils avoient enséveli le secret.
 Les Sénateurs craignant seulement quel-
 que nouveau mariage contre le vœu de
 la République, se hâtèrent d'en propo-
 ser un dont elle pût s'applaudir.

Il y avoit alors en Europe, comme
 aujourd'hui, beaucoup de Princesses à

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 161. La Garde étrangere
 du Roi peut être plus ou moins nombreuse. Celle
 que la République lui donne, est de 1200 hommes.

An. 1668. marier, & peu de Maris. Chaque Etat offroit les siennes. On voyoit leurs Portraits dans le Château de Varsovie, & le Roi étoit le seul qui ne les regardât pas. Pour se délivrer de ces objets importuns, il n'avoit qu'un mot à dire, *j'abdique*. Ce mot alloit être prononcé. Il venoit de l'écrire à toutes les Puissances. On lit dans sa Lettre au Pape Clément IX ces paroles, qui édifierent Rome & scandalisèrent Varsovie: *Le Diable me que j'ai reçu par la Bénédiction du St. Siege Apostolique, je le dépose aux pieds de votre Sainteté (a)*. Rien n'étoit fait cependant s'il ne traitoit avec son Peuple, qui seul pouvoit reprendre une Couronne qu'il lui avoit donnée.

Il assembla donc le Sénat au mois de Mai, sans indiquer le sujet de la délibération. Ce nuage tenoit tous les Sénateurs en suspens, lorsque le Vice-Chancelier Olsowski le dissipa en prenant des mains du Roi un papier qu'il arrosa de ses larmes, & qu'il lut d'une voix entrecoupée de sanglots: „ Le Roi a résolu
 „ de mettre un intervalle entre l'agitation du Trône & le repos de l'Eternité dont il veut s'occuper uniquement.
 „ Le moment n'est pas loin où il ne
 „ pourra plus soutenir le poids de la
 „ Couronne. Il aime mieux le prévenir que d'en être prévenu. Il a en-

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 33. & 154.

„ tendu les murmures contre son Gou. An. 1668.
 „ vernement. Il a su les interprétations
 „ sinistres qu'on a données plus d'une
 „ fois à ses intentions, jusqu'à l'accuser
 „ de machiner une élection violente pour
 „ se donner un Successeur. Il va donc
 „ délivrer la République de ses craintes,
 „ en lui remettant le Sceptre qu'il tient
 „ d'elle. C'est un dessein irrévocable-
 „ ment arrêté; c'est pourquoi il prie le
 „ Sénat de s'épargner & à lui d'inutiles
 „ représentations. •

On vit en ce moment ce que peut
 sur les cœurs un projet qui a un air de
 grandeur & de déintéressement. On
 eût dit que le Roi, en descendant du
 Trône, en acquéroit les qualités Tous
 les Sénateurs, les yeux baignés de lar-
 mes, faisoient signe au Primat de par-
 ler. Il parla & représenta au Roi: „ Qu'il
 „ y avoit de la dureté à répudier une
 „ Nation qui avoit répandu tant de sang
 „ pour lui, à livrer une République Chré-
 „ tienne aux coups des Barbares; qu'el-
 „ le ne souffriroit pas que le sang de ses
 „ Rois errant sur la Terre, cherchât une
 „ retraite, sans savoir où la trouver; que
 „ s'il aimoit le repos, la République a-
 „ voit des Généraux & d'excellens Mi-
 „ nistres; que si sa conscience le tour-
 „ mentoit, il y avoit des Evêques & un
 „ Pape. “ Il parloit encore en s'avan-
 çant pour se prosterner aux pieds du
 Trône, & les Sénateurs avec lui.

An. 1668. Cet usage Asiatique de parler aux Rois à genoux, inconnu jusqu'à ce moment à la Pologne, montrait une étrange contradiction dans les mœurs d'un Peuple libre. Le Roi, plus soigneux qu'eux de l'honneur public, se déroba à cette prostration, en leur faisant sentir que c'étoit s'oublier eux-mêmes & avilir le Sénat. Après quoi il leur donna un jour pour penser à la forme d'abdication (a).

On n'avoit point de modele. Henri de Valois avoit fui. C'étoit une abdication de fait, qui força la République à déclarer le Trône vacant. Ceux qui restoient attachés à Casimir, disoient que les liens entre le Roi & les Sujets étoient indissolubles. Ceux qui desiroient un changement, se feroient contentés d'une abdication dans le Sénat. Après bien des débats, tous convinrent enfin que Casimir étant monté sur le Trône par les suffrages de tous les Ordres, il devoit en descendre par les mêmes degrés. Le Roi, toujours fixe dans son projet, indiqua l'Assemblée générale au 30 Août.

Dans cet intervalle, il reçut des Lettres de plusieurs Souverains qui l'exhortoient à rester sur le Trône. Les reproches qu'il se faisoit, d'avoir quitté le Parti de l'Eglise & la contemplation assidue de l'Eternité, pour travailler à la grandeur temporelle, ne leur paroiss-

(a) Zaluski, tom. 1.º pag. 35 & 157.

soient que des scrupules peu réfléchis. An. 1668.

Le Pape Clément IX. fort content de la docilité qu'il avoit toujours marquée pour le St. Siege, lui écrivoit de sa propre main, que *si sa conscience étoit blessée, il pouvoit envoyer son Confesseur à Rome pour lui rapporter le remède dont il avoit besoin*. Ces Lettres vinrent à la connoissance du Public. On ne savoit plus si le Roi abdiqueroit : une autre considération augmentoit le doute. Il paroissoit moins triste, & plus occupé des affaires publiques que des siennes. Il assistoit aux Jugemens, il embellissoit son Palais, il augmentoit sa Garde, il donnoit des Fêtes (a). On se souvenoit que dans une Diete avant la mort de la Reine, fatigué, excédé des oppositions à ses volontés, il avoit dit d'un ton d'emportement : „ J'ai prêté l'oreille à vos „ discours, il est juste que vous écoutez les miens. Je vois que vous cherchez à me blesser. Si vous vous ennuyez de mon regne, je m'ennuie bien plus de régner sur vous. „ Après ces paroles si positives, il avoit pourtant continué à régner. On se regardoit, on n'osoit plus s'expliquer. Plusieurs se reprochoient d'avoir peut-être trop marqué leur desir de changer de Maître.

Enfin le jour du dénouement arriva.

(a) Zaluski, tom. I. pag. 158.

An. 1668. La nouveauté & l'importance de la scène avoient frappé tous les esprits. Sénateurs, Chevaliers, Nonces, Maréchaux des Dietes, Prélats, Palatins, Castellans, Starostes, Grands Officiers de la Couronne, personne ne s'absenta. Casimir, qui montoit sur le Trône pour la dernière fois, se regardant déjà comme descendu, ne se servit pas de l'organe des Rois pour annoncer sa volonté. Il parla lui-même en ces termes :

P O L O N O I S ,

„ Il y a 280 ans que ma Maison vous
„ gouverne. Son regne est passé, & le
„ mien expire. Fatigué par la guerre,
„ par les conseils & par l'âge, accablé
„ par les travaux & les sollicitudes de 21
„ ans de regne, moi votre Roi & vo-
„ tre Pere, je remets entre vos mains
„ ce que le monde estime le plus. la
„ Couronne, & je choisis pour Trône
„ six pieds de terre qui me réuniront à
„ mes Peres. En montrant mon tom-
„ beau à vos enfans, dites-leur que j'é-
„ tois le premier dans les combats &
„ le dernier dans la retraite, que j'ai
„ renoncé à la grandeur des Rois pour
„ le bien de la Patrie, que j'ai remis le
„ Sceptre à ceux qui me l'avoient don-
„ né. Ce fut votre amour pour moi qui
„ me plaça au premier rang, & c'est
„ mon amour pour vous qui m'en fait

„ descendre. Plusieurs de mes Prédé- An. 1668.
 „ cesseurs ont transmis le Sceptre à
 „ leurs Fils ou à leurs Freres, pour moi
 „ je le remets à la Patrie, dont j'ai été
 „ l'Enfant & le Pere; & dès ce mo-
 „ ment du faite des grandeurs je ren-
 „ tre dans la foule, de Seigneur je de-
 „ viens Sujet, de Roi votre Conci-
 „ toyen; & je laisse ma place à celui
 „ que vous jugerez digne de vos suffra-
 „ ges. La République choisira bien &
 „ prospérera, si le Ciel m'écoute dans la
 „ solitude où je vais me retirer. Il ne
 „ me reste plus qu'à remercier la Répu-
 „ blique de tous les services qu'elle m'a
 „ rendus, de tous les conseils qu'elle m'a
 „ donnés, de tout le zele qu'elle m'a
 „ marqué; & si contre ma volonté j'ai
 „ eu le malheur de déplaire à quelques-
 „ uns, je les prie de l'imputer au mal-
 „ heur des tems ou au sort, & de me
 „ pardonner comme je pardonne à ceux
 „ qui ont pu m'offenser. Je vous dis a-
 „ dieu à tous en vous portant dans mon
 „ cœur. La distance des lieux pourra me
 „ séparer de la République, mais mon
 „ cœur sera toujours avec cette tendre
 „ Mere; & j'ordonne que mes cendres
 „ soient déposées dans son sein (a). “
 „ Si Casimir n'avoit pas montré sur le
 „ Trône toute la grandeur à laquelle on
 „ pouvoit s'attendre, il paroïssoit y tou-

(a) Zaluski, tom. I. part. I. pag. 57.

An. 1668. cher en le quittant. Le Sénat renouvella ses soupirs; l'Ordre Equestre même, qui avoit marqué tant de fois son mécontentement, qui lui avoit parlé si durement en tant d'occasions, le conjuroit de ne pas abandonner le gouvernail de la République: les larmes couloient de toute part, mais elles ressembloient à celles qu'une Tragédie fait couler: le spectacle fini, le cœur n'est plus touché; & il étoit vraisemblable que si Casimir cédant aux prières, eût repris le gouvernail, les plaintes, les murmures auroient bientôt recommencé. Il convenoit pourtant qu'il prêtât l'oreille aux dernières représentations de la République. Ce fut Sarnowski, Maréchal de la Diète, qui parla au nom de tous. Il employa tout ce que la décence demandoit pour dissuader le Roi: mais ce ne fut qu'après avoir vanté l'abdication comme l'effort le plus héroïque dont le cœur humain soit capable; qu'après avoir blâmé Auguste, qui délibéra pendant vingt ans, & n'en eut pas le courage; qu'après avoir loué ce petit nombre d'ames fortes qui ont su se détacher de la Souveraine Puissance, Syl-la, Dioclétien, Charles-Quint & les autres (a).

Ce discours étoit peu propre à ébran-

(a) Zaluski, tom. 1, pag. 55.

ler le Roi. La nuit s'avançoit, la séance finit, & la République employa les jours suivans à former une dernière résolution. Casimir n'étoit pas tyran; & l'eût-il été, un tyran n'est jamais haï universellement. Ceux qui lui devoient beaucoup, ou qui perdoient à sa retraite, opinoient à de nouvelles instances plus fortes que les premières. Sobieski étoit du nombre, plutôt par reconnoissance que par ambition: Grand-Général & Grand-Maréchal, où pouvoit-il monter? La pluralité prétendit que c'étoit assez supplier, & qu'après tant d'attendrissement il falloit enfin penser au vrai bien de la Patrie. On convenoit que Casimir avoit été bon Mari, bon Maître dans son Palais, bon Ami, doux, affable, aimant la justice lorsqu'il la connoissoit, Guerrier même du côté de la bravoure, mais on auroit voulu de l'application & des talens pour gouverner. Ne vous rappelez-vous pas, se disoit-on les uns aux autres, quelle étoit sa vie dans les bras de la Reine; comme son Palais étoit fermé d'abord après-diné; avec quel soin on éloignoit toute affaire; combien d'heures il perdoit dans ses jardins, à la chasse, au jeu ou dans d'autres amusemens, qui poussés bien avant dans la nuit, faisoient tort au travail du lendemain; quel goût il a toujours marqué pour la vie

AN. 1668.

Particuliere , quel dégoût pour la vie publique ? Ne l'avons-nous pas vu prendre de l'humeur dans les Jugemens, dans le Sénat, dans les Dietes, & s'aggraver indéceemment contre les travaux de la Royauté ? Ne le fatiguons plus de vaines remontrances : lui ôter un fardeau que , de son propre aveu , il ne peut plus supporter , c'est le servir, c'est l'aimer (a). Le Primat qui n'étoit pas fâché de jouer le rôle d'*Inter-Roi*, Prazmowski appuya cet avis ; & l'on ne s'occupa plus qu'à deux choses, l'une à régler la pension de l'*Ex-Roi*, qui fut fixée à trois cens mille florins. L'autre donna plus d'embarras ; c'étoit le Diplôme d'Abdication : j'ai dit qu'on n'en avoit point de modele ; on y travailla. Je le consacre à l'Histoire pour servir aux Rois qui , pénétrés de leur insuffisance , voudront imiter Casimir.

JEAN CASIMIR , Roi de Pologne, & Grand-Duc de Lithuanie ; sçavoir faisons au tems présent & avenir, que nous sentant affoibli par l'âge & accablé de tant de travaux auxquels nos forces ne peuvent plus suffire , nous avons pris, de notre propre mouvement , la résolution d'abdiquer la Couronne, afin de vaquer avec plus de liberté à la grande affaire du Salut ; c'est pourquoi nous avons convoqué le Sénat à Varsovie le 12 Juin,

(a) Zaluski, tom. 1. pag. 160.

pour lui communiquer nos intentions. An. 1668.

Mais les Sénateurs, aussi frappés de la grandeur que de la nouveauté de l'objet, ont renvoyé la décision au jugement de toute la République. Nous avons donc indiqué l'assemblée de tous les Ordres au 21 Août; & là, aussitôt que nous avons prononcé le mot d'abdication, nous avons éprouvé l'amour & les regrets de nos fideles Sujets, qui se rappelant tous les bienfaits de nos Ancêtres envers la République, & en particulier tout ce que nous avons fait pour elle, n'ont rien oublié pour nous retenir sur le Trône; mais rien n'a pu nous ébranler. Il a donc fallu procéder à une abdication solennelle en présence de tous les Ordres, selon laquelle, après une mûre délibération, & du consentement de tout le Royaume,

„ Nous Jean Casimir, sain de corps &
 „ d'esprit, nous renonçons librement,
 „ & sans contrainte au Royaume de Pologne, & au Grand-Duché de Lithuanie, & à tous les Domaines qui y sont
 „ annexés. Nous abdiquons pour le présent, & pour toujours, les droits de
 „ Majesté, & nous remettons la Couronne, avec toutes ses dépendances,
 „ entre les mains du Sénat, des Nonces terrestres & de toute la République,
 „ en relevant du serment de fidélité, d'obéissance & d'hommage tous les Ordres, & chaque Sujet en particulier;

An. 1668. " & en vertu de cette abdication, l'In-
 " terregne étant ouvert, le Révérendis-
 " sime Archevêque de Gnesne, Primat
 " du Royaume, est en droit de procéder
 " avec tous les Ordres, à l'Élection d'un
 " nouveau Roi, suivant les loix & les u-
 " sages; Élection dont nous promettons
 " de ne nous mêler en aucune façon.
 " En foi de quoi, & pour avoir force
 " perpétuelle, nous avons apposé le Sceau
 " de la Majesté au présent Diplôme,
 " signé de notre main. Donné à Varsovie,
 " dans la Diète générale du Royaume,
 " le 17 Septembre de l'an 1668, de notre
 " Règne le 21. "

Par cet Acte, la République étoit dé-
 liée envers le Roi; mais le Roi ne le fut
 envers la République qu'au moment
 qu'elle lui donna un Diplôme reversal,
 par lequel acceptant son abdication, elle
 rompoit tous les engagements qu'il avoit
 pris avec elle, le relevant à son tour des
Pacta conventa qu'il avoit jurés à son
 Couronnement. Tout étant fini, on se
 fit des adieux réciproques, discours d'ap-
 pareil où l'esprit eut plus de part que le
 cœur; après quoi, on conduisoit l'Ex-
 Roi dans un Fauxbourg de Varsovie, en
 lui rendant pour la dernière fois les hon-
 neurs qu'on ne lui devoit plus (a).

C'étoit le dernier de la Race des Ja-

gellons , qui avoit régné près de trois An. 1668.
 siècles. Rien de plus varié que la fortune de ce Prince. Né Fils de Roi , il ne put résister à l'envie d'être Religieux , espece de maladie qui attaque la Jeunesse , dit l'Abbé de Saint-Pierre , & qu'il appelloit la petite vérole de l'esprit. Le Pape l'en guérit en le faisant Cardinal. Le Cardinal se changea en Roi ; & après avoir gouverné un Royaume , il vint en France gouverner des Moines. Les deux Abbayes que Louis XIV. lui donna , celle de Saint Germain-des-Prez , & celle de Saint Martin de Nevers , devinrent pour lui une subsistance nécessaire ; car la Pologne lui refusoit la pension dont elle étoit convenue : ce qui ne prouvoit gueres la sincérité des larmes dont elle avoit arrosé son abdication ; & pendant ce tems-là il y avoit en France des murmures contre un Etranger qui venoit ôter le pain aux enfans de la Maison. D'autres attaquoient la vertu qui lui convenoit dans son nouvel état. Il voyoit souvent *Marie Mignot* , cette Blanchisseuse que le caprice de la fortune avoit d'abord placée dans le lit d'un Conseiller du Parlement de Grenoble , & ensuite dans celui du Maréchal de l'Hôpital. Cette Femme singuliere , deux fois veuve , soutenoit à Gourville qu'elle avoit épousé secrètement le Roi Casimir. Ce titre de Roi , ses anciens Sujets le lui refu-

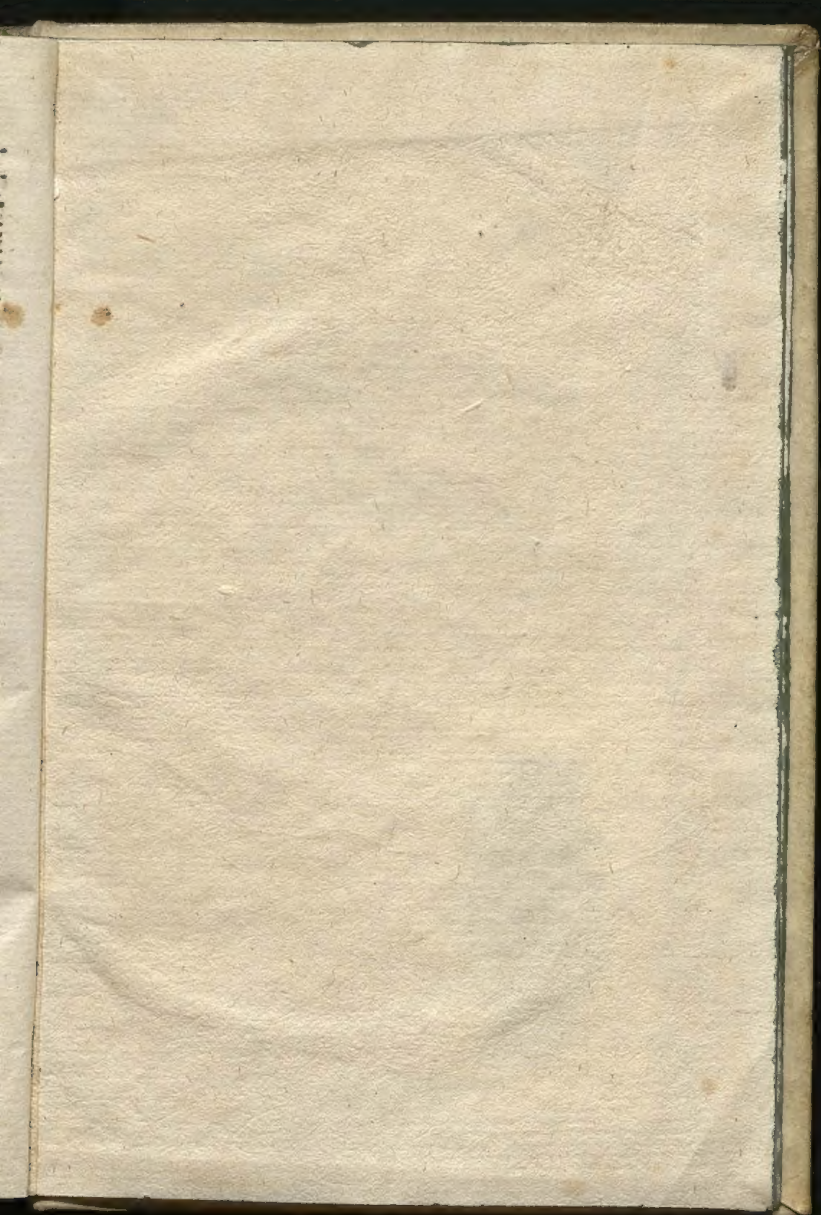
An. 1668. soient, en disant que tout ce qu'ils pou-
voient lui accorder, c'étoit le titre d'*Ex-
Roi* (a). S'il se repentit d'avoir abdiqué,
ses regrets ne furent pas longs. La mort
l'en délivra bientôt.

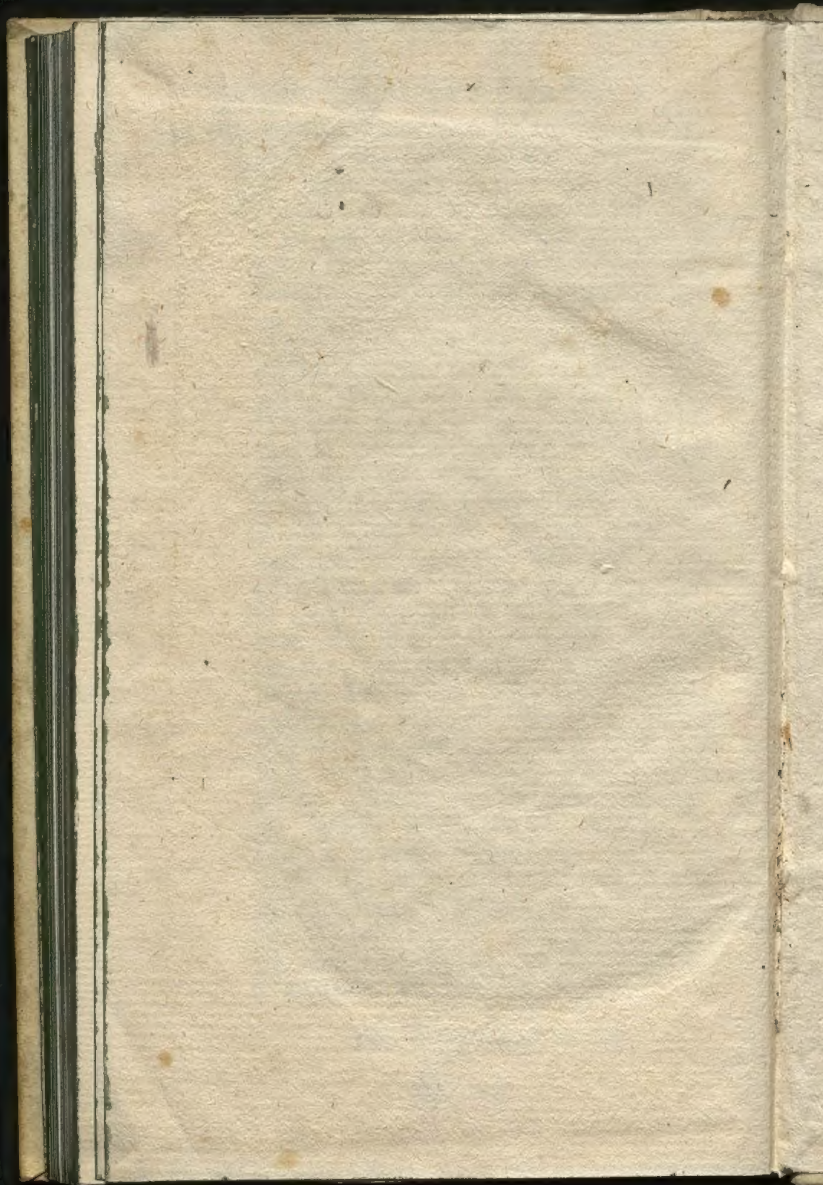
(a) Zaluski, tom. I pag. 149.

Fin du second Livre & du Tome Premier.



BIBLIOTHECA
VIN. & MUSEI
CRACOVENSIS





Biblioteka Jagiellońska



stdr0023760

